historia.fr

Historia

Numéro SPÉCIAL

500e anniversaire

Le règne flamboyant de SOLIMAN LE MAGNIFIQUE

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE

ALL 8,00 € / BEL 7,50 € / ESP 7,50 € / ITA 7,50 € / GR 7,50 € / LUX 7,50 € / CH 12,00 FS / MAR 70 DH / TUN 8,50 TND / CAN 10,50 $ CAN / DOM 7,40 € / PORT 7,50 € / TOM/A 1750 XPF / TOM/S 950 XPF / RÉUNION 7,40 €

M 08183 - 52 - F: 6,50 € - RD

MAGNIFICENCE SOUVERAINE

Venus de loin, de très loin, des confins de l'Asie centrale, les Ottomans font une entrée fracassante dans l'Histoire au début du XIVe siècle. Le sultan Mehmed II (r. 1451-1481) s'empare de Constantinople, l'héritière de Byzance, le 29 mai 1453. Par ce coup d'éclat, le *fatih* («conquérant») écrit sa légende. Le rêve des descendants d'Osman (v. 1260- v. 1324) se réalise en cet instant glorieux. Et le cauchemar débute seulement pour les Européens désunis. Les Turcs «invincibles» et «sanguinaires», comme aiment à le souligner les observateurs occidentaux avec un effroi mêlé de fascination, sont dorénavant à leur porte. L'ambition de ces «infidèles» connaît-elle une limite? Amorce de réponse: Bayezid II (r. 1481-1512) et Selim Ier (r. 1512-1520) poursuivent quelques années plus tard la politique d'expansion territoriale. Soliman le Magnifique, monté sur le trône en 1520 – il y a tout juste cinq cents ans –, confirmera leurs pires craintes...



VICTOR BATTAGGION
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Spécial*

Digne prince de la Renaissance, le jeune homme de 25 ans seulement est cultivé, juste, profondément religieux, fidèle à ses principes et à ses engagements. Difficile de ne pas tomber sous le charme face à tant de majesté et de magnificence. C'est en maître horloger, ou plutôt Kanuni («Législateur»), qu'il huile tous les rouages de son administration, de sa justice et de sa puissante armée, notamment son corps d'élite, les janissaires. Sous son autorité, l'Empire, composé d'une imbrication d'États et d'ethnies, connaît un rayonnement sans précédent. Aveuglé, Charles Quint, l'empereur germanique, enrage et s'enlise dans une lutte contre le Grand Seigneur. Le choc des deux titans fait trembler l'Europe entière. La guerre sévit; les places fortes tombent; la noblesse hongroise est taillée en pièces à Mohacs en 1526; Vienne, assiégée en 1529. Dans ce jeu d'échecs à grande échelle, François Ier se range du côté du sultan. Une «alliance scandaleuse», paradoxale, diront certains. Disons, profitable pour les deux partis. Soliman en est parfaitement conscient: à époque exceptionnelle, souverain d'exception...

Historia Spécial vous invite à découvrir ce personnage hors du commun, à plonger dans une époque mouvementée où vous croiserez des figures hautes en couleur, à l'instar de Roxelane la bien-aimée, arpenterez les ruelles d'Istanbul, admirerez les troupes de janissaires défiler et surprendrez les complots ourdis dans les couloirs du palais de Topkapi. ■

SOMMAIRE N° 52 MARS-AVRIL 2020

6 L'EMPIRE OTTOMAN DÉPLOIE SES AILES | 8 INTRODUCTION, par Hayri Göksin Özkoray | 82 L'INVITÉ DU *SPÉCIAL* | 84 LIVRES


AURIMAGES

LA DESTINÉE DU « SOUVERAIN DES SOUVERAINS »

14 LE JEUNE SOLIMAN À BONNE ÉCOLE
Né à Trabzon, le futur sultan y reçoit une première éducation où il montre de belles dispositions. Gouverneur à 17 ans, il attend son heure, **par Jean-François Solnon**

16 UN SACRE SANS MASSACRE
À la mort de Selim Ier, Soliman accède au trône sans faire couler le sang. Une rareté, au regard des fratricides « préventifs » alors en vogue… **par Juliette Dumas**

20 IBRAHIM, L'HOMME DE CONFIANCE
En totale rupture avec les habitudes de l'époque, « le Magnifique » promeut son ami d'enfance, ancien esclave, au poste de grand vizir, **par Cédric Michon**

22 SOUS LE CHARME DE ROXELANE
Révolution de palais à Topkapi, où l'épouse bien-aimée s'invite, prend ses aises, jusqu'à accorder la dynastie ottomane au féminin, **par Cédric Michon**

UN IMMENSE EMPIRE

28 SOLIMAN, CLEF DE VOÛTE D'UN ÉTAT FORT
Le Turc n'a que faire des Habsbourg, rois de pacotille. Il est « l'Ombre de Dieu sur les terres », un chef temporel et spirituel au pouvoir absolu, **par Jean-François Solnon**

34 UN CHEF DE GUERRE EN CAMPAGNE
Présent sur tous les fronts, le Grand Seigneur s'appuie sur une armée puissante, qui compte notamment les fameux janissaires, **par Hayri Göksin Özkoray**

40 ISTANBUL, LA CITÉ DE L'EMPEREUR
Byzance, Constantinople, Istanbul : trois vies pour une ville qui, sous Soliman, devient la capitale flamboyante d'un empire florissant, **par Frédéric Hitzel**

LA MAÎTRISE DU MONDE

60 RIEN N'ARRÊTE LE CONQUÉRANT AU TURBAN
La prise de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522) ouvre au Turc la plaine hongroise et la Méditerranée orientale. De quoi aiguiser son appétit ! **par Alain Marchandisse**

64 **DIPLOMATIE ET AUTRES JEUX DE STRATÉGIE**
Royal scandale : quelle mouche a piqué François Ier, improbable allié de « l'infidèle » dans la lutte acharnée qui oppose celui-ci à son double impérial, **par Florence Buttay et Cédric Michon**

68 **LE SIÈGE DE VIENNE : UN FAUTEUIL POUR DEUX**
Après l'éclatante victoire de Mohacs (1526), où la cavalerie hongroise est taillée en pièces, les regards ottomans se tournent vers l'Autriche, **par Guy Le Thiec**

72 **UNE PUISSANCE NAVALE EN MÉDITERRANÉE**
À l'appel du large, Soliman, après avoir développé à tout-va son potentiel naval, rallie à sa cause le précieux corsaire Barberousse, **par Géraud Poumarède**

78 **LA MORT CACHÉE DE SOLIMAN**
L'interminable campagne de Hongrie de 1566 vient à bout d'un Soliman qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Las, l'armée ne doit rien en savoir, avant l'avènement de son successeur... **par Jean-François Solnon**


MANUEL COHEN

DÉCOUVERTE

88 **DANS L'INTIMITÉ DE SAINT-DENIS**
Denis, premier évêque de Paris, aurait été enseveli à la fin du IIIe s. sur le site de l'actuelle cathédrale, où, à partir d'Hugues Capet, (presque) tous les rois de France sont inhumés. Un voyage au fil des dynasties royales, **par Laurent Vissière**

106 **MOTS FLÉCHÉS**

LES AUTEURS

FLORENCE BUTTAY Historienne et historienne de l'art, maîtresse de conférences à Bordeaux-Montaigne et spécialiste de la culture politique et religieuse de la Renaissance. Parmi ses derniers ouvrages, *Histoires véridiques de l'imposteur Giorgio del Giglio* (Payot, 2018).

JULIETTE DUMAS Maîtresse de conférences à l'université d'Aix-Marseille, elle est historienne de l'Empire ottoman. Spécialiste des femmes et du genre, elle a réalisé une thèse sur l'histoire des princesses ottomanes et codirigé l'ouvrage *Bâtir au féminin en Europe et dans l'Empire ottoman* (Picard, 2013).

FRÉDÉRIC HITZEL Historien de l'Empire ottoman au CNRS, il est l'auteur d'une riche bibliographie, dont *L'Empire ottoman, XVe-XVIIIe siècles* (Les Belles-Lettres) et, plus récemment, *Le Dernier Siècle de l'Empire ottoman* (Les Belles-Lettres, 2014).

GUY LE THIEC Professeur d'histoire moderne à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de la Renaissance, il a coécrit, entre autres livres, *La France de la Renaissance* (Robert Laffont, coll. « Bouquins ») et la thèse « L'imaginaire de la confrontation entre Turcs et chrétiens dans l'art figuratif en France et en Italie ».

HAYRI GÖKŞIN ÖZKORAY Historien, maître de conférences en histoire moderne à l'université d'Aix-Marseille, il est l'auteur du *Captif de Malte, Récit autobiographique d'un cadi ottoman* (Anacharsis, 2019), d'une thèse sur « L'esclavage dans l'Empire ottoman, XVIe-XVIIe s. » et de nombreux articles.

ALAIN MARCHANDISSE Maître de recherche du Fonds de la recherche scientifique-FNRS à l'université de Liège, spécialiste d'histoire politique, diplomatique et militaire du Moyen Âge finissant et de la première Renaissance, il a coédité *Autour de la Toison d'or. Ordres de chevalerie et confréries nobles aux XIVe-XVIe siècles* (Publication du CEEB, t. 59, 2019).

CÉDRIC MICHON Normalien et agrégé d'histoire, professeur d'histoire moderne à l'université Rennes 2 et directeur des Presses universitaires de Rennes. Il a consacré une dizaine d'ouvrages à la Renaissance, notamment *François Ier* (2018).

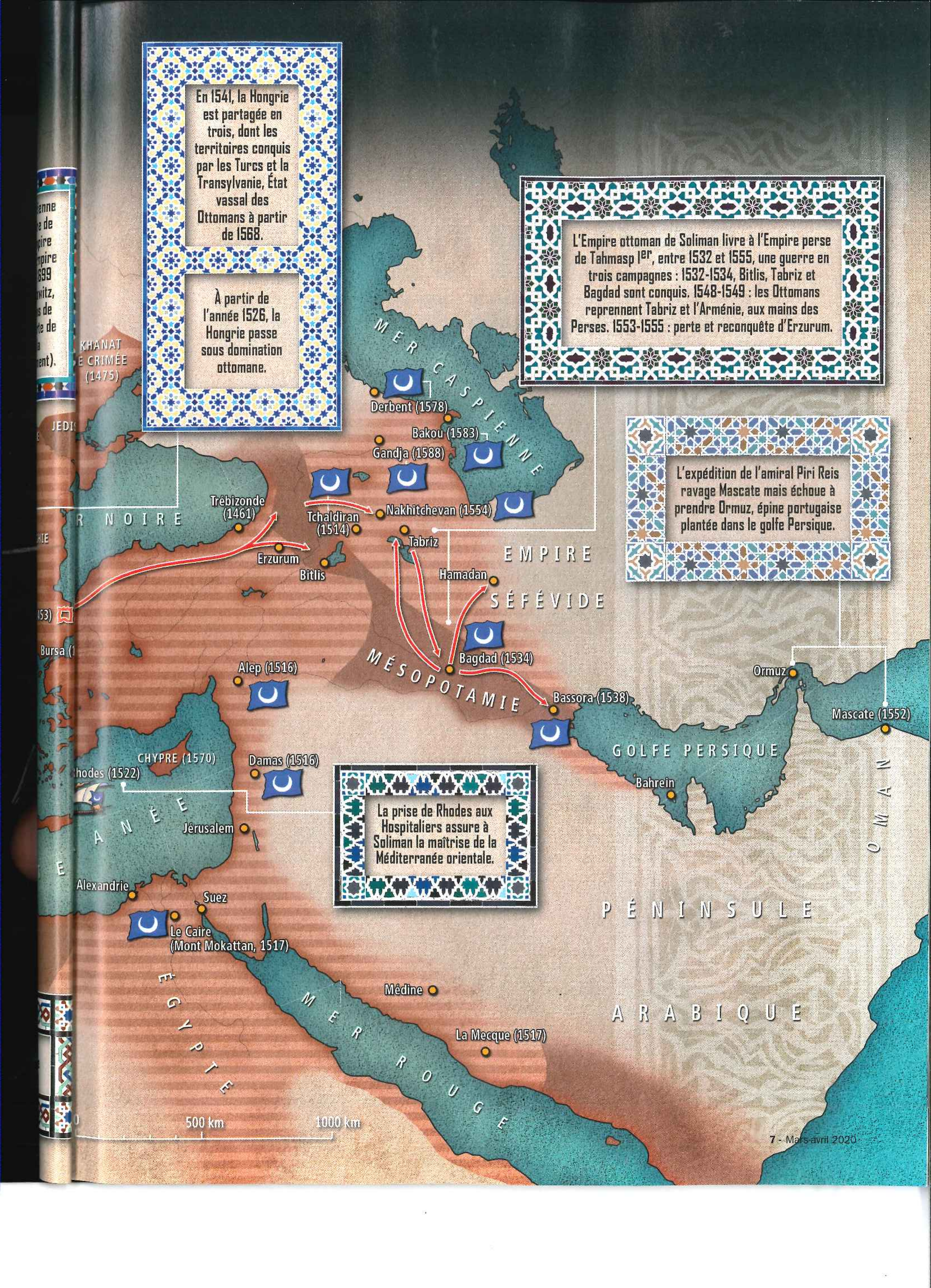
GÉRAUD POUMARÈDE Historien, professeur à l'université Bordeaux-Montaigne, il a notamment écrit *Pour en finir avec la croisade, mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVIe et XVIIe s.* (PUF).

JEAN-FRANÇOIS SOLNON Professeur émérite des universités, spécialiste de l'Ancien Régime, a publié *L'Empire ottoman et l'Europe* (Tempus, 2017). Dernier ouvrage : *Histoire des favoris* (Perrin, 2019).

LAURENT VISSIÈRE Professeur d'histoire médiévale à l'université de Paris-Sorbonne, membre du comité éditorial d'*Historia*, spécialiste d'histoire militaire, on lui doit le chapitre sur la guerre dans *Le Vrai Visage du Moyen Âge. Au-delà des idées reçues* (sous la dir. de Nicolas Weill-Parot et Véronique Sales, Vendémiaire, 2017).

L'EMPIRE OTTOMAN DÉPLOIE SES AILES





En 1541, la Hongrie est partagée en trois, dont les territoires conquis par les Turcs et la Transylvanie, État vassal des Ottomans à partir de 1568.
À partir de l'année 1526, la Hongrie passe sous domination ottomane.
L'Empire ottoman de Soliman livre à l'Empire perse de Tahmasp Ier, entre 1532 et 1555, une guerre en trois campagnes : 1532-1534, Bitlis, Tabriz et Bagdad sont conquis. 1548-1549 : les Ottomans reprennent Tabriz et l'Arménie, aux mains des Perses. 1553-1555 : perte et reconquête d'Erzurum.
L'expédition de l'amiral Piri Reis ravage Mascate mais échoue à prendre Ormuz, épine portugaise plantée dans le golfe Persique.
La prise de Rhodes aux Hospitaliers assure à Soliman la maîtrise de la Méditerranée orientale.
KHANAT DE CRIMÉE (1475)
MER CASPIENNE
Derbent (1578)
Bakou (1583)
Gandja (1588)
Nakhitchevan (1554)
Tchaldiran (1514)
Trébizonde (1461)
NOIRE
Erzurum
Bitlis
Tabriz
EMPIRE
SÉFÉVIDE
Hamadan
MÉSOPOTAMIE
Bagdad (1534)
Bassora (1538)
Alep (1516)
Damas (1516)
CHYPRE (1570)
Rhodes (1522)
Jérusalem
Alexandrie
Suez
Le Caire (Mont Mokattan, 1517)
ÉGYPTE
MER ROUGE
Médine
La Mecque (1517)
Ormuz
Mascate (1552)
GOLFE PERSIQUE
Bahrein
OMAN
PÉNINSULE
ARABIQUE
500 km
1000 km

BRELAN DE ROIS POUR UN EMPIRE

Mehmed II, Selim, Soliman, qui se voient en héritiers des empereurs romains, règnent sur trois continents. « Maître de la conjonction des planètes », Soliman élargit les conquêtes de ses aïeux.

PAR **HAYRI GÖKŞIN ÖZKORAY**

L'origine des Ottomans demeure obscure : les témoignages dont on dispose sont assez tardifs. Osman (v. 1260-v. 1324) est l'ancêtre éponyme de la dynastie. À la tête d'une tribu semi-nomade de Turcomans d'origine centrasiatique, il fuit l'avance mongole et s'installe au début du XIVe siècle à l'extrême Occident des territoires seldjoukides, en contact direct avec Byzance en Bithynie. La coalition de guerriers, musulmans et chrétiens, aventuriers en quête de butin ou combattants de la foi, lancera la machine militaire ottomane, d'abord aux dépens de Byzance, dont l'expansion ne s'arrête qu'à la fin du XVIIe siècle. Établis durablement dans les Balkans et l'Asie mineure, les Ottomans étendent, aux XVe et XVIe siècles, leurs domaines à la Hongrie, au Maghreb, au Moyen-Orient et à la mer Noire.

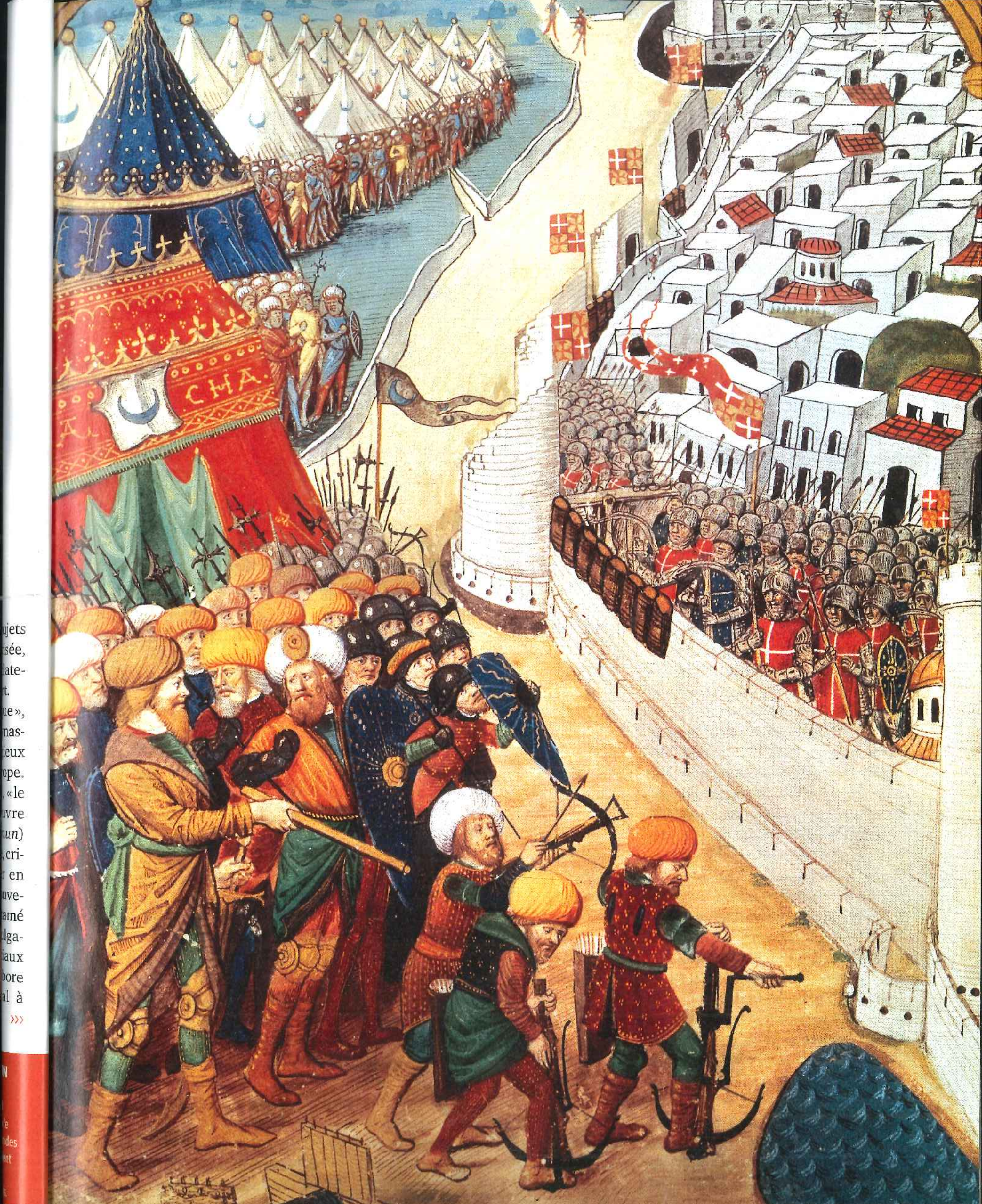
Le règne de Soliman (1520-1566) est le plus illustre de l'histoire ottomane, avec celui de Mehmed II (1451-1481), pendant lequel l'ambition impériale ottomane à vocation universelle s'affirme après la conquête de Constantinople (1453), événement plaçant les Ottomans dans la lignée de l'Empire romain. Ces deux règnes inspirent crainte et fascination aux Européens.

POUVOIR PERSONNEL ABSOLU

Mehmed II, « le Conquérant » de l'Empire byzantin, est le premier à revendiquer l'héritage impérial romain. La conquête de Constantinople donne une nature nouvelle à son trône. Mehmed II saisit l'occasion pour mettre en place des réformes et un pouvoir personnel absolu par l'exécution de son grand vizir du moment, Çandarli Halil, membre d'une grande famille d'oulémas. Sa disposition autoritaire le pousse à récidiver plusieurs fois en la matière. Son règne souligne aussi la nature sacrée du souverain ottoman qui se met de plus en plus en retrait des affaires ordinaires : à la fin de son règne, il est le premier à ne plus assister au conseil impérial (Divan). Contrairement à Soliman, son arrière-petit-fils, Mehmed II est peu populaire à la fin de son règne, quoique admiré et craint. Il laisse derrière lui un empire immense et puissant, mais également une armée épuisée, des sujet mécontents, une élite irritée et divisée ce qui contribue largement à l'éclate ment d'une guerre civile à sa mort.

Désigné comme « le Magnifique » Soliman, le dixième sultan de la dynas tie, est sans doute le plus prestigieu des souverains ottomans en Europe En turc, son surnom est Kanuni, « l Législateur », du fait de son œuvr législative en droit séculier (*kanun* dans les domaines fiscal, militaire, cr minel, administratif et foncier e complément de la charia, un mouve ment de législation séculière entam sous Mehmed II. Outre la promulga tion de nouveaux codes provinciau en Hongrie, Égypte et Syrie, s'élabor sous Soliman un code général l'échelle impériale. ›

LA FIN DE L'EMPIRE BYZANTIN
Après un mois et demi de siège, Constantinople tombe le 29 mai 1453 aux mains de Mehmed II. Surnommé « le Conquérant », il en fait sa capitale et l'un des pôles du monde islamique, où se côtoient chrétiens et musulmans. • *Miniature, Bibliothèque nationale de France, Paris.*


CHA.



POSTÉRITÉ
La dynastie rassemble les descendants d'Osman Ier (v. 1258 - v. 1324), fondateur de l'Empire. D'une longévité exceptionnelle, elle règne jusqu'au début du XXe s. Cet arbre généalogique représente les sultans jusqu'à Abdülhamid Ier (1725-1789). • *Peinture, XVIIIe s., Nationalmuseum, Stockholm.*

››› Né entre 1494 et 1496 à Trébizonde, Soliman (Süleyman en turc) est le fils de Hafsa, une concubine d'origine chrétienne (slave ou caucasienne) et du futur Selim Ier (sultan de 1512 à 1520), qui est le gouverneur de cette province anatolienne au bord de la mer Noire. Le jeune homme y reçoit une première éducation formelle (en religion, littérature, langues, arts militaires) et est formé à l'orfèvrerie, qui reste une de ses passions principales. Il exerce des gouvernements princiers à Caffa en Crimée et, après l'avènement de son père, à Manisa en Anatolie.

L'EMPIRE PREND UNE FACETTE ARABE

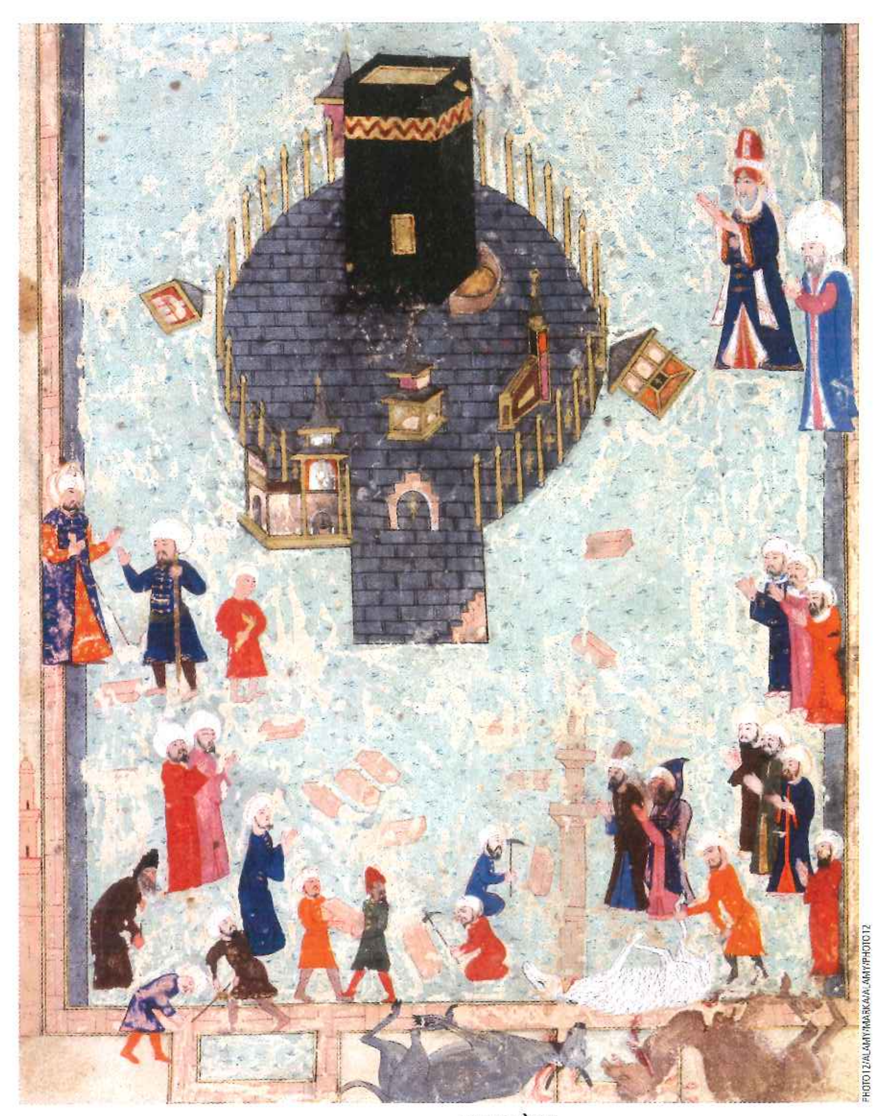
Lorsque Selim bataille contre la Perse en 1514-1515, Soliman obtient la lieutenance d'Istanbul et la défense de l'autre capitale impériale, Edirne, en 1516-1518, lors de la campagne de Selim contre les Mamelouks en Syrie et en Égypte.

Malgré son règne court, de 1512 à 1520, Selim Ier marque durablement l'histoire ottomane. Il conquiert l'Anatolie orientale, la Syrie et l'Égypte : il va bien plus loin à l'est et au sud que son grand-père Mehmed II, donnant à l'Empire une facette arabe qu'il n'avait pas auparavant.

> LES SULTANS OTTOMANS REVENDIQUENT LA LIGNÉE DES GRANDS EMPIRES MUSULMANS MÉDIÉVAUX, **CEUX DES OMEYYADES ET DES ABBASSIDES**

L'incorporation de grands centres de la culture islamique, l'obtention du titre de « protecteur des deux saints sanctuaires » de l'islam (La Mecque et Médine) et la lutte contre l'« hérésie » *kizilbach* en Anatolie, associée au chah safavide Ismail, amènent les Ottomans à se présenter comme les champions incontestés de l'islam sunnite. Son règne est marqué par nombre d'exécutions (ce qui n'est pas sans rappeler celui de Mehmed II) et de massacres perpétrés contre des ennemis musulmans. Bien qu'elles soient conçues comme des actes de justice menés dans le respect des formes, ces tueries n'ont pas connu d'équivalent chez d'autres sultans ottomans avant le XIXe siècle. Selim lègue à Soliman les territoires de l'ancien sultanat mamelouk, désormais totalement subjugué. Les sultans ottomans revendiquent la lignée des grands empires musulmans médiévaux, ceux des Omeyyades et des Abbassides, bénéficiant ainsi d'un immense prestige en tant que première puissance musulmane au monde.

Unique héritier de Selim Ier, qui meurt prématurément, Soliman monte sur le trône sans avoir à mener une lutte fratricide *(lire p 14-15)*. Le jeune sultan se concentre sur le front de l'Ouest au début de son règne, où son père n'était pas intervenu faute de



STOCKHOLM, NATIONALMUSEUM/AKG-IMAGES

PHOTO12/ALAMY/MARKA/ALAMY/PHOTO12

EN PRIÈRE
Avec la conquête de La Mecque et de Médine, Soliman obtient le titre de « protecteur des deux saints sanctuaires » de l'islam. À La Mecque, les croyants prient tournés vers la Kaaba (« cube » en arabe).
• *Miniature du XVIe siècle, Topkapi, Istanbul.*

temps, ayant passé l'essentiel de son règne à combattre les Safavides et les Mamelouks. Parmi les 13 « campagnes augustes » qu'il conduit en personne, les toutes premières se révèlent décisives *(lire p. 60-63)*. Soliman prétexte le mauvais traitement réservé à son émissaire chargé d'annoncer au jeune roi de Hongrie, Louis II Jagellon, son avènement pour lancer une campagne : le 29 août 1521, il s'empare de Belgrade, ouvrant les portes du royaume allié des Habsbourg aux Ottomans pour le siècle et demi à venir. Le succès est d'autant plus remarquable qu'il correspond à l'un des échecs de Mehmed II, qui l'avait assiégée en 1456.

L'année suivante, 1522, est marquée par un deuxième coup d'éclat : l'île de Rhodes, la redoutable place forte des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, est prise avec le reste des îles du Dodécanèse en mer Égée *(lire p. 63)*. C'est une étape décisive dans la lutte contre les corsaires chrétiens et la mainmise ottomane sur la Méditerranée orientale *(lire p. 72-77)*. Moyennant capitulation après cinq mois de conflit, Soliman promet aux chevaliers hospitaliers la vie sauve et le départ de l'île avec leurs biens, fortunes et armes. Le texte adressé au grand maître de l'ordre nous est connu dans sa traduction française contemporaine insérée dans la chronique de Jacques, le « bâtard de Bourbon », publiée en 1525 à Paris. Le sultan tient sa promesse, ce qui surprend en Europe, où l'on ne s'attendait pas à la droiture de l'infidèle. À partir de 1530, l'ordre de Saint-Jean mène la guerre de course contre les Ottomans depuis Malte.

NOUVELLE CAMPAGNE HONGROISE

En 1526, une nouvelle campagne en Hongrie, marquée par la victoire ottomane à Mohacs, déclenche des luttes intestines au sein de la noblesse hongroise. Soliman se saisit de la situation pour soutenir Jean Ier Zápolya (élu roi de Hongrie par une partie de la Diète) contre Ferdinand Ier de Habsbourg, qui monte sur le trône, soutenu par une autre partie de la Diète. Le siège de Vienne en septembre-octobre 1529 est un échec, mais les Ottomans prennent Buda en 1541, étendant progressivement leurs possessions à la Hongrie centrale, que les Habsbourg, prétendus souverains, ne recouvreront vraiment qu'à la fin du XVIIe siècle.

Soliman rejette fermement le couronnement impérial de Charles Quint à Bologne en 1530 et la désignation de son frère Ferdinand à sa succession. Dans sa contre-offensive symbolique, le sultan passe sous des arcs de triomphe à la romaine pendant sa campagne hongroise, exhibe des *regalia* rivalisant avec ceux des Habsbourg : ›››



LA MARCHE IMPÉRIALE
De profil *(à droite)*, Soliman parade devant les monuments de sa capitale. Parmi ceux-ci, on reconnaît la basilique Sainte-Sophie, l'obélisque égyptien de Théodose, qui ornait l'hippodrome, et la mosquée Fatih.
• *Gravure sur bois (XVIe s.) de Pieter van Aelst le Jeune.*

››› la commande d'une tiare à quatre couronnes à des orfèvres vénitiens est restée célèbre. Se considérant comme l'unique empereur au monde, Soliman ne voit en Charles Quint qu'un « roi d'Espagne » et en Ferdinand qu'un simple « roi de Vienne ». L'expression de sa supériorité se trouve dans le choix du terme de *sahibkıran* (« maître de la conjonction des planètes ») qu'il emploie au lieu du titre d'empereur. Ce terme astrologique (remontant à Tamerlan) place le siècle de Soliman sous les auspices de l'heureuse conjonction de Jupiter et Saturne.

Son engagement anti-habsbourgeois trouve un fort écho auprès de François Ier : une conséquence spectaculaire en est l'alliance franco-ottomane (lire p. 66-67). « Alliance impie » s'il en est, elle est déterminée par la realpolitik, comme l'écrit le diplomate Blaise de Montluc : « Il faut parfois convoquer tous les esprits de l'enfer pour vaincre son ennemi. » La mise en application de cette alliance est difficile, sa portée pratique reste limitée. En revanche, elle exerce un fort effet psychologique sur l'adversaire et assoit durablement les relations franco-ottomanes sur les plans commercial et juridique.

Soliman est le sultan qui renforce le caractère sunnite de l'Empire. La lutte contre la Perse safavide d'obédience chiite à l'extérieur et celle, impitoyable, contre les musulmans hétérodoxes de la tendance *kizilbach*, et la répression visant d'autres « hérétiques » (dont le célèbre Molla Kabiz affirmant la supériorité de Jésus sur Mahomet, exécuté en 1527 sans que le jury éminent de juristes-théologiens réfute formellement ses thèses) y contribuent et participent de l'encadrement religieux des populations musulmanes de l'Empire.

L'ÂGE D'OR DU CLASSICISME OTTOMAN

L'assiduité des fidèles aux cinq prières quotidiennes et à la grande prière publique du vendredi est contrôlée. À cet effet, la construction d'une mosquée du vendredi dans chaque village est ordonnée dans un *firman* (édit) en 1537. Sous l'autorité du mufti d'Istanbul (l'illustre Ebussuud occupe le poste de 1545 à 1574), les oulémas (juristes, théologiens, docteurs de la loi islamique) sont constitués dans un corps structuré et hiérarchisé avec rigueur.

C'est un règne d'ordre, de puissance et de splendeur, dont la fin a inspiré une abondante littérature ottomane de « déclinologie » dès le dernier quart du XVIe siècle. Que l'on songe au faste des cérémonies publiques, à l'éclat des arts commandités par le palais ou à l'embellissement architectural des villes de l'Empire, à commencer par la capitale Istanbul : l'architecte Sinan y joue un rôle majeur *(lire p. 42-43)*.
Soliman, lui-même poète chantant sous le nom de plume Muhibbi (« l'Amoureux ») son amour à Roxelane, fréquente Baki, un des génies de la poésie classique ottomane. L'épanouissement artistique de ce règne en fait aussi l'âge d'or du classicisme ottoman. En tant que grand ordonnateur des arts et mécène impérial, Soliman le Magnifique nous a laissé l'aspect le plus vivant de son œuvre. ■

SOUVERAIN DES SOUVERAINS

Fils de Selim « le Terrible », le jeune Soliman, après avoir assuré quelques gouvernements princiers, succède à son père en 1520. Il a 25 ans, le « teint délicat », « le cou un peu trop long ». N'importe. L'Histoire l'appelle.

LE JEUNE SOLIMAN À BONNE ÉCOLE

Dans les traces de son père, Selim Ier, le futur sultan est un guerrier impatient. Nommé gouverneur à 17 ans, il se frotte aux problèmes concrets de l'Empire. Passé 20 ans, il est prêt à embrasser son destin.

PAR **JEAN-FRANÇOIS SOLNON**

Être le fils d'un grand chef de guerre prédispose-t-il à devenir un fier conquérant ? Avec Soliman le Magnifique, on peut le croire. Son père, Selim Ier (sultan de 1512 à 1520), dit « le Cruel » ou « le Terrible », n'a-t-il pas conduit de victorieuses campagnes en direction de l'est de son empire, en Syrie comme en Égypte, à l'image de ses ancêtres rassembleurs de terres ? Le jeune Soliman rêve de semblables conquêtes et brûle de mettre ses pas dans ceux de ses brillants prédécesseurs comme Mehmed II, dit « le Conquérant », vainqueur de Constantinople en 1453.

Il est né quarante ans plus tard, en 1494, à Trabzon, l'antique Trébizonde, cité que le Conquérant avait reprise à la dynastie byzantine des Comnènes en 1461. Selim, avant son accession au trône, y était gouverneur au nom de son père, le sultan Bayezid II (1481-1512). Soliman n'est pas né d'une concubine ou d'une esclave que les souverains ottomans allaient ensuite choisir pour leur beauté ou leur robuste santé, promesse d'une nombreuse descendance. Sa mère est la fille du khan des Tartares de Crimée, donc musulmane de naissance et issue d'une famille royale, fière d'être du sang de Gengis Khan.

Être le fils du Grand Turc et aimer le métier des armes ne suffit pas pour devenir à son tour souverain de l'Empire. Il y faut ajouter une expérience du gouvernement et de l'administration. Aussi, dès sa quinzième année, le jeune Soliman est expédié dans les provinces, parfois lointaines, pour l'acquérir. Son père a déjà remarqué les facilités de son fils pour apprendre. Doué pour les langues, il maîtrise – outre l'osmanli – l'arabe et le persan. Habile de ses mains, il n'est pas un pur esprit, mais il s'est initié – et avec quel talent – à l'orfèvrerie. Cette aptitude au travail manuel, son goût pour les arts lui vaudront en Occident le surnom de « Magnifique », alors que les Turcs le connaissent sous celui de « Législateur » (Kanuni). Aussi est-il envoyé faire ses classes, d'abord à Caffa, ville des bords de la mer Noire en Crimée, ancien comptoir génois conquis par Mehmed II, qui a la triste réputation d'avoir été le point de départ de la terrible Peste noire dès 1347. À 17 ans, il est nommé gouverneur à Istanbul, puis doit s'éloigner à nouveau de la capitale pour administrer Manisa, près de la côte égéenne, proche de Smyrne – cité traditionnellement affectée aux princes héritiers – et enfin en Thrace, à Edirne, l'ancienne Andrinople, qui fut autrefois

SA MÈRE EST LA FILLE DU KHAN DES TARTARES DE CRIMÉE, DONC MUSULMANE DE NAISSANCE, **FIÈRE D'ÊTRE DU SANG DE GENGIS KHAN**



TERRIBLEMENT EFFICACE
En surnombre et mieux équipées, les troupes de Selim Ier, dit « le Terrible », le père de Soliman, écrasent le 23 août 1514 à Tchaldiran, sur la rive orientale de l'Euphrate, l'armée d'Ismaïl, fondateur de la dynastie perse des Safavides.
• *Fresque, palais d'Ispahan, Iran*

capitale impériale. L'héritier du trône n'est pas seulement un guerrier impatient de révéler au monde son ardeur au combat. Son père a voulu qu'il prenne la mesure des problèmes concrets de l'Empire, qu'il connaisse les hommes qui l'aideront dans sa tâche, qu'il évalue sur place les forces et les faiblesses de l'administration.

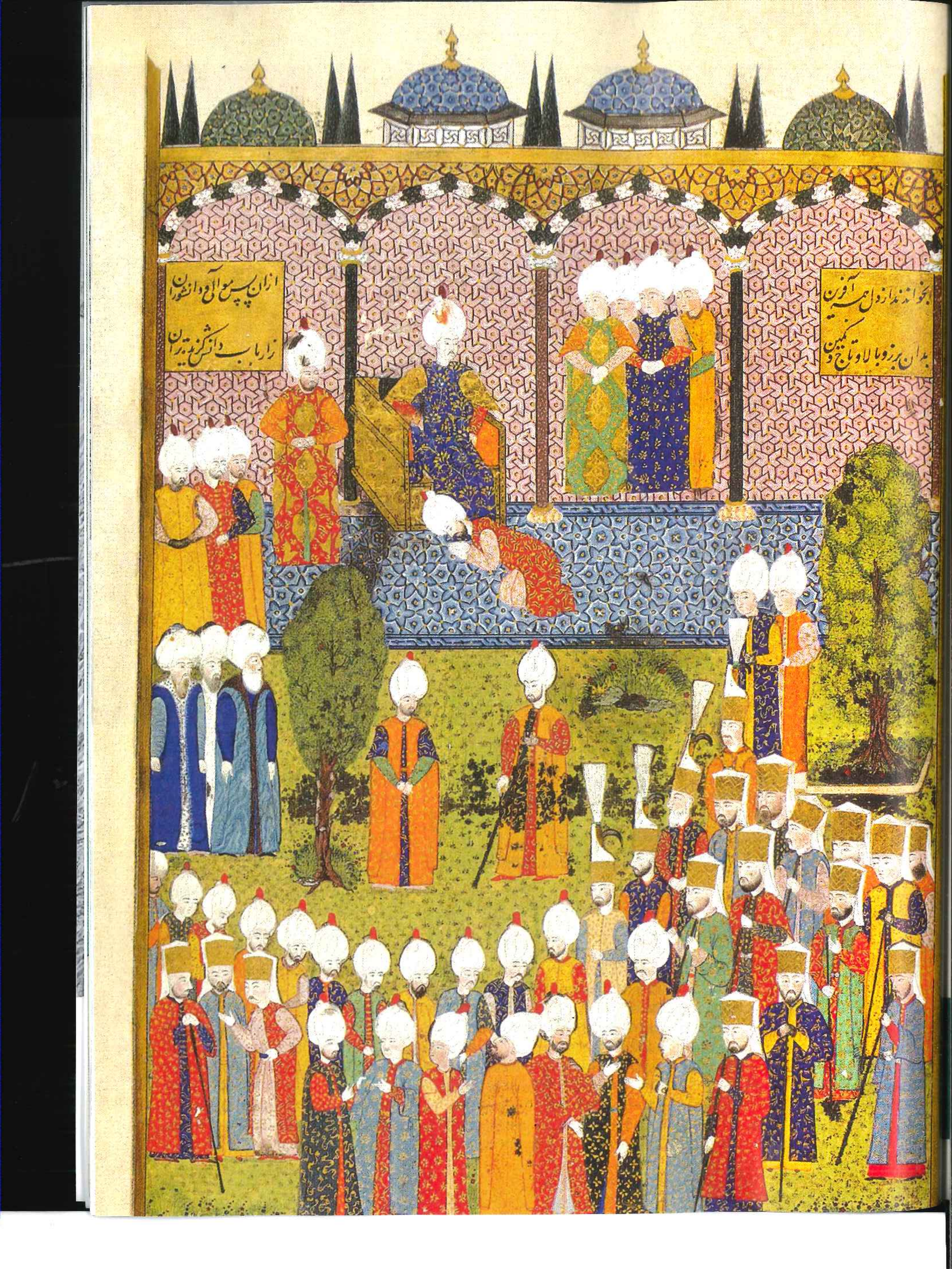
LA VOIE ÉTAIT LIBRE

Lorsque, au siècle suivant, les futurs sultans se tiendront enfermés en leur palais, amollis par les douceurs du harem, sourds et aveugles à la réalité des choses, sans expérience ni formation préalables, l'Empire ottoman entrera dans une longue décadence.

Passé 20 ans, Soliman est prêt. Le moment venu d'accéder au trône, il n'aura même pas à le disputer à ses frères, son père Selim Ier lui ayant épargné ce combat pour sa succession – celui-ci, en sa jeunesse, en 1512, avait dû lutter les armes à la main, trois ans durant, pour l'emporter sur ses frères et, pour triompher, avait contraint son père Bayezid à abdiquer. Aussi à la fin de son règne, Selim fit-il tuer trois de ses enfants, selon la terrible règle du fratricide mise en œuvre en son temps par Mehmed II, pour conserver le trône à Soliman et préserver l'Empire d'une guerre civile. Soliman est ainsi le seul sultan de la haute époque à accéder au trône sans meurtre dynastique. La voie était libre.

L'homme s'apprête ainsi à régner. Son physique est plutôt flatteur. Il a la jeunesse pour lui, mais grand, mince – il le demeurera –, le nez aquilin, de grands yeux noirs, il en impose, doté d'une majesté naturelle. On le sait pieux sans être fanatique, sage, vertueux et juste, qualités qui augurent d'un règne mémorable.

Son nom aussi est prometteur. On raconte que son père ayant ouvert le Coran au hasard, le nom du roi Salomon (Süleyman) s'est imposé. À la mort de Selim Ier, il sera le dixième sultan de la dynastie ottomane. Chiffre parfait, comme les dix doigts de la main, ou comme le nombre des compagnons du Prophète. ■



بخواندند از دل همه آفرین
بدان برز و بالا و تاج و نگین
ازان پس موالی و دانشوران
زارباب دانش گزیده سران

UN SACRE SANS MASSACRE

Pour monter sur le trône, Soliman, fils unique, n'aura pas fait couler le sang de ses oncles et cousins paternels, dont s'est débarrassé son père Selim Ier, comme le veut la pratique du fratricide « préventif ».

PAR **JULIETTE DUMAS**

L'ascension de Soliman est l'une des rares successions ottomanes à s'être déroulée sans querelle ni assassinat fratricide. Cela est moins dû à une inclination personnelle du jeune souverain (qui n'hésitera pas à faire exécuter deux de ses fils pour rébellion, ainsi que plusieurs de ses petits-fils et un petit-neveu au seul motif d'être porteurs du sang ottoman) qu'à une configuration exceptionnelle : fils unique de Selim Ier (sultan de 1512 à 1520), qui s'est débarrassé de tous ses frères et de leurs fils au début de son règne, il n'a face à lui aucun rival. Cette situation tranche avec les ascensions précédentes, marquées par les querelles fratricides, dont certaines ont duré plusieurs années. De ces conflits sanglants s'est consolidée la pratique du fratricide « préventif », au nom duquel un souverain récemment monté sur le trône peut commander l'exécution de ses frères, mais aussi de leurs fils (à l'exclusion des filles), pour épargner à l'Empire des contestations et guerres intestines ultérieures.

EN GRANDE POMPE
À la mort de son père, Soliman se précipite au palais de Topkapi pour s'asseoir sur le trône impérial de ses ancêtres. Puis les dignitaires prêtent allégeance au nouveau sultan selon un protocole de plus en plus raffiné, la *bey'ât*.
• *Gouache sur papier (XVIe s.), Topkapi.*

ALLÉGEANCE ET BAISE-PIED

Le décès d'un sultan ouvre une période d'inquiétudes collectives, qui ne prend fin qu'avec l'ascension d'un nouveau souverain. La nouvelle (gardée secrète) de la mort de Selim parvient à Soliman alors qu'il se trouve à Manisa, où il exerce comme prince-gouverneur : il se rend aussitôt à Istanbul pour s'y faire introniser. À cette occasion, le trône impérial est sorti de la salle du Trésor de Topkapi pour être disposé à l'entrée de la troisième porte, dite « de la Félicité ». Là, en grande pompe, le nouveau souverain franchit les portes de cette troisième cour, dont l'accès est rigoureusement interdit au public, vient s'asseoir sur le trône de ses ancêtres (le *cülûs*), tandis que les représentants du gouvernement et des oulémas viennent lui rendre hommage et prêter serment d'allégeance, en s'agenouillant devant lui jusqu'à baiser le pied auguste – c'est la *bey'ât*. Désormais, le trône n'est plus réputé vide et l'Empire connaît un nouveau souverain. Les rumeurs, qui n'ont pas manqué de circuler, durant les dernières semaines prennent fin : des courriers sont envoyés dans toutes les provinces et aux monarques voisins pour annoncer la nouvelle et le nom du nouveau détenteur du trône ottoman. La mise en terre du prédécesseur s'ensuit de peu, occasionnant la tenue d'un vaste cortège funèbre, à laquelle le nouveau monarque ne participe pas : son aura vivante ne doit pas rencontrer celle du défunt – même dans la mort, deux souverains ne peuvent cohabiter.

Reconnu par la fine fleur de la société ottomane, le souverain doit encore s'assurer du soutien de son armée régulière : les fameux janissaires *(lire p. 34-39)*. Pour cela, il est de coutume de distribuer un don (*bâhsis*) de joyeux avènement, signe de la largesse impériale et symbole du lien qui unit le maître à ses esclaves. ›››

››› Toute symbolique mise à part, cette distribution s'apparente pleinement à un achat clientéliste : gare au monarque qui ferait preuve de pingrerie, car les janissaires sont prompts à se rebeller quand ils trouvent leur traitement inadéquat. Il est de bon ton d'offrir, sinon mieux, au moins autant qu'au règne précédent – plus tard, au XVIIe siècle, quand les successions se multiplient et appauvrissent les caisses, le palais se retrouvera contraint de négocier auprès des soldats une réduction du prix de leur soutien. Soliman n'a pas ces problèmes financiers : il se montre généreux.

CONQUÊTE AU PRIX DU SANG

Pour comprendre les premières années du règne de Soliman, il faut mentionner les conséquences de celui de son père, Selim Ier (1512-1520) : en huit ans, celui-ci a maté son rival, le chah Ismaïl, fondateur de la dynastie safavide, défait à la bataille de Tchaldiran en 1514. Mais ce conflit a provoqué de graves divisions religieuses, notamment en Anatolie, où les partisans du Safavide – les Qizilbash (*Kizilbach*) – sont nombreux : ils sont proclamés hérétiques et des massacres s'ensuivent. La conquête de la Syrie, puis de l'Égypte (1517), s'est faite au prix du sang : la plupart des Mamelouks sont exécutés, déstabilisant profondément les structures politiques de la région. En quelques années, la superficie de l'Empire a triplé, la capitale du monde musulman s'est déplacée du Caire à Istanbul et la population est désormais majoritairement musulmane. Selim Ier lègue à son successeur le soin d'organiser ce vaste empire. Dans ce contexte, les premières mesures de Soliman témoignent d'une volonté d'apaisement : il ordonne l'arrêt des massacres contre les Qizilbash, autorise le retour de nombreux exilés chez eux. Le souverain paraît jeune et nombreux sont ceux qui croient pouvoir en profiter : une première révolte à la frontière syrienne est vite réprimée. Puis est lancée une campagne contre la Hongrie (1521), au cours de laquelle il s'empare de Belgrade, devant laquelle son aïeul, Mehmed II (régnant de 1451 à 1481), avait échoué ; l'année suivante, Rhodes

LIBRARY OF THE TOPKAPI PALACE MUSEUM, ISTANBUL/WIKIMEDIA COMMONS

SELIM IER SUR SON LIT DE MORT
La maladie du sultan représente un problème politique qu'il faut garder secret, comme la nouvelle de son décès. À l'instar de Selim Ier, qui se déplaçait au fond de sa voiture, il convient de cacher le souverain souffrant ou de le montrer en bonne santé. • *Topkapi, Istanbul.*

tombe (1522). En quelques années, Soliman a fait la preuve de ses capacités militaires et de sa pugnacité à défendre son autorité et son Empire.

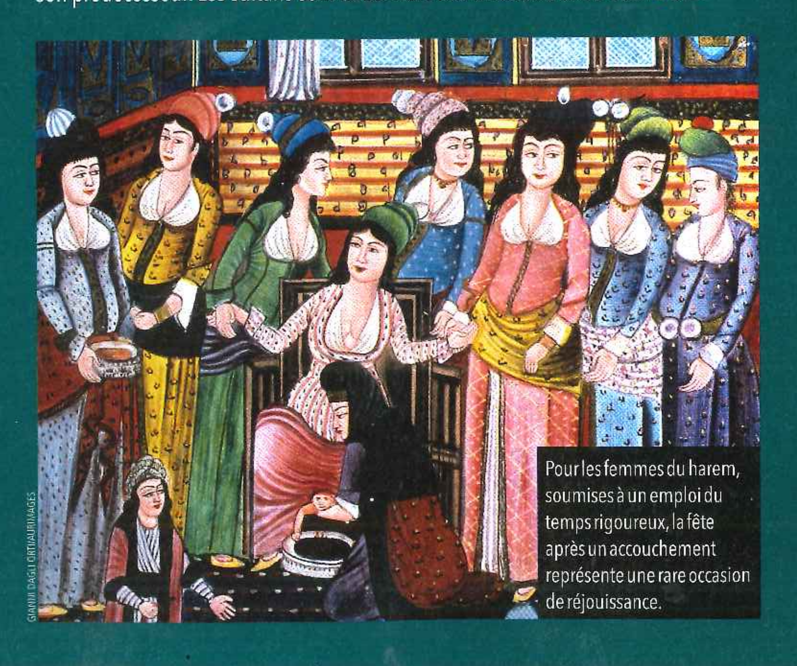
Les premières années de son règne témoignent aussi de son désir de rompre avec certaines traditions ottomanes. Dans le silence de son harem, se prépare une révolution dynastique : Soliman est tombé amoureux d'une de ses concubines, Hürrem, bientôt célèbre sous le nom de Roxelane *(lire p. 22-26)*. Au lieu de rompre avec elle après la naissance de leur premier fils, comme le voudrait la coutume, il choisit de poursuivre sa passion : tout le système dynastique traditionnel s'en trouve perturbé.

Dans le même intervalle, il nomme son ami d'enfance Ibrahim Pacha au poste de grand vizir. Sa formation au sein de l'école des pages du palais présageait une brillante carrière, mais son ascension fulgurante au rang de grand vizir rompt avec la coutume de choisir le chef du gouvernement parmi les membres du conseil impérial. Le deuxième vizir, Ahmed Pacha, qui lorgnait ce poste, s'en plaint amèrement : il est écarté de la cour, par une nomination néanmoins prestigieuse, à la tête du gouvernorat de l'Égypte, nouvellement conquise, qui demande à être organisée. Ahmed Pacha saisit l'occasion pour se rebeller : Ibrahim Pacha est envoyé pour mettre de l'ordre, avec succès, dans cette province. Quinze ans plus tard, il sera exécuté sur ordre auguste, une sombre nuit, dans une des chambres du palais.

Entre maintien des traditions et innovations, respect des autorités et marques d'autoritarisme violent, mais aussi souci de s'entourer de ses intimes, tous les ingrédients du règne de Soliman se lisent dans les premières années de son règne. ■

La succession, période critique

Dans le système ottoman, tout prince de sang, c'est-à-dire tout homme né en lignée masculine directe, dispose de droits égaux au trône. Contrairement à la tradition turcomane, les Ottomans ne pratiquent pas la division du territoire : leur royaume est l'apanage d'un unique héritier. Il n'existe pas de règle explicite de succession, au nom du libre choix divin : à travers la réussite d'un des princes s'exprime la préférence divine. Dans la pratique, cela entraîne une course effrénée au trône, où le premier arrivé à la capitale a toutes les chances de s'imposer. Cela attise les conflits de succession, dont l'issue devient nécessairement sanglante. En retour, l'expérience de telles configurations renforce l'application du fratricide « préventif », dont la toute première attestation semble remonter au règne de Bayezid Ier (1389-1402), qui consiste, à chaque nouvelle intronisation, en l'exécution de tous les princes de sang issus des lignées collatérales, quelles que soient leurs intentions politiques, pour éviter d'hypothétiques querelles ultérieures. L'équité des situations princières s'impose, à laquelle les souverains cherchent à répondre, en promouvant la pratique de n'avoir qu'un enfant mâle par concubine (sans égard envers les sœurs aînées). À l'âge adulte, chaque prince est envoyé en province, à la tête d'un gouvernorat, pour s'y former à son métier de dirigeant, sous la supervision d'un tuteur (nommé par le souverain) et de sa mère (chargée de son harem). En ayant plusieurs enfants de Roxelane, Soliman déstabilise ce système. Dès lors, les favorites ont plusieurs enfants et le fratricide s'impose à l'endroit des princes enfants, voire des bébés, ce qui entraîne des contestations. Des crises dynastiques marquent le XVIIe siècle : destitutions répétées, multiples régences, craintes pour la survie de la dynastie. À l'issue de ces troubles, le fratricide disparaît et le séniorat remplace la succession ouverte : l'aîné des princes, toutes branches confondues, prend nécessairement la succession de son prédécesseur. Les sultans sont désormais substituables entre eux. ■ **J. D.**



Pour les femmes du harem, soumises à un emploi du temps rigoureux, la fête après un accouchement représente une rare occasion de réjouissance.

IBRAHIM, L'HOMME DE CONFIANCE

L'ancien esclave, devenu le compagnon inséparable de Soliman, est nommé grand vizir en juin 1523. Une promotion sans précédent, prémices d'une fructueuse collaboration.

PAR **CÉDRIC MICHON**

Avec Roxelane, Ibrahim Pacha incarne à la perfection les trajectoires exceptionnelles que la faveur permet à la cour ottomane. Esclaves tous deux, la première devient l'épouse officielle du sultan ; le second, son grand vizir. En quelques années, ils parcourent l'intégralité du spectre social. Comment le fils d'un pauvre pêcheur né en Épire, aux marges de la Grèce et de l'Albanie, est-il devenu l'hyper favori de Soliman et le premier officier de l'Empire après avoir été capturé par les troupes ottomanes et réduit en esclavage ? Ibrahim Pacha est en fait un pur produit du *devchirmé*, un système de recrutement forcé et annuel perpétré par les armées du sultan parmi les populations chrétiennes des Balkans et d'Anatolie. Il consiste à « récolter » (*devchir*, en turc), littéralement, des garçons âgés de 8 à 18 ans. Envoyés à Constantinople, convertis à l'islam, ils sont formés pour constituer l'élite militaire et administrative de l'Empire. Les plus célèbres sont les janissaires (*lire p. 34-39*), mais la plus extraordinaire réussite individuelle est indiscutablement celle d'Ibrahim.

« LE BIEN-AIMÉ DU *SIGNOR TURCO* »

Les esclaves chrétiens ainsi ramassés par les troupes ottomanes suivent dans le palais du sultan une formation d'élite qui relève aussi bien des lettres que du maniement des armes. Ibrahim Pacha est un énarque qui serait passé par les commandos marine et l'agrégation de lettres classiques ! Le moment où il apparaît dans les radars de l'Histoire est particulièrement intéressant. Après deux ans et demi de règne, auréolé des victoires de Belgrade (1521) et de Rhodes (1522), ayant écrasé la révolte de Janbirdi al-Ghazali, chef des mamelouks de Syrie (1521), Soliman imprime sa marque par l'élimination méthodique des conseillers de son père. Il renvoie le grand vizir Piri Pacha ; prive son beau-frère Ferhad Pacha du vizirat, pour l'envoyer à Semendire (actuelle Smederevo, en Serbie) comme gouverneur ; et, s'il conserve à Ahmed Pacha son vizirat, il le dépêche en Égypte en qualité de gouverneur. Enfin, le 27 juin 1523, il met sur le devant de la scène son favori et chambellan Ibrahim Aga. La surprise est d'autant plus grande qu'Ibrahim est promu directement grand vizir alors qu'il sort à peine de ses fonctions au service intérieur du palais. Ibrahim Aga, « le bien-aimé du *signor turco* », selon les ambassadeurs italiens, n'a jusqu'alors jamais été vu en public et est dépourvu de toute expérience en matière gouvernementale. C'est la première et la dernière fois dans l'histoire de l'Empire ottoman que l'on assiste à une ascension aussi rapide. Et celle-ci est d'autant plus remarquable que Soliman le fait également *rumeli beylerbeyi*, c'est-à-dire commandant général des forces militaires ottomanes de Roumélie, la partie européenne de l'Empire.

Stupéfaits, les contemporains cherchent à expliquer cette exceptionnelle promotion. Ils pointent le souci de Soliman de se défaire de la tutelle des anciens du conseil (le Divan), et donc de remplacer les serviteurs qu'il a hérités de son père par des hommes de confiance qui lui doivent tout et qui sont issus de sa maison. Soliman aurait d'ailleurs

déclaré que du temps de Piri Pacha, il ne pouvait jouir de son sultanat, se sentant toujours écrasé par l'expérience de son grand vizir.

« C'EST MOI QUI GOUVERNE »

Le changement de statut d'Ibrahim passe également par un mariage prestigieux et spectaculaire qui renforce sa position et son autorité. Les noces, avec une épouse dont l'identité est encore débattue par les historiens (Hatice Sultan, sœur de Soliman ?), sont célébrées à l'hippodrome de la capitale en mai 1524 durant plusieurs semaines. Dans la foulée, une première mission d'envergure lui est confiée : la pacification de la province d'Égypte. Deux techniciens de très haut niveau, Celalzade Mustafa, secrétaire et futur chancelier de l'Empire, et Iskender Çelebi, ministre des Finances, l'assistent et le forment à ses nouvelles fonctions.

Quelques années plus tard, en 1529, Ibrahim reçoit le commandement général de l'offensive lancée pour reprendre la ville de Buda, offensive qui se brise devant Vienne *(lire p. 68-73)*. Son diplôme de commandement lui accorde une délégation totale d'autorité, précisant que sa parole doit être considérée comme celle du sultan. La teneur de ce diplôme crédibilise la véracité du discours fameux qu'Ibrahim aurait tenu en 1533 à Hieronymus von Zara, capitaine dalmate et ambassadeur de Ferdinand auprès de Soliman : « C'est moi qui gouverne ce vaste empire. Ce que je veux faire est fait ; j'ai tous les pouvoirs, toutes les fonctions, tout le gouvernement. Ce que je veux donner est donné et ne peut être repris ; ce que je ne donne pas n'est contesté de personne. Si le sultan toujours grand veut donner ou donne quoi que ce soit, si cela ne me sied pas, cela ne se produit pas. Tout est entre mes mains, la paix, la guerre, les finances. »

Au regard de la confiance dont semble jouir le favori, comment expliquer sa chute soudaine et son exécution en 1536, après treize ans de vizirat ? Roxelane a peut-être joué un rôle dans sa disparition *(lire p. 22-26)*. Mais les contemporains évoquent surtout l'hubris qui aurait frappé le grand vizir. Ibrahim aurait oublié la règle énoncée par Auguste à Cinna dans la pièce de Corneille : « Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient / Elle seule t'élève et seule te soutient. » Il serait devenu trop arrogant. Un an avant sa mort, en mars 1535, il signe ainsi « sultan Ibrahim Pacha » une lettre au doge de Venise – l'emploi du terme royal de « sultan » est pour le moins étonnant. Elle a d'ailleurs été relevée par les contemporains comme l'une des raisons de sa chute. Ibrahim Pacha est donc assassiné en pleine gloire dans la chambre à coucher du sultan, au palais de Topkapi, le 15 mars 1536. Soliman a sans doute voulu rappeler qui était le maître en supprimant son plus puissant conseiller. L'élimination au même moment de son ministre Iskender Çelebi va dans le même sens. La purge de 1536 succédant ainsi à celle de 1523, avec, chaque fois, un seul vainqueur : Soliman lui-même. ■



MUSEUM BOIJMANS VAN BEUNINGEN, ROTTERDAM/WIKIMEDIA COMMONS

EN SELLE
Après s'être acquitté avec succès de sa première mission officielle, en Syrie et en Égypte, où il remit de l'ordre avec autorité de 1524 à 1525, Ibrahim Pacha commence à diriger l'Empire seul avec un pouvoir égal à celui du sultan. • *Bois gravé, Hans Sebald Beham (XVIe s.), musée Beuningen, Rotterdam.*

SOUS LE CHARME DE ROXELANE

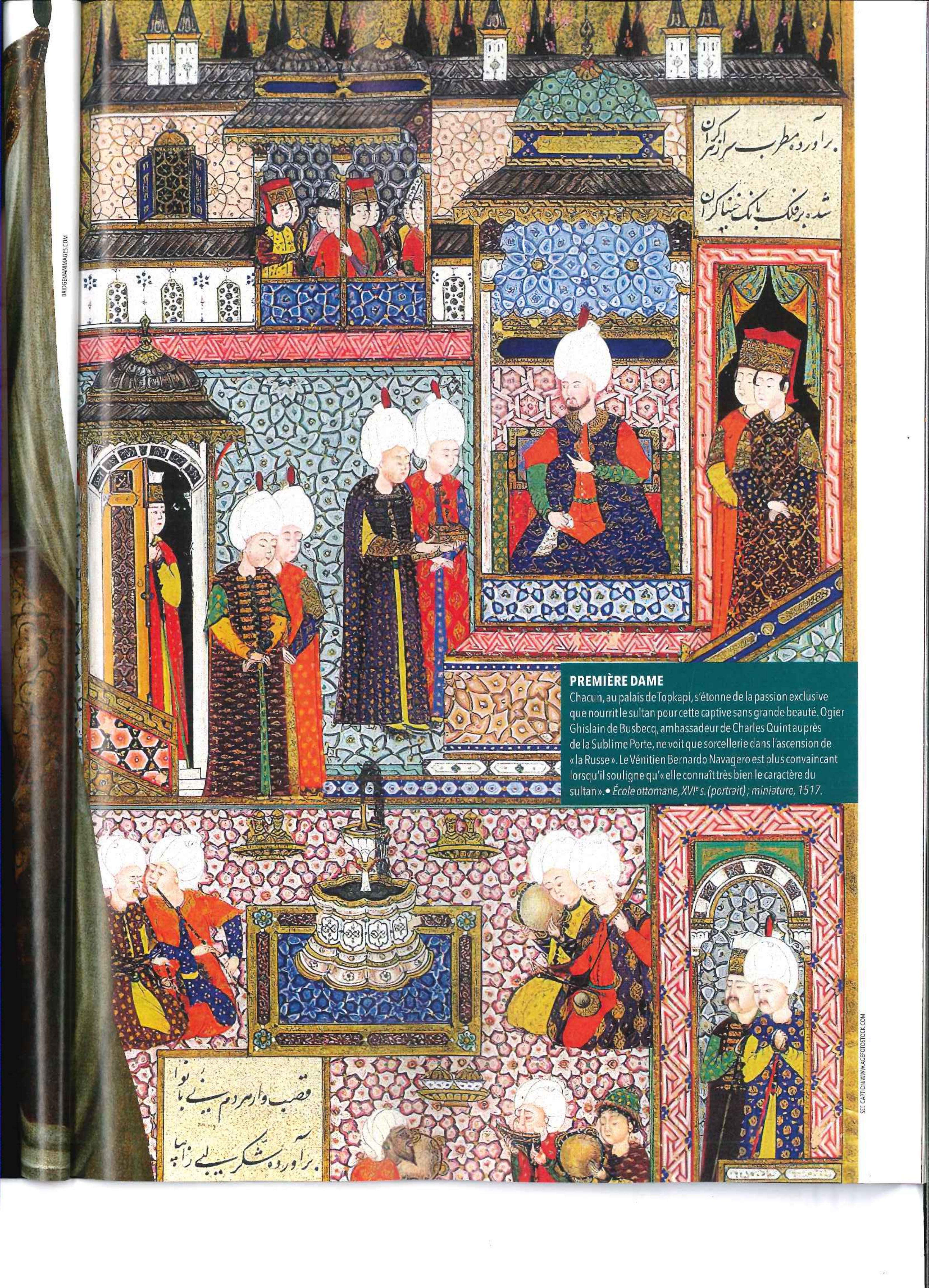
Tour à tour esclave, concubine et mère d'héritiers, la jeune Slave devenue l'épouse de Soliman s'émancipe jusqu'à redistribuer les cartes du jeu politique de la dynastie ottomane.

PAR **CÉDRIC MICHON**

Roxelane ! Ce seul nom charrie une infinité de légendes et de fantasmes depuis presque un demi-millénaire. De Lope de Vega aux séries télévisées turques, en passant par Jean Racine, Fontenelle, Joseph Haydn ou Théophile Gautier, l'esclave devenue sultane est comme l'incarnation absolue des destins exceptionnels. Et pourtant, la Renaissance est riche en femmes remarquables. C'est l'époque d'Isabelle de Castille, Diane de Poitiers et Anne Boleyn. Roxelane partage avec cette dernière le statut de maîtresse devenue épouse légitime. Mais, à la différence de son homologue anglaise au triomphe bref, son règne est long – près de trente ans –; et son influence, réelle.

Le mystère qui entoure ses origines et ses premières années n'en est pas moins épais, renforcé par le fonctionnement du harem du sultan et son principe de réclusion, qui réduisent comme peau de chagrin les renseignements à son sujet. Des traditions contradictoires font d'elle tour à tour une Slave, une Circassienne, une Siennoise et même une Française ! Toutefois, la tradition la plus souvent retenue voit en elle une Polonaise de Rohatyn (aujourd'hui en Ukraine), même s'il n'est pas impossible que cette origine

›››



PREMIÈRE DAME

Chacun, au palais de Topkapi, s'étonne de la passion exclusive que nourrit le sultan pour cette captive sans grande beauté. Ogier Ghislain de Busbecq, ambassadeur de Charles Quint auprès de la Sublime Porte, ne voit que sorcellerie dans l'ascension de « la Russe ». Le Vénitien Bernardo Navagero est plus convaincant lorsqu'il souligne qu'« elle connaît très bien le caractère du sultan ». • *École ottomane, XVIe s. (portrait) ; miniature, 1517.*

MISSIVE TACTIQUE
En tant que femme, Roxelane ne peut se montrer dans le palais de Topkapi, centre du pouvoir où elle a réussi à s'installer après l'incendie du Vieux Sérail. Elle n'en joue pas moins un rôle officiel, comme le prouve la lettre qu'elle envoie au Polonais Sigismond II pour le féliciter de son sacre.

ART COLLECTION/ALAMY/PHOTO12

››› soit une invention d'écrivains nationalistes ukrainiens du XIXe siècle. Cette région, habitée depuis longtemps par les Ruthènes, est souvent victime de raids menés par les Tatars. Aussi, il est vraisemblable que la jeune Roxelane ait été enlevée au cours d'une de ces opérations éclair, puis vendue comme esclave à Istanbul.

« CHAIR VENDUE »

Offerte à Soliman par sa mère, Hafsa Sultan, ou par son favori Ibrahim Pacha *(lire p. 20-21)*, elle a autant de noms que d'origines possibles. On la rencontre sous le nom de Kh-urrem ou Hürrem (« la Joyeuse »), même si les historiens turcs l'appellent généralement Khasseki Sultan. Dans les sources occidentales, on l'appelle Roxelane (« la Russe »), Roxelana, Roxolana, Rossolana, Rossane ou la Rossa, sans doute en raison de ses origines ruthènes. Son visage restera un mystère, car on ne dispose pas de portraits contemporains d'elle ni de descriptions, si ce n'est celle de l'ambassadeur vénitien Bragadin qui la décrit comme « jeune, pas belle, mais gracieuse et petite ». Les gens de son époque ont essayé de comprendre comment elle réussit à s'imposer auprès du sultan. Pour le Vénitien Luigi Bassano, son pouvoir lui vient de la magie noire.

Dès 1521 en tout cas, Roxelane supplante dans le cœur de Soliman ses favorites précédentes, Gülbahar et Gulfem, notamment après une altercation rapportée par Navagero au cours de laquelle Gülbahar l'aurait traitée de « chair vendue ». Soliman en fait alors son épouse légitime et lui donne le *kabin* (douaire : droit d'usufruit), peut-être de 5 000 ducats par an. Une lettre des archives de la banque de Saint-Georges à Gênes décrit les fêtes du mariage, qui se déroule sans doute vers 1534. Roxelane donne six enfants à Soliman. Un fils, Mehmed, en 1521 ; une fille, Mihrimah, en 1522 ; puis un garçon l'année suivante, Abd Allah (qui meurt en 1526) ; et, en 1524, le futur sultan Selim II. Roxelane a encore deux fils, Bayezid en 1526 et Djihangir en 1530, un bossu réputé pour son intelligence et sa finesse, dont on dit qu'il est très aimé de ses parents.

SOLIMAN LUI FAIT CINQ FILS, ALORS QUE LA RÈGLE VOULAIT QU'UNE CONCUBINE AYANT DONNÉ **UN GARÇON SOIT CHASSÉE DU LIT DU SULTAN**

Le mariage de Roxelane, au-delà de l'importance qu'il revêt dans sa trajectoire personnelle, est un fait de civilisation qui traduit des évolutions de fond dans les structures et le jeu politique de la dynastie ottomane. Jusqu'à Mehmed II (1451-1481), les sultans se servent du mariage comme d'un instrument de politique étrangère. Ils s'unissent à des femmes issues de dynasties des Balkans ou d'Anatolie et organisent le mariage de leurs filles en vue de contracter des liens politiques en Anatolie. Après 1451, la dynastie cesse de pratiquer les mariages étrangers et applique une politique qui peut être résumée par l'expression « une mère, un fils ». Cela signifie qu'une concubine, à partir du moment où elle a donné un fils, est chassée de la couche du sultan, pour remplir un rôle politique nouveau, mais important,

lequel consiste à accompagner son enfant dans ses fonctions de gouverneur de province. Elle prend alors la tête de la maison et joue un rôle essentiel lorsqu'il s'agit d'entrer dans la lutte fratricide qui mène l'un des fils du sultan au trône après la mort de ce dernier. En épousant sa concubine Hürrem et en ayant cinq enfants avec elle, Soliman met un terme à la doctrine « une mère, un fils ». Cette pratique nouvelle, après avoir été très critiquée par les contemporains, est ensuite acceptée. Devenue la norme, elle ouvre la voie, au XVII[e] siècle, au principe de succession par primogéniture. Cette situation nouvelle assied l'influence politique de Roxelane.

AU-DELÀ DES FANTASMES

On prête à cette dernière une influence politique considérable. Son premier fait d'armes serait l'exécution du tout-puissant Ibrahim Pacha, le grand vizir, dont l'élimination fait d'elle la seule favorite dans le cœur du sultan *(lire encadré p. 26)*. Quelques années plus tard, un autre événement rapproche Roxelane du siège du pouvoir. Dans la nuit du 25 janvier 1541, un incendie ravage sa résidence. Elle se réfugie alors dans le palais de Topkapi, où elle demeurera jusqu'à sa mort. Pour la première fois, une femme est installée au centre politique. C'est alors que commence ce que l'on a appelé la *kadinlar saltanati* (« sultanat ou gouvernement des femmes », *lire le Gros Plan ci-contre*). Ainsi, au-delà des fantasmes et des rêveries, le moment « Roxelane » correspond bien à une page importante de l'histoire de l'Empire ottoman – qui, est, à partir de son règne, en partie dirigé par une série de favorites du sultan. Cette situation dure jusqu'à la mort de la mère de Murad IV, en 1651. Roxelane semble également avoir ›››

GROS PLAN

Roxelane et le « sultanat des femmes »

Les évolutions observées dans la seconde moitié du règne de Soliman accompagnent la fin de l'expansion de l'Empire, le remplacement de l'image du sultan guerrier et conquérant par celle du monarque garant de la loi au pouvoir stable. C'est le passage de Soliman le Magnifique (celui que l'on a retenu en Occident) à Soliman le Législateur (celui que l'on a retenu en Turquie). On observe alors un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur, c'est-à-dire un recentrage du pouvoir politique dans la capitale et, plus précisément encore, autour du palais impérial. La source du pouvoir est clairement à l'intérieur de l'Empire, à Topkapi, et elle irradie à partir du noyau que constituent le sultan et son entourage, au premier chef desquels son favori, Ibrahim Pacha, et sa maîtresse Roxelane. L'élément le plus important est l'officialisation progressive d'une souveraineté féminine au sein de la dynastie, officialisation qui s'exprime par l'obtention de titres qui recouvrent des fonctions hiérarchiques précises de pouvoir au sein du harem impérial, à tel point que l'on parle parfois pour cette période de « sultanat des femmes ». Progressivement se met ainsi en place le titre de *haseki*, qui désigne la favorite ou principale concubine du sultan, puis celui de *valide sultan*, que porte la mère du sultan régnant, qui se retrouve donc à la tête du harem. Une position qui l'autorise à exercer un pouvoir politique par la mise en place de réseaux d'influence issus d'alliances matrimoniales qui lui permettent de contrôler en partie le pouvoir au profit du sultan et de la famille royale. Cela débouche au XVII[e] siècle sur la reconnaissance du statut de régence lorsque le sultan est trop jeune pour régner. Le rôle de la *valide sultane* est donc tout à fait essentiel. Elle est à la fois la gardienne et le mentor de son fils au cours de son enfance et elle joue ensuite le rôle de guide politique une fois celui-ci devenu sultan. Dans cette évolution essentielle, le moment Roxelane est le moment pivot. ■ **C. M.**

En obtenant de Soliman, souvent en campagne, qu'il lui confie les rênes du pouvoir en son absence, Roxelane inaugure une ère de favorites et de courtisans, d'où émerge la figure de la reine mère.



BRIDGEMAN IMAGES

››› joué un rôle dans les relations diplomatiques, notamment avec le royaume de Pologne. On a en particulier conservé deux lettres écrites par ses soins à Sigismond II de Pologne, dont l'une, datée de 1549, pour le féliciter de son accession au trône.
Dans ses tâches politiques, Roxelane peut s'appuyer sur Rüstem Pacha, époux de sa fille, Mihrimah, depuis 1539. Celui-ci est à la fois le gendre de Soliman et son grand vizir, presque sans interruption entre 1544 et 1562. L'une des principales préoccupations de Roxelane est d'éliminer les fils issus des précédentes unions de Soliman pour placer les siens. Elle joue ainsi un rôle essentiel dans l'assassinat de Mustafa, fils aîné de ce dernier. Avec l'aide de sa fille et de son gendre, elle parvient à convaincre le sultan que son fils conspire contre lui et qu'il est même en contact avec Tahmasp Ier, deuxième chah de la dynastie des Séfévides. Soliman convoque alors Mustafa au mois d'octobre 1553 sous le prétexte de lui confier la charge d'une campagne contre les Séfévides et le fait exécuter dès son arrivée à Eregli [ou à Aktepe, près de Konya, selon certains historiens, ndlr], à l'entrée des Portes de Cilicie. Le prix à payer pour sécuriser l'accession au trône de Selim II est toutefois élevé si l'on en croit certaines sources qui rapportent que le fils chéri de Roxelane, le bossu Djihangir, très proche de son demi-frère Mustafa, meurt de désespoir quelques mois plus tard.



LES LIENS DU SANG
Soucieuse de favoriser son fils Selim, Roxelane convainc son époux, sous un motif fallacieux, de faire assassiner Mustafa *(à l'arrière-plan)*, fruit d'une précédente union avec la concubine Gülbahar. • *Gravure du XVIIIe siècle.*

Roxelane va donner aux épouses une nouvelle place dans l'Empire ottoman. Elle influence d'ailleurs son fils dans ce domaine. Selim II (1566-1574) se marie en effet lui aussi avec l'une de ses concubines, Nurbanu, peut-être de noblesse vénitienne. Par la suite, après la mort du successeur de Soliman, émerge la figure de la reine mère, la *valide sultan*, personnage le plus important non seulement parmi les femmes de l'entourage du sultan, mais, même, au sein du personnel politique de l'Empire. Il apparaît clairement que Roxelane a préparé la voie à cette *valide sultan*. C'est son héritage ultime. Peut-être le plus éminent. ■

DE LA FAVORITE AU FAVORI : ET S'IL NE DEVAIT EN RESTER QU'UN ?

Ibrahim Pacha est assassiné dans la chambre à coucher du sultan, au palais de Topkapi, le 15 mars 1536, au terme de la campagne au cours de laquelle les Ottomans s'emparent de Bagdad. Les raisons de sa disgrâce que rien ne semble avoir annoncée sont discutées, mais, parmi les suspects, se trouve Roxelane. Il est possible qu'elle ait été jalouse de l'influence d'Ibrahim et inquiète également de l'avenir de ses enfants. Le grand vizir est en effet favorable à la désignation de Mustafa (le fils que Soliman a eu avec Gülbahar en 1515) comme héritier présomptif. À la question à qui profite le crime ?, la réponse est clairement à Roxelane, puisque la disparition d'Ibrahim fait place nette dans l'entourage immédiat de Soliman et assure à Selim, un des fils de Roxelane, la succession au trône. Mais on ne peut exclure que Soliman ait simplement voulu rappeler qui était le maître en éliminant son plus puissant conseiller. **C. M.**

UN IMMENSE EMPIRE

« Le Sultan des sultans » hérite d'un territoire aussi vaste que divers, savamment tenu grâce à une centralisation complète du pouvoir et une armée redoutable. Au centre de ce monde ottoman : l'envoûtante Istanbul.



EN MAJESTÉ
Entouré de ses courtisans, Soliman, assis sur son trône en or et vêtu d'exquises étoffes, honore son surnom, « le Magnifique », attribué par l'Occident. Ambassadeur de Charles Quint, Busbecq s'extasie dans ses *Lettres turques* devant tant de splendeur. • *Miniature du XVIe siècle, palais de Topkapi, Istanbul.*


C. CETIN/HADIYE CANGOKCE/RMN-GRAND PALAIS

SOLIMAN, CLEF DE VOÛTE D'UN ÉTAT FORT

Chef des armées, juge suprême et législateur actif, le sultan règne sur un empire consolidé et agrandi. Avec ses conquêtes territoriales, « l'Ombre de Dieu sur les terres » renforce sa légitimité religieuse.

PAR **JEAN-FRANÇOIS SOLNON**

En 1520, Soliman hérite d'un vaste empire, qui s'étend du sud du Danube à l'Égypte, de la mer Noire au Hedjaz. Son père, l'énergique Selim Ier, chef de guerre heureux et administrateur efficace, lui a aussi légué un État tenu d'une main ferme, ce qui lui a valu le surnom de « Brave », mais aussi de « Terrible ». Soliman, qui a agrandi l'Empire et en a renforcé les rouages politiques et administratifs, s'est montré digne d'un tel héritage. Pourtant, les forces centrifuges, qui menacent toujours l'unité d'un État, ne manquent pas. Très éloigné des États-nations, l'Empire ottoman est multiethnique (Turcs, Arabes, Persans, Berbères, Grecs, Slaves...) et pluriconfessionnel (musulmans en majorité sunnites, mais également chiites, chrétiens orthodoxes, catholiques, juifs...).

LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

ORGUEILLEUSES FORMULES

Des provinces appartiennent depuis longtemps à l'Empire, d'autres ont été récemment conquises – les unes ont été totalement annexées ; d'autres, seulement vassalisées, jouissant d'une relative autonomie, comme la Valachie, la Moldavie ou la Transylvanie, tandis que la plaine hongroise est passée au temps de Soliman de la vassalisation à l'annexion. À cette diversité, il faut un chef, une clef de voûte. La titulature du sultan suggère sa prétention à la monarchie universelle. « Comment peut-il y avoir un autre empereur que mon Grand Seigneur ? » demande l'un des ministres de Soliman. Les orgueilleuses formules qui le désignent – « le Sultan des sultans de l'Est et de l'Ouest », « la Preuve des souverains », « l'Ombre de Dieu sur les terres », « le Dispensateur des couronnes sur la surface du monde » – disent assez la supériorité qu'il revendique sur les autres monarques, dont il rabaisse à l'envi le prestige : Charles Quint, auquel il refuse le titre d'empereur, n'est à ses yeux que le roi d'Espagne ; Ferdinand de Habsbourg, celui de Vienne. François Ier, son allié, est le seul à qui il accorde le titre d'« empereur de France » *(lire p. 64-67)*. ›››

››› Soliman concentre tous les pouvoirs. Il nomme à tous les emplois, est le chef suprême des armées – il a conduit lui-même ses troupes 13 fois pendant son règne. Il est aussi juge suprême et législateur. « Le Magnifique » promulgue une législation séculière si importante que celle-ci lui vaut chez les Turcs le surnom de *Kanuni* (« le Législateur »). Légiférer est son souci majeur, et il exerce ce privilège dans tous les domaines, quitte à rivaliser avec la charia, la loi islamique, source de principes généraux concernant l'organisation de l'État et la vie quotidienne des musulmans. Tant il est vrai que, dans l'Empire ottoman, la loi religieuse est subordonnée à la loi civile, et il est rare que les oulémas (docteurs de la loi religieuse), nommés par le sultan, invalident les *kanun* [les articles de la législation séculière, ndlr] qui s'éloignent de la charia. Soliman a ainsi révisé et complété un Code pénal qui ajuste les peines aux délits et prévoit davantage de punitions financières que de condamnations à mort.

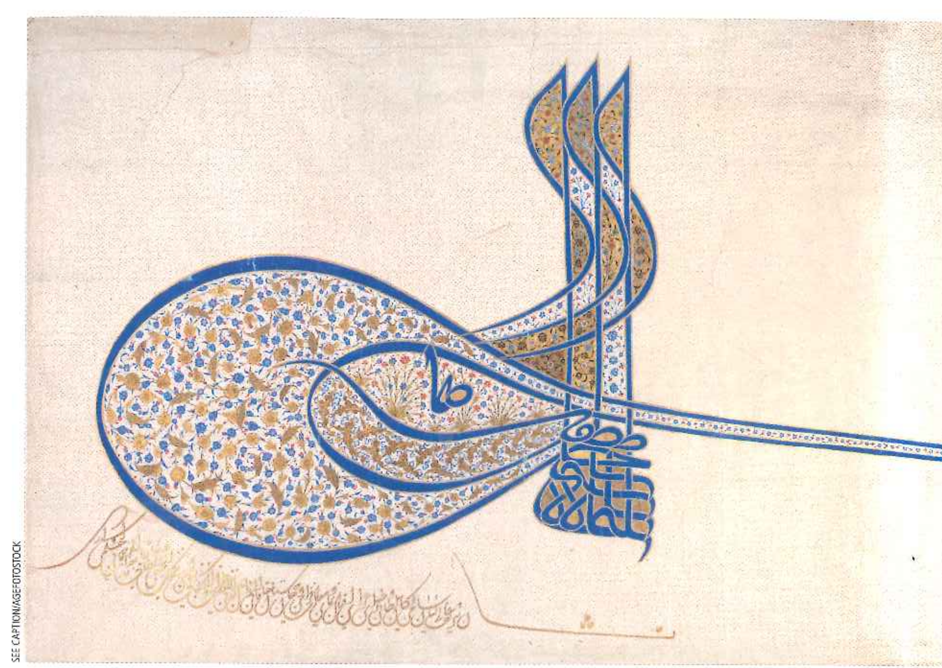
SOLIMAN CONCENTRE TOUS LES POUVOIRS. IL NOMME À TOUS LES EMPLOIS. CHEF DES ARMÉES, IL EST AUSSI JUGE SUPRÊME ET LÉGISLATEUR

Le sultan ajoute à son autorité un pouvoir religieux. Depuis la conquête de La Mecque et Médine par son père, il se proclame « protecteur des deux saints sanctuaires », exerçant ainsi le rôle de calife, sans en porter le titre. Sa suprématie revendiquée sur les princes du monde musulman fait de lui le « padichah de l'islam », et de ses troupes « les armées de l'islam vouées à la victoire ». La rareté de ses apparitions en public doit lui valoir le respect



AU TRIBUNAL DU GRAND VIZIR
Chef du gouvernement, le grand vizir est mandaté par le sultan pour gérer les affaires de l'État. Parfois son ami intime, ce gardien du sceau impérial doit consulter les autres vizirs, dits « de la coupole », qui l'assistent pour tout domaine.

AKG-IMAGES



LA *TUGHRA* IMPÉRIALE

Issus des délibérations du Divan, les décrets impériaux, ou *firman*, portent la *tughra*, à la fois sceau et monogramme du sultan, réunissant plusieurs lettres en un seul dessin particulièrement orné. Les *beyze* sont ces larges boucles placées à gauche du nom sur un semis de fleurs et d'arabesques. Elles symbolisent les deux mers : la boucle extérieure, la plus large, représente la Méditerranée ; le cercle intérieur, plus petit, la mer Noire. Le *tug* est constitué de trois hampes allongées mêlées à des motifs spiralés qui symbolisent le vent. La *sere*, placée dans la partie basse, est composée des lettres principales du nom du sultan accompagné de la formule « le Toujours Victorieux ». Prolongement des *beyze*, les lignes horizontales dirigées vers la droite figurent des épées, symboles de puissance et de force. Dessiner la *tughra* était la tâche spécifique des secrétaires du Divan (*nisanci*). Au temps de Soliman, elle était enluminée. **J.-F. S.**

exceptionnel de ses sujets. C'est en son palais d'Istanbul que sont conservées les reliques du Prophète, c'est lui qui ordonne la rupture du jeûne du ramadan dès que s'ouvre une campagne militaire, lui encore qui dirige le pèlerinage au tombeau d'un compagnon du Prophète à Eyyub, au fond de la Corne d'Or, renforçant ainsi la légitimité religieuse de sa dynastie.

FRATRICIDE « POUR LE BIEN DE L'ÉTAT »

Longtemps, aucune règle n'a organisé la succession des sultans. Le trône appartenait à celui qui atteignait la capitale en premier. Puis on réduisit la compétition aux fils du souverain : tous les descendants mâles devenaient des prétendants légitimes. Pour les départager, Mehmed II, arrière-grand-père de Soliman, institua la règle du fratricide « pour le bien de l'État ». On sait que Soliman n'en a pas usé avec ses frères, assassinés sur ordre de leur père, mais l'a appliquée à ses propres fils et petits-fils, laissant sa couronne au seul Selim II – le record est atteint par Mehmed III, sultan de 1595 à 1603, qui fit tuer ses 19 frères !

Soliman gouverne à l'aide du Divan, cœur politique et administratif de l'Empire, dont la compétence est presque illimitée. Le Divan joue le rôle de conseil de gouvernement pour les affaires importantes dans un empire de plus en plus centralisé. Institution protocolaire, il gère aussi les réceptions officielles et accueille les ambassadeurs étrangers. Cour de justice suprême, il juge les appels des magistrats locaux et répond aux pétitions.

Depuis Mehmed II le Conquérant, le grand vizir le préside, mais sous la surveillance muette du souverain, caché derrière une fenêtre grillagée qui s'ouvre sur la salle de réunion. Deuxième personnage de l'État, et d'origine chrétienne, le grand vizir gouverne l'Empire, prêt à remplacer son maître pour rendre la justice et nommer aux emplois importants en son nom, voire, en son absence, à commander son armée.

Grand serviteur du prince, parfois son intime comme Ibrahim Pacha, favori de Soliman, ou Rüstem Pacha, son gendre, il doit toutefois consulter les autres vizirs, dits « vizirs de la coupole », du nom des petits dômes de la salle du conseil, qui l'assistent pour tout domaine, non sans en espérer la succession. Tous dépendent totalement du sultan, qui les nomme et les destitue à son gré, disposant même de leurs vies et de leurs biens. Une disgrâce vaut à sa victime, quand elle n'est pas étranglée, la confiscation de tout ce qu'il possède. Conseillers du prince, les vizirs n'en sont pas moins soumis aux soubresauts de la vie publique ottomane. En cas de crise, leur maître n'hésite pas à détourner sur eux le mécontentement populaire et les sacrifie sans état d'âme aux révoltés. Si certains ont une vie ministérielle courte, Soliman a gardé à son service Ibrahim Pacha durant treize ans, Sokollu Mehmed Pacha durant quatorze ans, et Rüstem Pacha durant quinze ans. ›››



DÉLIBÉRATIONS SOUS ÉCOUTE
Installé dans le palais de Topkapi, le Divan est présidé par le grand vizir sous la surveillance muette de Soliman, qui observe les délibérations d'une fenêtre grillagée s'ouvrant sur la salle de réunion. Caché par un rideau rouge, il pouvait mettre fin au débat. • *XVIe s., musée de Topkapi, Istanbul.*

SONIA HALLIDAY PHOTOGRAPHS/BRIDGEMAN IMAGES

››› Le Divan compte aussi deux juges de l'armée (*kazasker*, ou *kadiasker*), l'un pour l'Europe, l'autre pour l'Asie, qui ont autorité sur les juges (cadi) et le corps judiciaire ; le chancelier, qui authentifie par la *tughra* *(lire p. 30)* les actes officiels et compile le *kanun* ; les deux puis trois contrôleurs des finances (*defterdar*), chargés des recettes et des dépenses ; et le gouverneur de Roumélie (l'ensemble des provinces européennes de l'Empire).

DIVAN FERMÉ AU CHEF DES OULÉMAS

En temps ordinaire, le grand amiral (*kapudan pacha*) n'y siège pas, sauf lorsque Barberousse en occupe la fonction, pas davantage l'agha des janissaires. Le Divan reste fermé à la principale autorité religieuse de l'Empire, le *cheykh ül-islam*, nommé et destitué par le sultan, gardien de l'orthodoxie et chargé de contrôler les oulémas. Sa dépendance souligne que le souverain reste l'autorité religieuse la plus importante, l'organisation religieuse ottomane étant liée à l'État.

De cette liaison rend compte la relative tolérance religieuse des gouvernants sous Soliman. L'Empire distingue les croyants (*müslim*), soumis à la charia (*seriat*) et au *kanun*, des *zimmi* (*dhimmi*), ou sujets non musulmans, protégés mais discriminés, payant un impôt spécifique, une capitation, la *djizya*. La diversité religieuse s'exprime aussi par l'organisation de la population en millets, qui ne sont ni des nations ni des nationalités, mais des communautés religieuses et cultuelles reconnues et autoadministrées. Chacune gère ses affaires dans les domaines de la religion, de l'éducation, de l'assistance, de la famille, de l'état civil. Au millet musulman (un Turc se considère d'abord comme musulman) s'ajoutent le « Rum millet », au sens religieux de l'Église orthodoxe grecque, dirigée par le patriarche que Mehmed II a réinstallé à Istanbul et qui prend place dans la hiérarchie ottomane ; l'arménien, sous l'autorité du catholicos ; et le juif, dont le grand rabbin est le chef. Soliman veille à garantir les droits des minorités religieuses et s'efforce de leur épargner les abus de pouvoir des agents de l'État. Le conquérant, qui a repoussé les limites de l'Empire, est aussi un souverain soucieux de préserver la paix civile à l'intérieur de celui-ci. ■

Le siècle d'or des Juifs ottomans

À la fin du XVe siècle, l'État ottoman apparaît comme une terre de refuge pour les Juifs persécutés en Europe occidentale et centrale. Des éléments ashkénazes, arrivés de Hongrie et de Pologne, et italiotes viennent rejoindre les Juifs déjà présents dans l'Empire ottoman, à savoir les Juifs de langue grecque, dits « romaniotes », les Karaïtes, les Juifs de langue et de culture arabes. Cette présence ne pose pas de problèmes aux souverains ottomans, qui, pragmatiques, sont conscients qu'ils ont besoin de leurs capitaux et de leurs compétences en tout genre. L'expulsion des Juifs de Castille et d'Aragon aux termes des édits du 31 mars 1492 et les mesures qui suivront dans les autres royaumes ibériques et dans plusieurs États italiens conduisent à des vagues successives d'immigration. Au départ, elles sont le fait de juifs proprement dits. Par la suite, des marranes (*marranos*, *conversos*) - des juifs convertis au christianisme que l'on soupçonne de continuer à pratiquer secrètement leur religion - les rejoignent. Les Juifs sont particulièrement présents dans certains secteurs économiques : le travail de la laine, l'orfèvrerie, la joaillerie, la tannerie, le commerce international et la finance. Dans le négoce international, ils apportent des capitaux, des réseaux de relations dans l'ensemble de l'Europe et du Bassin méditerranéen, et de nouvelles techniques commerciales. On compte de puissants hommes d'affaires marranes, comme Don Joseph Nasi (1524-1579). Né au Portugal, il administre les biens familiaux des riches banquiers Mendes, avant de s'enfuir aux Pays-Bas, puis à Venise, pour s'installer à Istanbul en 1554. Il jouera un rôle important dans le domaine de la politique étrangère ottomane. Nombre de médecins juifs réputés, formés dans les facultés ibériques, savent gagner la confiance des sultans. Une liste de 1535 mentionne dix médecins musulmans, pour six juifs exerçant au palais. Certains d'entre eux composent pour le sultan des traités médicaux. L'un d'eux, intitulé *Asa-i Piran* (« Le Bâton du vieillard »), s'intéresse aux maladies auxquelles sont sujettes les personnes âgées et donne des conseils de prévention et de traitement. Il semble avoir été écrit par un certain Manuel Brudo (v. 1500 - v. 1585), parfois appelé Brudus Lusitanus (Brudo le Portugais). Ce crypto-juif quitta le Portugal dans les années 1530, se rendit d'abord à Londres, puis gagna Anvers et l'Italie, avant de s'établir en Turquie, où il recommença à professer le judaïsme. Outre des conseils médicaux, son manuscrit renferme un certain nombre d'observations. Il explique, par exemple, la façon dont les Anglais font cuire les œufs et le poisson et décrit le bois de chauffage utilisé par les Londoniens pour combattre l'humidité. Il commente l'habitude des Anglais et des Allemands de consommer du beurre frais et des œufs au petit déjeuner, ainsi que des pruneaux cuits avant les repas en guise de laxatif. Il critique la coutume chrétienne du déjeuner à midi et loue la sagesse des musulmans qui mangent le matin de bonne heure.

On trouve aussi un manuscrit sur l'art dentaire dédié à Soliman par Moses Hamon (v. 1490-1554). Originaire de Grenade, ce dernier devint médecin en chef du sultan de 1536 à 1551. Écrit en turc, ce manuscrit traite de l'anatomie de la bouche, des maladies des dents et des gencives, des remèdes à suivre. C'est, semble-t-il, le premier ouvrage turc sur ce sujet et probablement l'un des premiers au monde. De cette époque date également un court traité sur les mélanges pharmaceutiques écrit par Musa Djalinus al-Isra'ili, c'est-à-dire Moïse, le Galien juif. Sous Soliman le Magnifique, plusieurs Juifs jouent ainsi un rôle politique important. Leur accès auprès des puissants et leur connaissance des langues et des réalités européennes les rendent indispensables. ■ **F. H.**

Portrait présumé de Moses Hamon, médecin de Soliman le Magnifique. • Gravure des « Quatre Premiers Livres des navigations », de Nicolas de Nicolay (1568).



TOUT UN ART
L'Empire a bâti une armée de métier, en avance sur son temps, totalement dévouée au sultan et réputée pour son intrépidité et sa férocité. • *Défilé de janissaires, miniature turque (1720).*

UN CHEF DE GUERRE EN CAMPAGNE

L'expansion de l'Empire sous Soliman est rendue possible par une armée puissante, organisée et parfaitement équipée. Des troupes d'élite, pour certaines, qui feront trembler l'Europe.

PAR **HAYRI GÖKSIN ÖZKORAY**



Le prestige de l'armée de Soliman tient à sa capacité à maintenir un effort militaire sur deux fronts : à l'ouest contre les Habsbourg, à l'est contre les Séfévides [dynastie qui règne sur l'Iran de 1501 à 1736, ndlr]. Cette entreprise nécessite une exceptionnelle gestion des ressources humaines et matérielles. La structure initiale de ces forces militaires date du XVe siècle : une armée de métier, rémunérée par la Sublime Porte, dont le noyau dur est constitué du corps des janissaires *(voir photos et légendes page suivante)* et de celui de la cavalerie timariote des *sipahi*.

Les janissaires constituent l'institution la plus originale, dont la réputation au combat est au moins égale à celle des *tercios*, une unité d'infanterie espagnole longtemps réputée invincible. Ils sont principalement casernés à Istanbul, même si certaines unités sont affectées en province, surtout dans des places fortes frontalières importantes de Hongrie et de Bosnie. Ce corps d'infanterie doit sa célébrité à son excellence militaire, à la fois admirée et crainte en Europe. Créée probablement à la fin des années 1370, sous Murad Ier (1359-1389), cette milice permanente s'inspire à la fois des Abbassides, des Mamelouks ›››

À L'ÉCOLE DE LA VIE… ET DE LA MORT



WWW.BRIDGEMANART.COM

CLASSES PRÉPARATOIRES
Créé après 1370, le corps des janissaires (du turc *yeniçeri*, « nouvelles troupes ») est composé d'esclaves chrétiens « ramassés » encore adolescents en pays conquis d'Europe, convertis à l'islam et initiés à l'art des armes sous l'œil de leur maître.

INTERFOTO/AUSTRIAN NATIONAL LIBRARY/LA COLLECTION



FOURNITURES
À l'armement traditionnel de cette infanterie d'élite (fronde, arc composite réflexe- d'une portée de plus de 800 m -, sabre court - *yataghan*, ou *kilitch* -, masse d'arme, hache et lance) s'ajoutent, puis se substituent, les armes à feu.

››› d'Égypte et des Seldjoukides de Konya (Anatolie centrale). Elle se compose exclusivement d'esclaves qui, contrairement aux mamelouks, ne sont pas affranchis à la fin de leur formation. Coupés du reste de la société, ils demeurent esclaves du sultan, à qui ils sont entièrement dévoués et dont ils assurent la garde personnelle. La cohérence de ce corps est maintenue grâce à trois éléments : la conscience d'appartenir à une élite, la fraternité entre ses membres et l'affiliation au *bektachisme* (un courant mystique hétérodoxe de l'islam).

À leurs débuts, les janissaires assurent le rôle d'avant-garde. À la bataille de Kosovo (1389), ils ne constituent qu'un quinzième des effectifs ottomans (2 000 hommes sur 30 000). Ils touchent une solde, comme les soldats d'infanterie libres, mais d'un montant plus élevé et versée chaque trimestre dans le cadre d'une cérémonie solennelle. Par leur fonction de garde impériale et de corps de parade dans les cérémonies du palais, les janissaires tissent des liens personnels avec le souverain, qui impliquent des droits et des devoirs mutuels.

ABONDANCE DE BIENS…

Le rôle militaire du corps s'élargit progressivement grâce à sa discipline, pour en faire le noyau opérationnel de l'armée ottomane. L'évolution de leur armement, où les armes à feu et les pièces d'artillerie vont progressivement s'imposer, nécessite la mise en place d'unités spécialisées au sein du corps : les canonniers, le train d'artillerie, les armuriers, les bombardiers et les sapeurs-mineurs. De la fin du XIVe siècle à la fin du XVe siècle, les effectifs des janissaires passent de 3 000 à 13 000. Ce chiffre, stabilisé sous le règne de Soliman, est remarquable à cette époque pour une armée permanente. L'ensemble se divise en 196 sections, avec un commandant à la tête de chacune, secondé par un lieutenant et des chefs de chambrée, sans oublier un imam et un scribe pour chacune des sections.

Les cavaliers (*sipahi*) sont titulaires d'une dotation en revenus fiscaux tirés de terres agricoles (appelée *timar*), ce qui leur permet de financer leur armement, leur équipement et leur participation aux campagnes. Ils sont sous le



MARKA/ALAMY/PHOTO12

TRAVAUX PRATIQUES

Les « esclaves de la Porte » (*kapi kullari*) constituent le cœur permanent de l'armée. À leur tête siège un puissant *aga* (« chef »), *kul* (« esclave ») du sultan, dont il dépend directement. Les *kapi kullari* se composent, notamment, d'un corps d'infanterie, les janissaires, et de six corps de cavalerie. Les premiers, prompts à manœuvrer dans un silence qui frappe les esprits, forment sur les champs de bataille un carré compact autour de leur souverain, flanqué de deux ailes de cavaliers *sipahi*. Le corps auxiliaire des *yaya* est chargé des travaux de déblaiement, de terrassement et de mine. • *Miniature (XVI*e *siècle).*

Évolution des effectifs des *kapi kullari**

1451-1481	10 000-12 000
1481-1520	12 000-16 000
1520-1590	16 000-30 000
1590-1630	30 000-70 000
1630-1670	60 000-50 000
1704	70 000

* Les « esclaves de la Porte », l'armée permanente du sultan (janissaires, *sipahi*, armuriers, artilleurs).

SOURCE : « L'EMPIRE OTTOMAN XVe-XVIIIe SIÈCLES », DE FRÉDÉRIC HITZEL (LES BELLES LETTRES)

commandement des gouverneurs des sous-provinces (*sandjakbey*) et peuvent être affectés à la flotte ottomane ou bien chargés de veiller sur les territoires laissés à découvert par les troupes parties en campagne. Il existe une large réserve de timariotes, et l'Empire n'en a jamais employé plus de 70 %. Une situation qui s'inverse à la fin du XVIe siècle, lorsque les revenus fiscaux des cavaliers des provinces –revus à la baisse à cause de nombreuses dévaluations monétaires engendrées par le flux des métaux précieux venus du Nouveau Monde –, ne leur permettent plus de remplir leurs obligations.

En appui des janissaires et des timariotes, les sujets libres du sultan forment des corps auxiliaires (les *azab*), employés comme fantassins ou cavaliers – dans ce cas, souvent en éclaireurs –, en contrepartie d'exemptions fiscales. Ces « exemptés », bien plus nombreux que les janissaires, sont recrutés sur la base d'unités de 30 foyers, dont 25 entretenaient les cinq qui répondaient à tour de rôle aux mobilisations. Les exemptés assistent l'armée en campagne ou gardent les frontières, mais, peu à peu, sont relégués à des tâches subalternes : terrassement, transport, entretien des ponts et chaussées. Les *azab* qui servent aux côtés des janissaires seront longtemps la chair à canon des armées ottomanes. L'unité de cavalerie légère de *akindji* (« ceux qui font des raids »), installée à la frontière balkanique à partir de la fin du XIVe siècle et composée de musulmans et de chrétiens, mène régulièrement des razzias dévastatrices en temps de paix sur les territoires extra-frontaliers. Cette « petite guerre » est source de butin, et notamment d'esclaves qui approvisionnent les marchés de l'Empire. En temps de guerre ouverte, la cavalerie est employée à des missions de reconnaissance, harcèle l'adversaire, coupe ses routes logistiques, attaque ses ›››



ENTRE LES MURS
Les Ottomans généralisent l'emploi du canon – une idée empruntée aux Occidentaux – à partir du XV[e] siècle, pour mettre au point une artillerie de siège redoutablement efficace, qui repose sur de très grosses pièces fondues sur place. • *Gouache extraite de « Hunername », de Seyyid Lokman (1584-1588), Topkapi, Istanbul*

WWW.BRIDGEMANART.COM

››› bagages et ses unités isolées, capture des ennemis pour obtenir d'eux des renseignements. Les *akindji* sont, avec les janissaires, un des deux corps d'excellence de l'armée ottomane. Ils disposent de leur propre structure de commandement, composée des seigneurs des marches de l'Empire. Sous Soliman, le corps des *akindji* connaît un certain déclin : la nouvelle frontière hongroise, telle qu'elle se dessine après les conquêtes des années 1540, se révèle moins vulnérable. Les Tatars de Crimée jouent un rôle comparable à celui des *akindji* à partir du XVI[e] siècle en harcelant la Moscovie, la Pologne-Lituanie ou les principautés du Caucase, sans oublier leurs incursions illégales en Transylvanie, Moldavie et Valachie, territoires vassaux et (en principe) protégés de la Sublime Porte.

SOUS L'INSPIRATION DES HABSBOURG

Arme traditionnelle ottomane, l'arc garde son importance encore au XVI[e] siècle, sur terre et sur mer. Les arbalètes sont présentes dans les forteresses. Les épées, lances et boucliers sont d'un usage courant. Les *sipahi* portent des casques et cottes de mailles. « Ceux qui font des raids » utilisent des lances ou des matraques. Les armes nouvelles, autrement dit « à feu », obtenues au contact des armées balkaniques, sont réservées aux janissaires à partir du XV[e] siècle, qui vont constituer des sections spécialisées d'arquebusiers. Sous Soliman, le nombre de janissaires arquebusiers s'accroît significativement en réponse à l'infanterie munie d'armes à feu développée chez les Habsbourg. Au XVII[e] siècle, le mousquet, plus lourd mais plus précis que l'arquebuse, est progressivement adopté : c'est aussi une influence directe des Habsbourg. Les Ottomans découvrent le canon chez leurs adversaires au XIV[e] siècle, pour l'adopter au siècle suivant à grande échelle. Le siège de Constantinople en 1453 prouve l'efficacité de l'artillerie de siège ottomane. Constantin Mihailovic *(lire ci-contre)* raconte, dans le détail, le sens aigu des Ottomans en logistique militaire (l'approvisionnement des troupes est une priorité), notamment pour la préparation des longs sièges. Les sapeurs, experts en mines, en sont la pierre angulaire. Devant des remparts et défenseurs affaiblis par les bombardements et le blocus, il incombe aux janissaires d'assurer l'assaut final et victorieux.

Au XVI[e] siècle, les mortiers et des pièces plus légères sont adoptés (une leçon de la campagne italienne de Charles VIII en 1494), sans que les grosses pièces servant à anéantir les murailles soient abandonnées. L'artillerie ottomane, qui anéantit la cavalerie lourde hongroise à Mohacs en 1526, se maintient au niveau de l'artillerie européenne jusqu'au XVIII[e] siècle. ■

Dans la peau d'un janissaire

Capturé à l'âge de 20 ans, le Serbe Constantin Mihailovic sert durant dix ans dans les rangs de l'Empire. Dans cet extrait de ses *Mémoires*, il livre ses réflexions, comme autant de conseils pratiques, sur la façon de triompher... des Turcs.

Si vous devez vous préparer à combattre les Turcs, évitez de vous alourdir avec des armures, ne prenez pas de grosses piques de cavalerie, d'arquebuses, de lourds trébuchets, mais fabriquez les choses nécessaires à la guerre [...] de manière à ce qu'elles soient légères [...]. Si vous les poursuivez, ils se sauvent, mais si c'est eux qui vous poursuivent, vous ne leur échappez pas. Les Turcs et leurs chevaux sont toujours rapides, parce qu'ils sont légers, et nous, à cause de nos chevaux lourds et du poids de notre armure, nous sommes lents, car avec du poids sur la tête, l'esprit devient pesant; de plus, on n'entend rien, on ne voit pas bien alentour et on ne peut se mouvoir ni bouger les bras à cause du poids des armures. Car certains revêtent une lourde armure comme si c'était eux qu'on voulait conquérir [...]; or un homme brave doit combattre avec un cœur pur et vaillant. Il vaut mieux qu'il aille au combat de manière à pouvoir se replier avec honneur en cas de besoin [...], plutôt que de mourir en restant planté en un endroit comme s'il était en plomb. [...]
Voyant des hommes en armes et leur ordre de bataille, les Turcs ont l'ordre de s'attaquer aux chevaux plus qu'aux hommes. Arrivant des deux côtés avec des lances, des épées et des armes de toute sorte pour frapper et blesser les chevaux, ils ont ensuite la partie facile avec les hommes. Voilà pourquoi il faut éviter d'avoir de lourdes armures, ce qu'on comprendra aisément, car si pour une raison ou pour une autre, on met pied à terre, on ne peut se remonter en selle sans aide. Or, dans la bataille, il n'y a pas toujours un écuyer disponible. [...]
Il est nécessaire que les fantassins soient armés de javelots, car c'est une arme plus utile que l'épée. Il faut aussi que les hommes soient bien entraînés à le manier. De cette manière, ils pourront, avec l'aide de Dieu, remporter la victoire contre l'empereur turc.
Tout cela dépend du roi, c'est pourquoi il doit être un guerrier avisé, bien s'équiper lui-même et toute son armée, surtout contre les Païens. Il convient alors que le roi soit au milieu des fantassins, entouré de quelques dizaines de cavaliers d'élite et qu'il n'aille seul nulle part [...]. Le roi doit se comporter avec gravité et rester en sécurité, car la moindre de ses blessures ou défaillance entraîne le chaos dans l'armée, de même que le corps entier s'évanouit quand la tête est souffrante*.

* Constantion Mihailovic fait ici allusion à la mort de Lazare de Serbie à Kosovo, le 13 juin 1389, et à celle de Ladislas III Jagellon (roi de Pologne et de Hongrie) à Varna, le 10 novembre 1444, à l'occasion de deux batailles qui furent de cuisants échecs pour les coalitions chrétiennes engagées contre les Ottomans. **H. G. Ö**

Extrait de *Mémoires d'un janissaire. Chronique turque*, de Constantin Mihailovic (Anacharsis, 2012), p. 147-149, chapitre XLI : Quelle devrait être l'expédition contre les Turcs et son organisation.

L'ÉCLAIRAGE DE L'HISTORIEN

L'auteur, d'origine serbe, a servi dans le corps des janissaires sous le règne de Mehmed II, des années 1450 à 1463. Converti à l'islam par la force et sommé de combattre ses anciens coreligionnaires chrétiens, Mihailovic a tiré de cette expérience une connaissance intime des institutions ottomanes et des conquêtes spectaculaires de Mehmed II, qui sert à la rédaction de ses *Mémoires*, adressés aux rois de Pologne et de Hongrie à la fin du XVe siècle. À l'époque où il écrit, c'est un vieil homme, au moins sexagénaire, qui revient sur ses péripéties et exploits. Il aurait été présent au siège de Constantinople, en 1453, et aux conquêtes du Péloponnèse et de Trébizonde en 1460-1461. C'est donc aussi un acteur de l'annexion des derniers territoires byzantins par les Ottomans. Mihailovic s'imagine encore sur les champs de bataille, mais cette fois-ci il se fait le stratège de l'assaut victorieux d'une armée chrétienne contre les Ottomans : la réalisation de son désir devra attendre le dernier quart du XVII[e] siècle... **H. G. Ö.**

ISTANBUL, LA CITÉ DE L'EMPEREUR

Trait d'union entre deux mondes, la Romaine Constantinople, ancienne Byzance, n'est plus. Conquise en 1453, elle va devenir la glorieuse vitrine d'un Empire triomphal, surpassant ses devancières, sans jamais les renier.

Byzance, Constantinople, Istanbul : trois dénominations pour une seule et même ville, qui se succèdent à travers le temps, mais qui s'enchevêtrent aussi. Byzance est le nom du site d'origine qui a précédé la cité fondée par Constantin en 324 pour en faire la capitale de l'Empire romain d'Orient. À la ville ainsi promue à une nouvelle et glorieuse destinée fut donné le nom de Constantinople. Dans la matinée du 29 mai 1453, celle-ci est conquise par le sultan ottoman Mehmed II – et dès lors communément appelée Istanbul, nom qui lui est resté jusqu'à nos jours. Pourtant, Istanbul n'est que la forme turque d'une expression grecque attestée bien avant la conquête ottomane : *eis tèn polis* (« vers la ville »). Les Ottomans se livrent là à un jeu de mots où Istanbul devient *Islambol*, « la ville emplie d'Islam ». Par ailleurs, ils conservent longtemps l'habitude d'appeler leur capitale *Kostantiniye*, entretenant ainsi un passé que non seulement ils ne rejettent pas, mais qu'ils glorifient durant plus de quatre siècles. La plupart des églises byzantines sont transformées en mosquées, à l'image, emblématique, de Sainte-Sophie, encadrée de minarets et dont les mosaïques intérieures sont recouvertes de badigeons (jusqu'à sa transformation en musée, en 1934), tandis que les grands cartouches portant les noms des quatre



premiers califes de l'islam sont placardés sous la coupole et qu'un mihrab [niche creusée dans un des murs d'une mosquée indiquant la direction de La Mecque, ndlr] apparaît dans le mur de l'abside. Dès la prise de Constantinople se pose la question de son repeuplement. Mehmed II prend aussitôt des mesures de déportations massives et deux décisions édilitaires : la réparation des murailles et la construction d'un marché couvert qui fixe le centre de la ville au cœur du Grand Bazar actuel. Le véritable coup d'envoi d'Istanbul, nouvelle capitale impériale, n'est cependant donné qu'en 1459. Cette année-là, Mehmed II décrète l'édification d'une mosquée impériale portant son nom, dite Fatih, sur le site des Saints-Apôtres, où repose Constantin, le fondateur de la capitale byzantine. Il lance la construction du palais de Topkapi à l'emplacement de l'acropole de l'ancienne Byzance.

En 1481, Mehmed II meurt à l'âge de 49 ans. Ses successeurs, Bayezid II (sultan de 1481 à 1512) puis Selim Ier (1512-1520), poursuivent son œuvre. Istanbul affiche progressivement toutes les activités, le dynamisme, l'éclat d'une grande capitale ; et, dans le même temps, toutes les caractéristiques des grandes cités musulmanes de l'époque. À l'image des empereurs byzantins à leur apogée, Soliman le Magnifique, qui succède à son père, Selim Ier, en 1520, se montre un grand souverain, désireux de faire de sa capitale la vitrine d'un Empire au maximum de sa richesse et de sa puissance. Istanbul devient le grand marché de cet immense territoire. Sont importés non seulement les produits de luxe destinés au palais, formidable centre de consommation, mais également et surtout les denrées de première nécessité pour l'ensemble des habitants, dont le nombre augmente énormément sous Soliman.

Istanbul bénéficie indéniablement d'atouts. C'est un site sans pareil, au carrefour des voies terrestres du Vieux Monde, à la rencontre de deux continents. Outre des vertus économiques et stratégiques, elle possède une irrésistible beauté où les jeux de la terre et de l'eau, de l'ombre et de la lumière subjuguent et exercent une fascination.

En 1923, Istanbul perd son statut de capitale au profit d'Ankara. Cette décision, éminemment politique, n'a pas signifié son arrêt de mort. Bien au contraire, Istanbul a conservé sa prééminence économique, financière et culturelle, connaissant dans le même temps une explosion démographique qui en fait de nos jours la plus grande métropole du Vieux Continent. Elle continue d'être un symbole pour les dirigeants de la Turquie actuelle. ■

FRÉDÉRIC HITZEL



SINAN, LE GÉNIE D'UNE ARCHITECTURE OTTOMANE DÉBRIDÉE



IHSAN GERCELMAN/ALAMY/PHOTO12

CADOR
Nommé tardivement architecte impérial, Sinan, le janissaire aux origines discutées, n'en réalise pas moins de 318 ouvrages (mosquées, mausolées, caravansérails, hôpitaux…) pour le compte de quatre sultans successifs.

La célébrité de Sinan n'a d'égale que la maigreur des informations à son endroit. L'Empire ne célèbre pas ses architectes, dont le nom disparaît derrière celui des commanditaires. Sa réputation, il la doit tout entière à son art, qui coïncide avec l'explosion du style ottoman dit «classique». Né vers 1490, dans la région de Kayseri, en Anatolie centrale, cet homme d'exception possède des origines ethniques controversées. Son recrutement au sein du *devchirmé* [la levée de jeunes garçons non musulmans voués à devenir des esclaves étatiques, ndlr] en fait un sujet de l'Empire, dans une région connue pour sa forte population grecque et arménienne. Or le turc semble être sa première langue, ce qui laisse à penser qu'il est issu d'une famille de Karamanli, des Grecs turcophones. Il a déjà près de 20 ans quand il est recruté au service impérial.

La formation des recrues du *devchirmé* est assez connue, avec une première répartition entre les plus prometteurs, versés au service d'une des écoles palatiales, et les autres, appelés à servir comme *adjémi oghlan* – apprentis janissaires, qui sont envoyés plusieurs années en formation auprès de familles turques paysannes pour y apprendre le labeur, la pénibilité et l'obéissance – et recevoir quelques rudiments de turc. Au vu de sa carrière ultérieure, il est probable que Sinan est entré dans l'une de ces écoles de page impériales de la capitale, tout particulièrement celle de Topkapi. Il y acquiert les codes de l'étiquette ottomane, mais aussi ceux du métier militaire.

UN POSTE PRESTIGIEUX ET STRATÉGIQUE

Il franchit les échelons pour s'élever aux offices prestigieux de cette carrière, qui lui a permis de découvrir assez largement des cultures artistiques environnantes : il semble qu'il a visité l'Iran ; il participe à la longue campagne égyptienne de Selim I[er], qui lui fait connaître les grandes villes syriennes, mais aussi Bagdad puis Le Caire ; il traverse les Balkans, Rhodes, Chios… Autant d'expériences qui ont ouver[t] ses horizons artistiques et l'ont inspiré. D'ailleurs, c'est au sein de l'armée qu'il est amené à intervenir comme architecte pour la première fois. Sa première réalisation est modeste : un pont en bois, en pleine campagne. C'est l'occasion néanmoins d'affirmer ses capacités de bâtisseur – tout en soulignant le rôle essentie[l] de l'armée comme commanditaire de travau[x] de génie civil. Une altercation survenue ave[c] Lutfi Pacha, beau-frère du sultan, à propo[s] dudit pont, lui fait craindre des représailles. [Il] n'en est rien : au décès de l'architecte impéria[l] (1539), un certain Acem Alisi, il est nommé [à] ce poste prestigieux et stratégique. Une nouvelle carrière s'ouvre à lui. L'architecte impéria[l]

AYHAN ALTUN/ALAMY/PHOTO12



ARCHES DE TRIOMPH[E]
Architecte, mais aussi ingénieur, Sinan a mis en place le rése[au] d'adduction d'eau de la capitale. Ainsi de l'aqueduc-pont de Maglo[va] (1554-1562), qui mesure 258 m de longueur et 36 m de haute[ur].

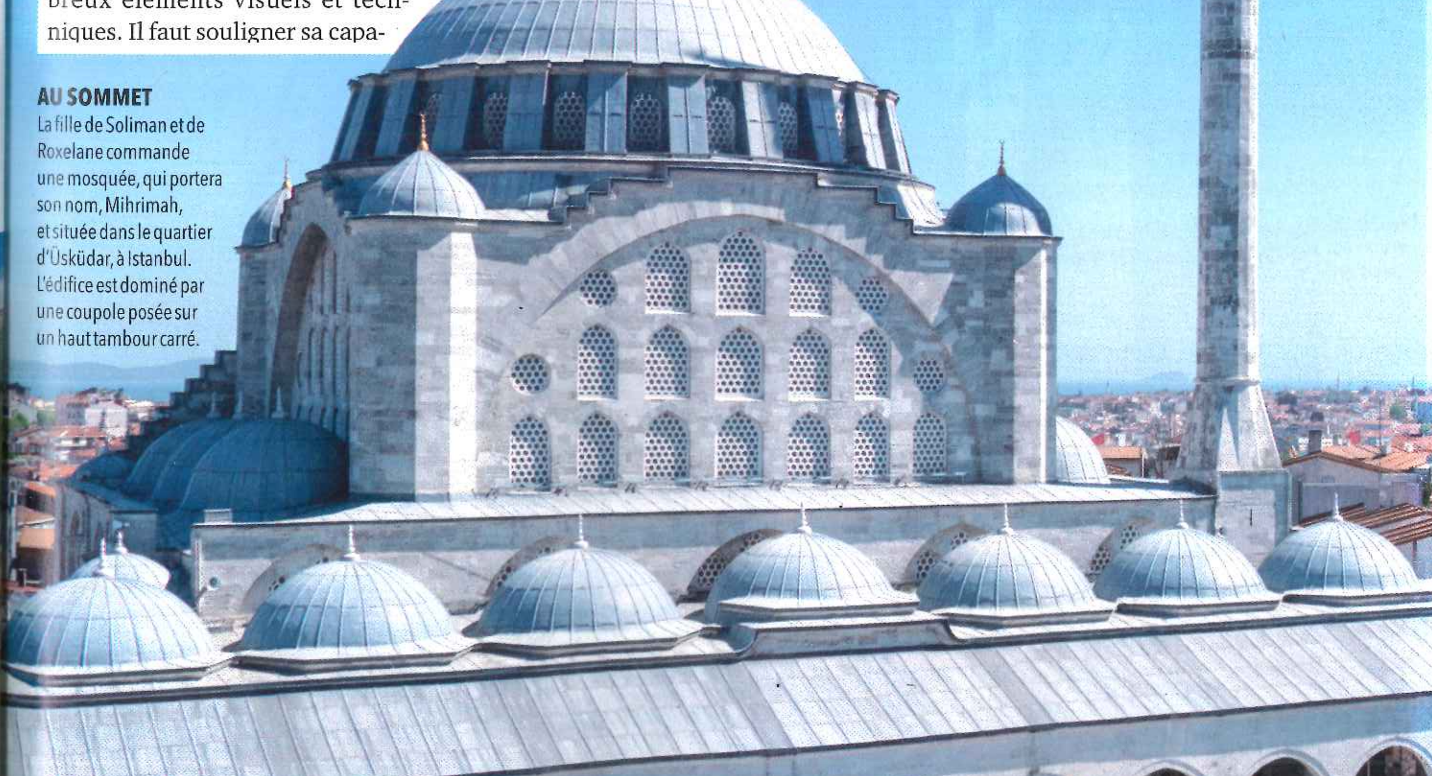
a la responsabilité de superviser toutes les constructions commanditées par la dynastie et l'élite dirigeante.

Or, le règne de Soliman est particulièrement faste dans ce domaine : une multitude d'œuvres magistrales sont érigées, à Istanbul, mais aussi dans les principales villes de l'Empire. Plus de 200 constructions sont ainsi menées sous ses ordres, dont seules les plus prestigieuses reçoivent son attention personnelle. Parmi elles, les mosquées de Chehzâde (ou mosquée du Prince, 1544-1548) et de Süleymaniye, à Istanbul (1550-1557) ; de Selimiye, à Edirne (1569-1574) – commandes impériales toutes les trois. Mais il œuvre également pour les grandes dames et les pachas de l'Empire, presque exclusivement au bénéfice d'Istanbul. Le panorama de la capitale est fortement marqué par la patte de l'artiste, qui officie pendant près d'un demi-siècle.

Chacune de ses mosquées dispose d'une personnalité propre, qui reflète le souci du maître d'œuvre de ne jamais se répéter. Tout au long de sa carrière, il perfectionne son art. Lui-même considère d'ailleurs la mosquée du Prince comme son œuvre d'apprenti, la Süleymaniye comme la marque du maître ; seule la dernière exprime, à ses yeux, le symbole sublime de son propre dépassement.

L'art de Sinan se repère à de nombreux éléments visuels et techniques. Il faut souligner sa capacité à intégrer les caractéristiques de l'espace physique dans l'élaboration même de ses plans, jouant des hauteurs ou des étagements pour faire ressortir la double hiérarchie des hommes et des bâtiments. Une autre qualité réside dans son appréciation du visuel extérieur. Il travaille l'agencement des murs, des coupoles et des colonnes, non seulement pour agrandir l'espace intérieur, mais aussi pour lui donner une esthétique extérieure, faisant de la pierre la dentelle qui habille toute la structure.

Prouesses techniques et esthétiques sont liées : le jeu de cascade de coupoles et de semi-coupoles de ses mosquées, sublimé à la Süleymaniye, lui permet de répartir le poids d'une coupole centrale aux dimensions impressionnantes ; le choix d'une structure en cube, comme à la Selimiye, offre une perspective d'un ordonnancement impeccable, tout en permettant l'ouverture de vastes fenêtres, qui éclairent l'intérieur de la mosquée. Les hauts et fins minarets, aux multiples encorbellements, ajoutent à l'esthétique générale, en élevant la structure vers le ciel. ■ **JULIETTE DUMAS**



MKJALAMY/PHOTO12

AU SOMMET
La fille de Soliman et de Roxelane commande une mosquée, qui portera son nom, Mihrimah, et située dans le quartier d'Üsküdar, à Istanbul. L'édifice est dominé par une coupole posée sur un haut tambour carré.



DOUBLE SÉJOU

Vue du Bosphore et de la riv
asiatique, avec le palais a
premier plan, dont la constructio
commence en 1459. Après l
gouvernement, Topkapi accueill
sous Soliman la famille impérial
Ci-contre, la porte du Salut, inspiré
des forteresses hongroise
par laquelle on pénètre dans
deuxième co



RENE MATTES/HEMIS

TOPKAPI : LE SIÈGE DU POUVOIR ET DU BON GOÛT

À l'extrême pointe du promontoire historique d'une capitale de trois empires successifs (romain, byzantin, ottoman), Topkapi est à la fois inévitable et inaccessible : visible de loin depuis la mer, mais dissimulé derrière de solides murailles plongeant dans les flots bleu marine. L'ajout d'une tour dite « de Justice », dressée au-dessus de la salle du Divan, où quiconque peut venir réclamer justice au sultan, a renforcé l'identification symbolique du lieu : ici siège le souverain, ultime garant de l'ordre social. De son cap, il a vue sur les quatre parties de son empire : au-delà de la mer de Marmara, en direction des provinces arabes ; à l'ouest, vers les provinces balkaniques et l'Europe ; en remontant le Bosphore, vers la mer Noire ; au-delà d'Üsküdar, vers l'Anatolie et les provinces de l'Est.

Topkapi (littéralement « la porte du canon ») n'est pas la première résidence des sultans à Istanbul. Sitôt la ville conquise, en 1453, devant cette capitale semée de ruines et d'espaces vierges, Mehmed II lance un vaste programme de constructions, parmi lesquelles un palais. Le terrain choisi couvre l'antique site de Byzance, sur un promontoire dominant la Corne d'Or, le Bosphore et la Marmara où jusqu'alors il résidait peu – toujours en guerre, il préfère prendre son repos à Edirne (Andrinople), qui fait alors office de capitale. Mais le palais d'Edirne ne le satisfait plus : il en commande un nouveau, Topkapi – que les Ottomans n'appellent jamais ainsi : pour eux, il est le Palais impérial (*Saray-i amire*), tandis que la précédente demeure devient le Vieux Palais (*Saray-i Atik*). Mehmed II introduit une stricte répartition des rôles : Topkapi est le siège du gouvernement, quand le Vieux Palais sert de demeure familiale. À son origine, Topkapi est donc une résidence exclusivement « professionnelle », sans femmes ni enfants.

LE VIEUX SÉRAIL EN FEU

Un demi-siècle plus tard, les femmes y font leur entrée. Le changement se fait sous le règne de Soliman (1520-1566), au bénéfice de la famille issue de son épouse Hürrem (« la Joyeuse »), connue en Europe sous le nom de Roxelane. Celle-ci réside au Vieux Palais avec ses enfants en bas âge (jusqu'à ce qu'ils soient amenés à quitter le domicile paternel) : ses fils Mehmed, Selim, Bayezid et Djihangir, et sa fille unique, Mihrimah. Selon la coutume, Roxelane aurait dû quitter le Vieux Palais pour suivre son ›››

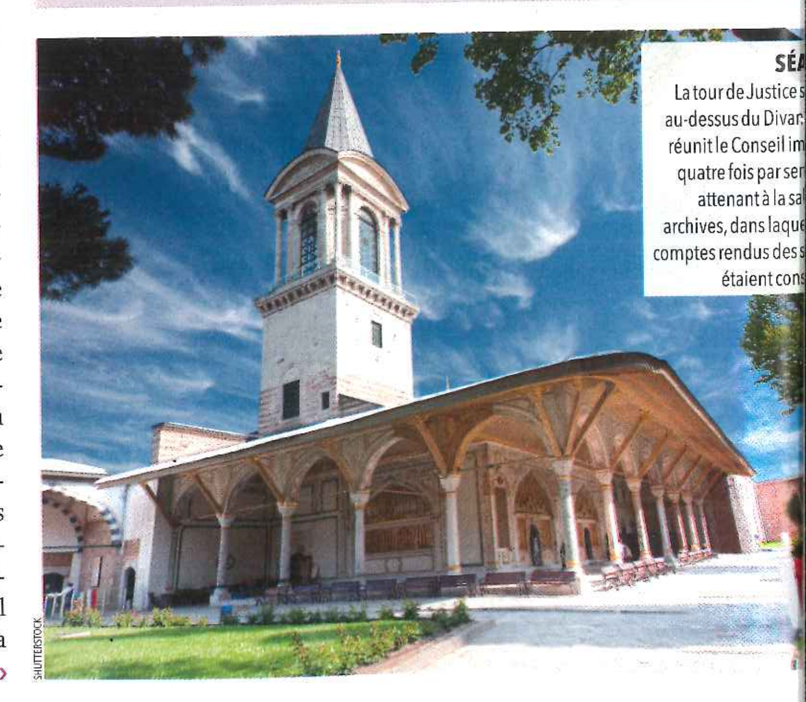
››› fils en province. Mais la tradition dictait aussi qu'elle n'en ait qu'un… Amoureux, Soliman n'a pas suivi la règle ancestrale. Une quinzaine d'années plus tard, une fois ses enfants parvenus à l'âge adulte, les conséquences se font sentir : auprès de quel fils envoyer Roxelane ? Elle reste finalement dans la capitale. À la suite d'un incendie au Vieux Palais, Roxelane s'installe de façon pérenne à Topkapi. Celui-ci devient le double siège du gouvernement et de la résidence impériale, créant une nouvelle hiérarchie entre les femmes résidant à Topkapi, en contact régulier avec le souverain, et celles du Vieux Palais.

FERNANDO AZNAR CENAMOR/BRIDGEMAN IMAGES

A PORTE PRINCIPALE
B ÉCURIES IMPÉRIALES
C MOSQUÉE HACI BESIR AGA
D HAREM
E COUR ET DORTOIRS DES EUNUQUES DU HAREM
F COUR DES CONCUBINES ET DES ÉPOUSES
G DORTOIRS DES HALLEBARDIERS À TRESSES
H PORTE DU HAREM
I QUARTIERS DE LA *VALIDE SULTAN*
J TOUR DE JUSTICE
K APPARTEMENTS DU SULTAN
L TRÉSOR IMPÉRIAL
M PORTE DE LA FÉLICITÉ
N QUARTIERS DES EUNUQUES BLANCS
O SALLE DES AUDIENCES
P BIBLIOTHÈQUE D'AHMED III
Q DORTOIRS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE
R CUISINES
S KIOSQUE DE BAGDAD
T SALLE DES CIRCONCISIONS
U MOSQUÉE DES *AGAS*

UN CHEMINEMENT VERS LE SACRO-SAINT

Le plan du palais reflète la conception ottomane du pouvoir. La structure initiale s'organise en trois cours successives (la quatrième n'étant qu'une extension de la précédente), gardées par trois portes monumentales, dont l'entrée est de plus en plus restreinte, comme un cheminement vers le sacro-saint : les espaces privés de la personne auguste. Synthèse de pratiques turciques, islamiques et romano-byzantines, l'idéologie ottomane prône la dissimulation de la personne auguste, comme le signe de son impérialité : l'honneur suprême réside dans la proximité avec le monarque, qu'importe l'environnement. Dès lors, le bâti n'a pas vocation à ébahir le spectateur, mais à complaire à ses usagers. La première porte, massive, donne accès à l'intérieur de l'enceinte fortifiée de l'espace palatial, avec ses jardins, son zoo, ses casernes, etc. La deuxième offre l'accès aux services gouvernementaux et à la justice impériale : les cuisines à droite, la salle du Conseil impérial à gauche, l'entrée de la porte de la Félicité (*Bab-üs-saadet*) en face, qui donne »»



SHUTTERSTOCK

SÉA
La tour de Justice s
au-dessus du Divan
réunit le Conseil im
quatre fois par sem
attenant à la sa
archives, dans laque
comptes rendus des s
étaient cons



TRANSPARENCE Entrée du Divan, dont l'ensemble de la décoration date du XVIII[e] siècle – sans que la disposition ait changé : fonctionnaires et solliciteurs pouvaient, de l'extérieur, suivre les débats.

PARFUM D'ANTAN La gracieuse chambre des Fruits d'Ahmed III (1703-1730), petit cabinet du Harem, est un des rares legs de l'époque dite « des tulipes », où le baroque ottoman va se substituer à l'art classique.

GERARD DEGEORGE/AKG-IMAGES

EN GRAND TRALALA
La décoration de la salle du Trône, espace le plus vaste du Harem, et même de Topkapi, a été entièrement repensée au XVIII[e] siècle. C'était un lieu de divertissement où, depuis le balcon, des musiciens animaient les soirées données par le sultan.

RUSLAN KALNITSKY/SHUTTERSTOCK

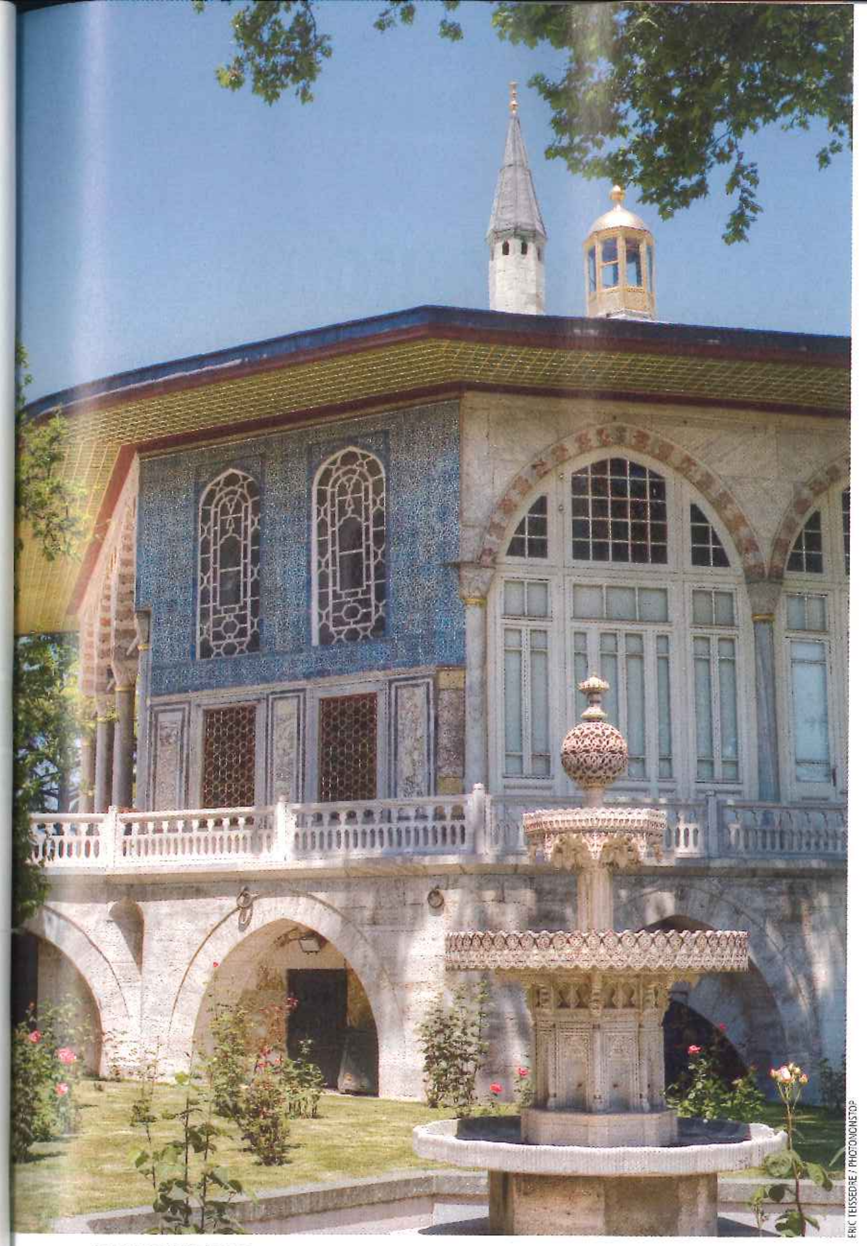


BEAU LINGE À l'occasion de son sacre, en 1789, Selim III reçoit l'hommage des dignitaires sous l'auvent de la porte de la Félicité, entrée de la troisième cour, qui abritait les appartements privés du sultan.
• *Tableau attribué à Konstantin Kapidagli, Topkapi, Istanbul.*

POUR TOUTE UNE POPULATION D'ESCLAVES HOMMES ET FEMMES, L'INSTITUTION PALATIALE EST LA PROMESSE **D'UN HORIZON SOCIAL PROPICE**

››› accès à l'espace privé du souverain et devant laquelle se tenaient les événements politiques les plus importants : la cérémonie d'investiture d'un nouveau souverain ; l'exposition de l'étendard sacré qui accompagnait le lancement des campagnes militaires ; la distribution de nourriture aux janissaires ; la réception du cortège des ambassades (seuls quelques membres ayant le privilège de rencontrer le souverain). Et, au-delà, les espaces privatifs « professionnels » du souverain, avec leur multitude de pavillons disséminés au gré des occupants successifs du trône, qui rappellent la tradition nomade turcique des tentes.

La partie la plus visible du palais tourne le dos aux habitants de la capitale, à une époque où Istanbul est loin d'avoir l'assise territoriale qu'elle connaît aujourd'hui – Üsküdar n'est encore qu'une petite bourgade. La pointe du Sérail en est alors moins le cœur, comme aux siècles suivants, que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible de la ville, le sanctuaire de la monarchie ottomane. Quant au Harem, il se développe de façon assez éparpillée, à l'intersection de la deuxième et de la troisième cour, au-delà de la salle du Conseil impérial, telle une exubérance devenue le second poumon du palais. En son sein se retrouvent les logiques hiérarchiques complexes de cette institution, avec un premier espace dédié aux eunuques noirs, dont la richesse de la décoration souligne la puissance. La suite se construit par îlots fonc-



GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES

ERIC TEISSERE / PHOTONONSTOP

PAGE D'HISTOIRE Bâti en 1636 par Murad IV, le pavillon d'Erevan *(en haut)* célèbre la prise de la cité arménienne, l'année précédente. Ses panneaux en céramique bleu et blanc, en vogue à l'époque de Soliman, honorent un âge d'or qui semble déjà loin... L'*Enderûn Mektebi* (ou « École intérieure »), centre de formation des futurs cadres de l'Empire, comprenait, notamment, une bibliothèque *(en bas)*.



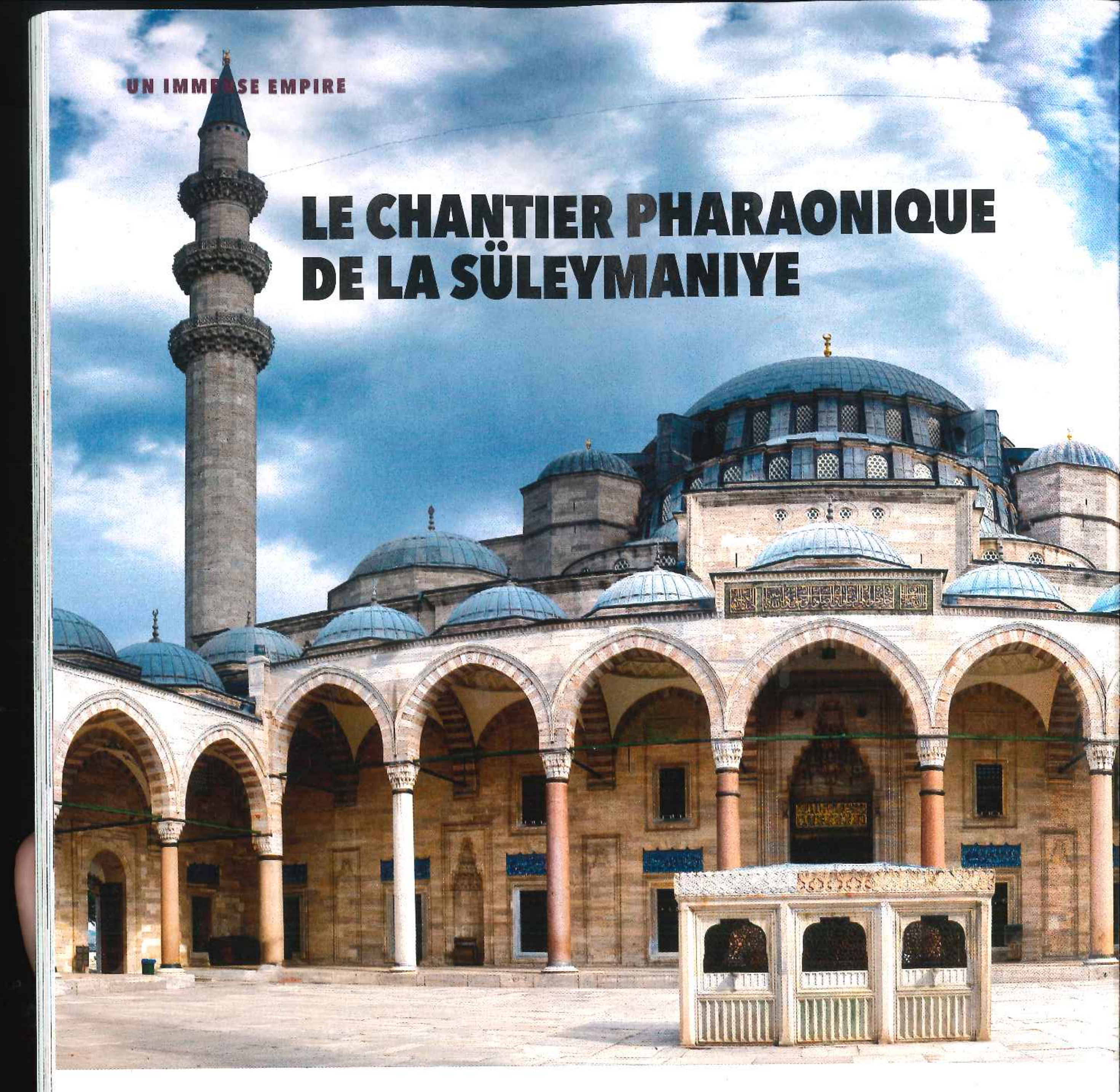
tionnels : l'espace des esclaves servantes « en formation », encore non attachées au service exclusif d'une grande dame du Harem ; séparé du reste par les appartements de la reine mère, qui font la transition vers les espaces familiaux (avec les chambres à coucher augustes, la cour des concubines, les salles de cour des enfants impériaux, etc.)

LE PASSAGE OBLIGÉ DES ARTISTES

Topkapi sert également d'école à toute une population d'esclaves hommes (les pages) et femmes (les *djariye*). Organisée de façon parallèle, leur éducation respective y est stricte : gare à qui enfreint les règles – les punitions sont sévères. Chacun, et chacune, y apprend l'étiquette curiale ottomane, avant d'être instruit à un métier. La hiérarchie y est rigoureuse ; la progression, solidement établie d'après l'ancienneté et le talent. Pour ces esclaves, cette institution palatiale est la promesse d'un horizon social propice : à la sortie du palais, les hommes se voient attribuer des offices gouvernementaux ; les femmes, quant à elles, sont dotées et mariées à quelque officier de la cour. On a longtemps cru que les esclaves de ce palais étaient recrutés enfants : la documentation palatiale a permis de définir un âge d'entrée moyen entre 17 et 19 ans, pour des formations durant plusieurs années, voire dépassant la décennie. Cette double école a favorisé l'éclosion d'une culture raffinée et sophistiquée « à l'ottomane », servant de modèle aux grandes demeures de la capitale et de l'Empire.

Topkapi joue également un rôle central dans le développement des arts ottomans. Le palais héberge ou reçoit notamment les artistes les plus brillants de chaque époque, auprès desquels commandes et dons sont dispensés. Calligraphes, enlumineurs, miniaturistes, poètes, musiciens, mais aussi artisans travaillant le bois, la maroquinerie, la céramique, etc. Le palais s'impose comme le siège du bon goût ottoman. La forte centralisation induit une concentration des arts autour de la capitale, plutôt qu'une rivalité entre cours princières – comme en Europe ou en Iran. ■ **J. D.**

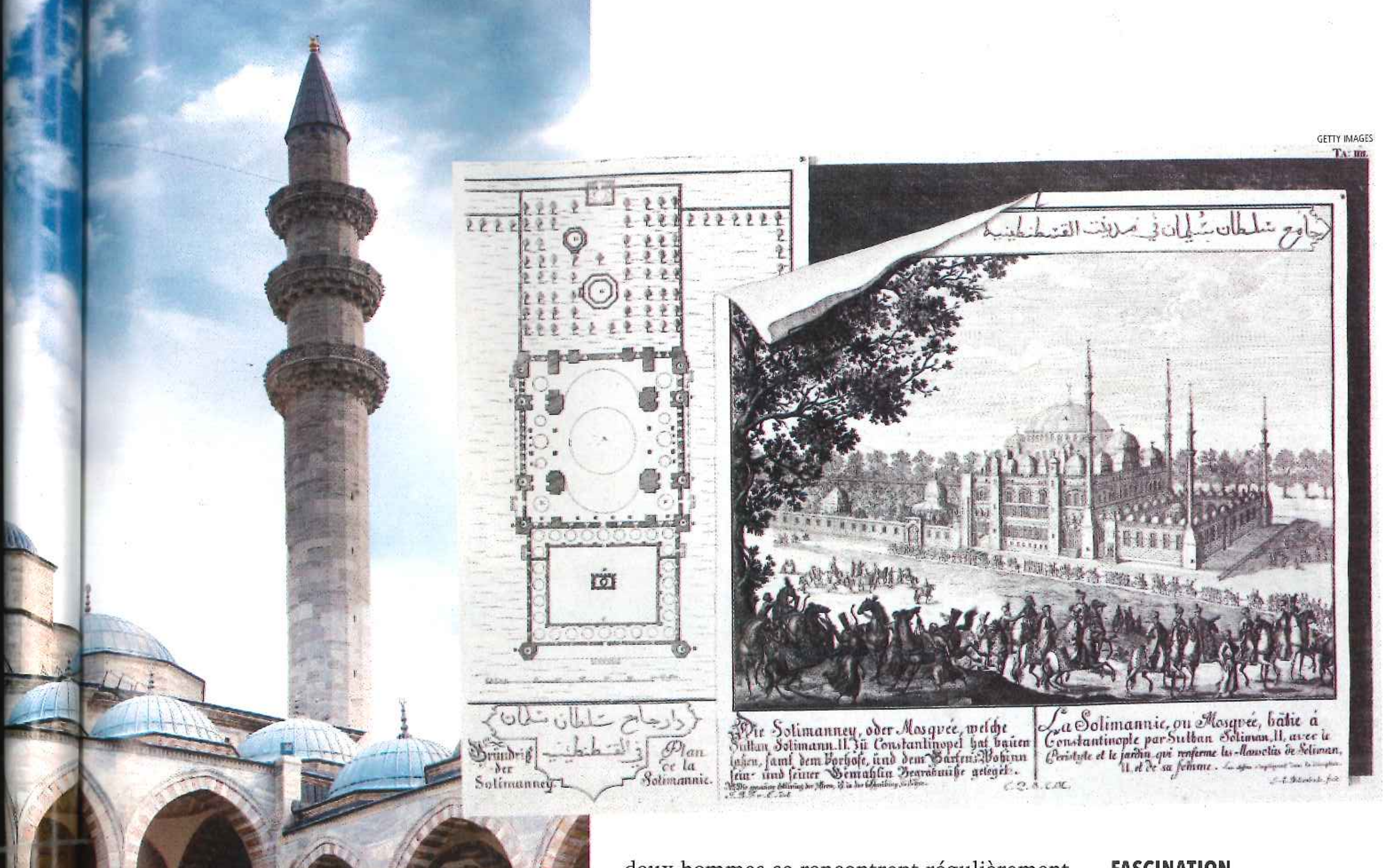
LE CHANTIER PHARAONIQUE DE LA SÜLEYMANIYE



GLOIRE ET BEAUTÉ
Reprenant le plan de la mosquée à coupole centrale ceinte de quatre demi-coupoles, l'édifice s'inspire de la byzantine Sainte-Sophie, dont l'architecte Sinan voulait dépasser la splendeur. Sur cette vue de la cour se dressent deux de ses quatre minarets, édifiés pour rappeler que Soliman fut le quatrième sultan depuis la conquête de Constantinople.

Les deux premières décennies du règne de Soliman le Magnifique sont marquées par des conquêtes fulgurantes *(lire p. 60-63)*, faisant affluer dans la capitale toutes sortes de richesses, matérielles et humaines. Pendant cette période, Soliman, qui est encore jeune (25 ans lorsqu'il accède au trône en 1520), passe le plus clair de son temps à cheval. Les rares moments où il séjourne dans sa capitale, il préfère s'amuser avec son compagnon Ibrahim Pacha, de quelques années son cadet, grand vizir de 1523 à 1536 *(lire p. 20-21)*. Des dépenses importantes sont ainsi faites à l'occasion de grandes fêtes, telles celles qui accompagnent le mariage d'Ibrahim Pacha avec la sœur de Soliman (juin 1524) et lors de la circoncision des fils de Soliman (juin-juillet 1530). De grandes cérémonies sont aussi organisées pour le départ des troupes et à leur retour triomphal, victorieuses de l'ennemi franc ou persan.

Au cours des premières années de son règne, la seule activité de construction de Soliman se résume à la mosquée de son père Selim Ier et à l'agrandissement du palais de Topkapi *(lire p. 44-49)*. Il faut attendre les années 1540 pour que le souverain, bientôt proche de la cinquantaine, songe à doter sa capitale de grands ensembles religieux, dont une mosquée à son nom. Pour ce faire, la chance de Soliman est



GETTY IMAGES

FABRIZIO TROIANI/ALAMY/PHOTO12

FASCINATION
Ce plan et ce dessin de la Süleymaniye par Johann Bernhard Fischer von Erlach (1656-1723), grand architecte de la Vienne baroque au temps des Habsbourg, témoignent de l'influence qu'elle exerce auprès des visiteurs illustres et inconnus qui la découvrent.

d'avoir un architecte exceptionnel, Sinan, qui pendant près d'un demi-siècle dirigera tous les chantiers impériaux *(lire p. 42-43)*. En juin 1543 est posée la première pierre de sa mosquée, sur l'emplacement d'anciennes casernes de janissaires. En apprenant quelques mois plus tard la mort de son fils aîné Mehmed, cette première mosquée, achevée en 1548, est dédiée à la mémoire du prince. Elle prend le nom de mosquée Chehzâde (« fils du souverain »). Il s'agit de la première œuvre d'envergure de Sinan.

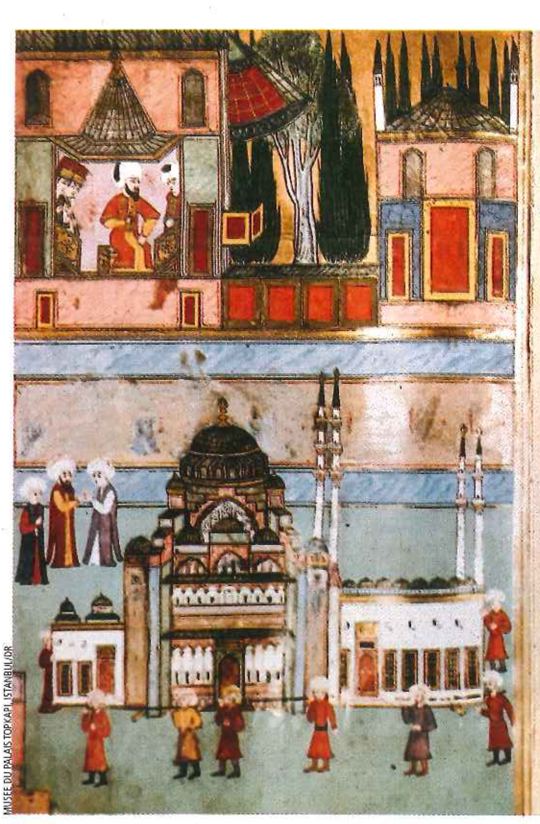
Au cours de l'hiver 1547-1548, Soliman commande à son architecte la construction d'un ensemble plus grandiose : la Süleymaniye. On sait, d'après l'autobiographie de Sinan, que les deux hommes se rencontrent régulièrement, que des plans et des maquettes sont présentés au souverain. Soliman assiste à la pose de la première pierre, le 13 juin 1550, jour faste déterminé par les astrologues. Le moment est important car le souverain entend faire de sa mosquée un monument de l'orthodoxie sunnite. Le lieu choisi n'est pas laissé au hasard. La silhouette de la mosquée domine le port de la Corne d'Or et s'impose de façon symétrique avec Sainte-Sophie, offrant un point de comparaison, symbole de pérennité dans la succession ottomane de la capitale.

CHAQUE JOUR, 1 500 PERSONNES AU TRAVAIL

Le caractère exceptionnel du complexe de la Süleymaniye ne réside pas seulement dans sa qualité architecturale, mais aussi dans l'importance de la documentation que nous possédons, qui nous permet de suivre au jour le jour la progression du chantier entre le 9 décembre 1553 et le 18 mars 1559. L'ensemble des 165 registres conservés contiennent d'une part la liste nominative de tous les ouvriers du chantier, le calendrier de leurs jours de travail et leurs salaires ; d'autre part, la quantité, le prix et la provenance des matériaux utilisés pour la construction.

On sait ainsi qu'environ 1 500 personnes travaillent quotidiennement sur le chantier. Dans cet ensemble, 55 % des journées sont ›››

LES SALAIRES VARIENT ENTRE UNE ET DOUZE PIÈCES D'ARGENT (AKÇE), **LE TEMPS DE TRAVAIL S'ALLONGEANT AVEC LA DURÉE DU JOUR**







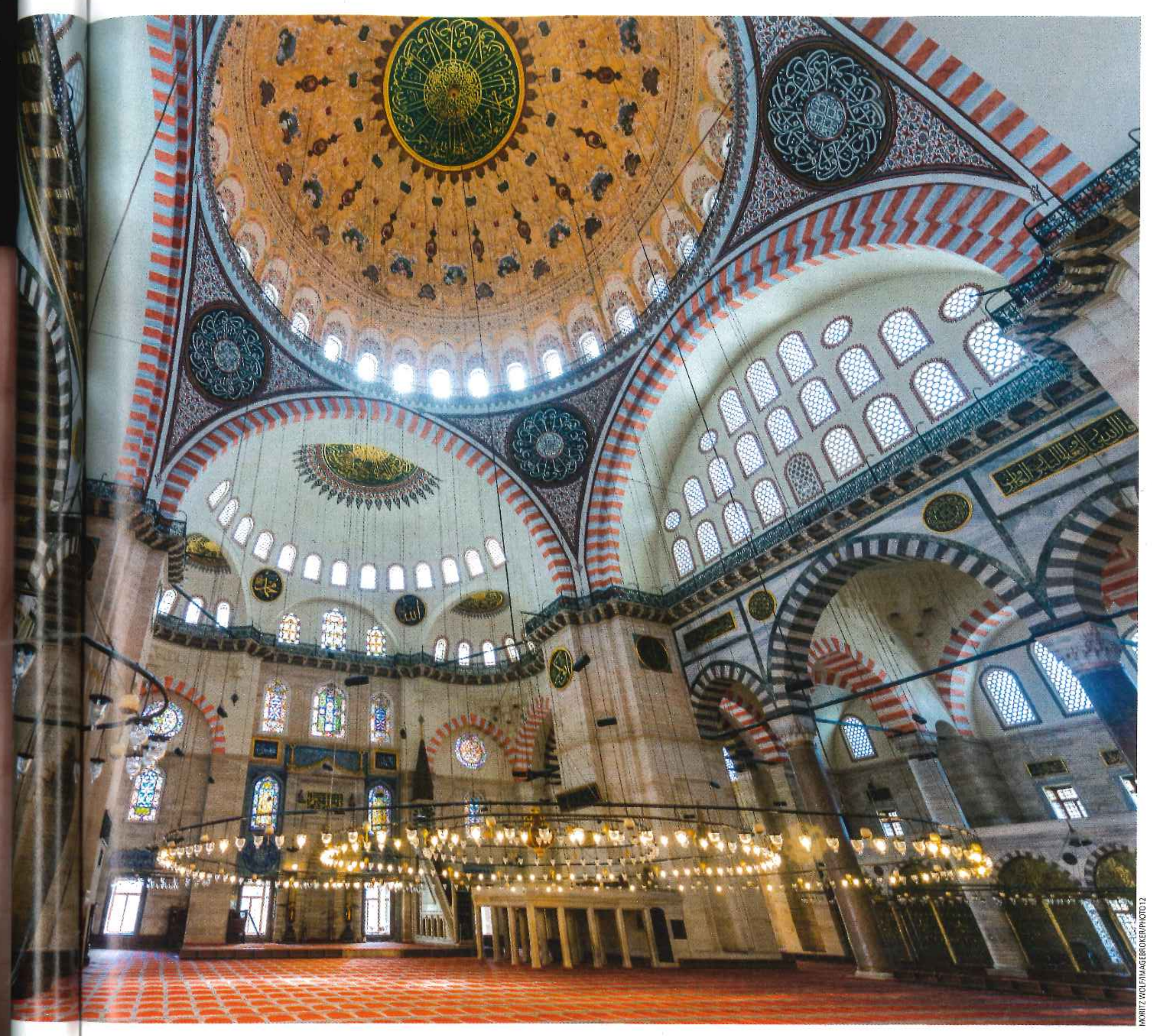
MUSÉE DU PALAIS TOPKAPI, ISTANBUL/DR

PETITE RÉDUCTION
Le défilé de la maquette de la Süleymaniye est caractéristique du goût ottoman pour le réalisme. Une dizaine d'hommes sont réquisitionnés pour porter ce modèle aux dimensions démesurées et la présenter au sultan.

››› ouvrées par des hommes libres ; 5 %, par des esclaves et 40 %, par des militaires. La corporation des maçons emploie 83 % de maîtres chrétiens ; celle des tailleurs de pierre, 89 % de maîtres musulmans. Les musulmans sont 77 % chez les charpentiers mais seulement 8 % chez les sapeurs-mineurs, spécialistes des fondations. En revanche, ils représentent 90 % chez les peintres-décorateurs, les vitriers et les couvreurs en plomb, tandis que les chrétiens constituent près des deux tiers des forgerons. Les salaires s'échelonnent entre une et douze pièces d'argent (*akçe*) par jour, étant entendu que le temps de travail suit les époques de l'année, s'allongeant avec la durée du jour. Cet ensemble d'informations indique un salaire confortable pour l'époque.

MARBRES DE SITES ANTIQUES

L'architecture monumentale ottomane est en pierre taillée couvrant la totalité des surfaces, à l'exception des coupoles faites en brique et de la structure des murs et des piliers. Outre les carrières de pierres (notamment un grès très clair, appelé *küfeki*) et de marbre, on exploite les marbres des sites antiques, comme ceux d'Aydıncık, l'antique Cyzique. Des circulaires sont envoyées aux gouverneurs des provinces


MORITZ WOLF/IMAGEBROKER/PHOTO12

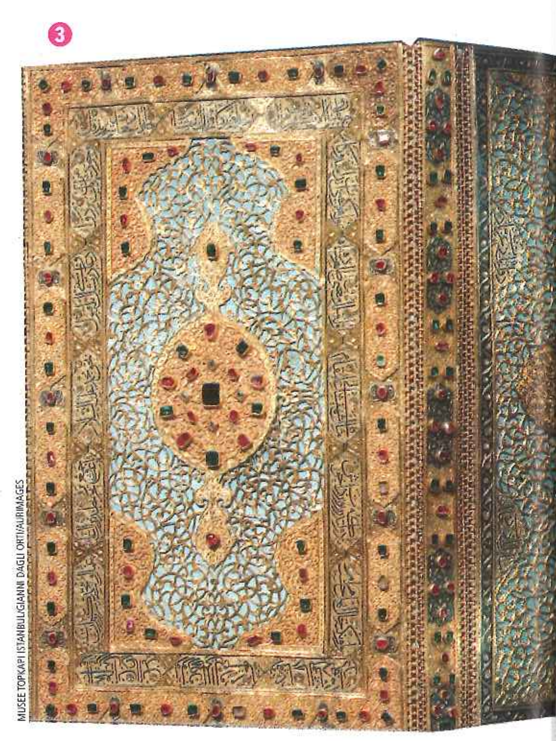
ILLUMINATION
Décorée de lustres circulaires mobiles, la salle de prière est surmontée d'une coupole percée d'une trentaine de fenêtres. Ses quatre colonnes en marbre proviennent d'Istanbul, de Baalbek (Liban) et d'Alexandrie (Égypte).

leur intimant de chercher « des colonnes, des dallages ou d'autres pièces en marbre ». Le sommet de cette quête concerne les quatre colonnes de la salle de prière : l'une provient de Baalbek, une autre d'Alexandrie et deux autres de la capitale. Certains matériaux sont acheminés de très loin. Le fer, utilisé pour les barreaux des fenêtres, dans les crampons et tenons qui lient les pierres, provient des mines de Samokov (au sud de Sofia) ; les vitres, verres, notamment colorés pour les vitraux, sont importés de Venise ; les céramiques d'Iznik.

Inaugurée le vendredi 15 octobre 1557, la Süleymaniye est l'un des chefs-d'œuvre de Sinan. In fine, elle reprend le plan de Sainte-Sophie avec ses deux demi-coupoles dans l'axe, mais avec des dimensions plus modestes. Sa coupole, avec ses 26,5 m de diamètre et ses 49,5 m de hauteur à la clef, reste en deçà de celle de Sainte-Sophie. Outre la mosquée, le vaste complexe comprend quatre écoles coraniques (*medrese*), un collège de médecine, ainsi qu'un hôpital, une soupe populaire (*imaret*), une auberge pour voyageurs (*tabhâne*), un hammam et des boutiques. Enfin, les mausolées de Soliman et de sa bien-aimée Roxelane se dressent dans un enclos carré, à l'ombre de la majestueuse mosquée. ■ **FRÉDÉRIC HITZEL**

DANS LES RÈGLES DE L'ART OTTOMAN

L'épithète de « Magnifique », accolée dès le XVI[e] siècle par les Italiens et les Français au nom de Soliman, fait écho à la puissance de son règne, mais aussi à la magnificence des cérémonies publiques, aux embellissements de la capitale, à l'éclat des divers arts commandités par le palais. Ce siècle marque l'apogée de la civilisation ottomane grâce aux conquêtes, mais également à l'exceptionnelle créativité sous le règne du dixième sultan de l'Empire, qui en fait une sorte d'âge d'or du classicisme ottoman. La personnalité du souverain y est certainement pour beaucoup. Formé, comme le veut la tradition, à un métier manuel (l'art de l'orfèvrerie) ; fin lettré, c'est également un poète accompli qui, sous le nom de plume de Muhibbi (« l'amant »), compose des vers persans pour sa bien-aimée Roxelane. Grand administrateur, puissant conquérant, défenseur de la religion, il est aussi un mécène. Sous son règne (1520-1566), l'effervescence créatrice ne connaît point de limites, touchant de sa grâce aussi bien les arts décoratifs (ceux du livre, par exemple) que l'orfèvrerie, en passant par les céramiques Iznik ou la production de textiles. **FRÉDÉRIC HITZEL**



3

MUSÉE TOPKAPI ISTANBUL/GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES



2

WIKIMEDIA COMMONS



PVDE/RUE DES ARCHIVES

MUSÉE DES ARTS TURCS ET ISLAMIQUES, ISTANBUL

WIKIMEDIA COMMONS

WIKIMEDIA COMMONS

S'il est motivé par une passion sincère pour la poésie et les manuscrits enluminés, le mécénat littéraire du sultan a aussi un caractère politique quand il encourage à la rédaction d'ouvrages célébrant la gloire de sa dynastie et de son règne, écrits dans un style fleuri parsemé d'enluminures ou de miniatures 1. De même, il encourage les travaux géographiques d'un Matrakçı Nasuh, dont cette miniature représentant une vue de Marseille 2 ou d'un Piri Reis, auteur d'un livre nautique.

Sous son règne, les arts décoratifs, destinés au palais, mais aussi à la promotion de la splendeur du souverain, s'épanouissent. Parmi tous les ateliers du palais, le premier et le plus renommé est celui des arts du livre, le *nakkachhane*. C'est là que sont composés les plus beaux manuscrits du règne de Soliman. Parmi ceux-ci figurent des œuvres littéraires ou spirituelles décorées par les meilleurs enlumineurs, agrémentées parfois de miniatures pleines de fraîcheur et de reliures exceptionnelles 3, et de somptueux corans, calligraphiés par les grands maîtres, comme Ahmed Karahisari 4.

Les métiers du bois et la marqueterie (incrustations de nacre, d'ivoire, bois précieux) fournissent panneaux, plafonds et coffres pour les appartements privés, mais aussi le mobilier des mosquées impériales, comme les boîtes et lutrins à Coran 5.

Le palais de Topkapi abrite également des ateliers d'orfèvres, qui produisent des objets aux formes variées. On en trouve de nombreux qui sont remontés (refaits avec des pièces venant d'autres éléments) – tel ce pichet en cristal de roche, rehaussé d'or et de pierreries 6 –, d'autres qui sont originaux – comme cette gourde (*matara*) en jade et



R.-G. OJEDA/RMN-GRAND PALAIS

MUSEE TOPKAPI ISTANBUL/GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES

MUSEE TOPKAPI ISTANBUL/GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES

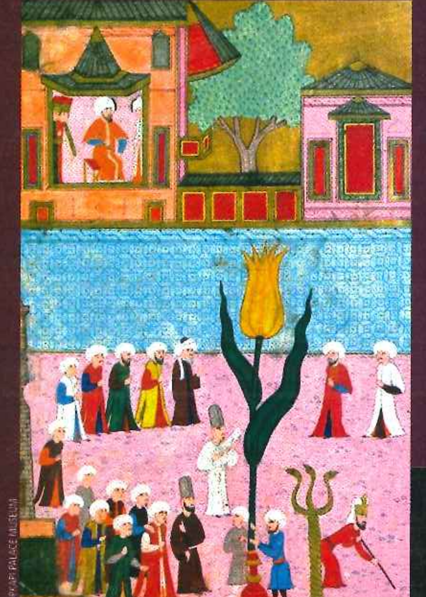
en or incrustée de rubis et d'émeraudes 7, et ces pendentifs alliant or, perles et émeraudes, ayant appartenu à Soliman lui-même 8. Certains décors témoignent de l'extraordinaire savoir-faire de ces orfèvres. Des armes damasquinées, ornées de pierres précieuses, accompagnent le sultan dans ses campagnes militaires et ses somptueuses parades et cérémonies, tout comme les luxueux brocarts et velours de soie dont sont faits les caftans.

Mais surtout le règne de Soliman marque l'âge d'or de la production des céramiques Iznik 9. Les carreaux de revêtements muraux, qui couvrent les surfaces intérieures des principaux mausolées et mosquées, rehaussent de couleur les grandes réalisations de Sinan. Dès la fin du XVe siècle, les potiers d'Iznik mettent au point des couleurs proches des bleus et blancs chinois. Progressivement, la palette s'enrichit, notamment avec le fameux rouge tomate, tandis que les motifs s'inspirent souvent du monde floral.

Une autre production importante se développe et connaît un succès grandissant : les textiles. Les centres principaux sont Bursa et Istanbul. Les principales productions de luxe sont les soieries, lampas et velours, en particulier enrichis de fil d'or et d'argent. Le décor est là aussi souvent végétal sur fond rouge, orné de tiges ondulantes d'où s'échappent des bouquets de tulipes, jacinthes, lotus et grenades 10. Ces textiles précieux servent aussi à la confection de caftans pour la garde-robe impériale, et de caftans d'honneur offerts aux hauts dignitaires ou ambassadeurs étrangers. **F. H.**

La tulipe, légère comme un voile

« On ne peut pas faire un pas sans être assailli par des derviches et des janissaires qui vous comblent de tulipes et autres bagatelles », rapporte le voyageur anglais George Sandys en évoquant ses pérégrinations en Turquie au début du XVIIe siècle. La tradition veut que ce soit sous le règne de Soliman le Magnifique qu'arrivent en Occident les premiers bulbes de tulipes.
C'est, semble-t-il, au premier des voyageurs naturalistes français, Pierre Belon, apothicaire auvergnat visitant la Turquie en 1547, que l'on doit les premiers spécimens en France et en Bavière, où la première floraison attestée date des années 1560. Mais c'est le Flamand Ogier Ghislain de Busbecq, ambassadeur de l'empereur Ferdinand Ier auprès de Soliman le Magnifique, qui le premier lui donna le nom qu'on lui connaît. En compagnie d'un médecin, Busbecq partit pour la Turquie en 1554. Dans une lettre, il relate comment, sur son chemin, il découvre ces curieuses fleurs que « les Turcs appellent *tulipan* », qui, contrairement aux narcisses et jacinthes, n'ont pas beaucoup de parfum. Mais, poursuit-il, « elles sont admirées pour la variété et la beauté de leurs couleurs. Les Turcs cultivent ces fleurs avec une ardeur extrême, et bien qu'ils soient des gens raisonnables, n'hésitent pas à dépenser des sommes considérables quand l'une d'elles est exceptionnelle ».
Le mot *tülben*, et non *tulipan*, comme le rapporte Busbeck, est le nom d'un voile très fin. Est-ce la légèreté de la fleur à laquelle ce mot fait référence ? Difficile à dire car, en turc, la tulipe se dit *lâle*. Quoi qu'il en soit, dès que la *Tulipa turcarum* fut connue, elle se répandit rapidement en Europe : Augsbourg (1559), Anvers (1562), les Flandres (1583), Leyde (1890), Montpellier (1598).
La « tulipe ottomane », mince, élancée, légèrement renflée à la base, en forme de lyre avec des pétales en pointe, connaît un énorme engouement sous le règne de Soliman le Magnifique. Symbole de richesse, mais aussi d'art et d'esthétique, elle est le thème favori des artistes, qui la reproduisent sur de nombreux supports, que ce soient les manuscrits enluminés, miniatures, reliures, céramiques, textiles, tapis de prière, caftans, pièces d'orfèvrerie, mobilier, pierres tombales. ■ **F. H.**

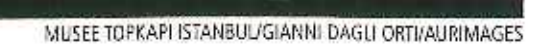

TOPKAPI PALACE MUSEUM

C'est en 1547 que l'apothicaire Pierre Belon rapporte en France les premiers bulbes de cette fleur que les Turcs appellent *tulipan* et apprécient immodérément.
• *« Livre des festivités » (XVIe s.).*

10

8

H. CANGÖKÇE/C. CETIN


MUSEE TOPKAPI ISTANBUL/GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES

CAFÉ : LA CARTE NOIRE DE LA CORNE D'OR


CHESTER BEATTY LIBRARY

Les origines du café se situent dans la Corne de l'Afrique. À partir des régions côtières du Yémen, la consommation des petites baies rouges se propage vers le nord par les routes maritimes et caravanières pour parvenir à La Mecque puis au Caire à la fin du XVe siècle. Les Ottomans le découvrent probablement lors de la conquête de l'Égypte en 1517. Le breuvage connaît alors un succès grandissant et se répand rapidement sous le règne de Soliman. Il est d'abord consommé à la cour, dans les cercles soufis, puis se propage parmi les populations des grandes villes du Moyen-Orient. L'existence des premiers cafés est attestée au Caire, à Damas et à Alep dans les années 1540, à Istanbul en 1554-1555. Selon les chroniqueurs ottomans, les deux premiers cafés (*kahvehane*) d'Istanbul sont ouverts près du marché aux épices (quartier de Tahtakale) par deux Syriens originaires d'Alep et de Damas. Le succès est immédiat, au grand dam des imams qui déplorent que « les gens se précipitent vers les cafés » et désertent les mosquées. Une décennie plus tard, la ville compte une cinquantaine d'établissements ; plusieurs centaines à la fin du siècle.

Comme toute nouveauté, le café suscite des controverses. Ebussuud, le grand mufti d'Istanbul, donne un avis favorable dans les limites d'une consommation individuelle et à des fins thérapeutiques. Les espaces de consommation – notamment les lieux de rassemblement dans l'espace public, souvent perçus comme lieux de débauche – posent davantage problème. Ces établissements deviennent rapidement des espaces de réunion, de jeu (échec, trictrac), de discussions littéraires, mais aussi de possibles contestations. Soliman reste tolérant, mais une tentative d'interdiction sera mise en place sous Selim II, son fils et successeur. Ces mesures resteront momentanées, limitées, et le café poursuivra sa course vers l'Europe au siècle suivant. Sa préparation suit plusieurs étapes. Des boutiques torréfient les grains, les broient dans des mortiers. Le résultat est mélangé à des cosses de café parfois additionné de clous de girofle, de cardamome. Puis on en prépare une décoction qui passe dans des bouilloires. Il est servi brûlant, sans sucre, dans de petites tasses en terre cuite ou porcelaine placées dans des soucoupes (*zarfs*) ressemblant à des coquetiers.

Le café est consommé à tout moment de la journée, surtout à l'aube, où ses vertus stimulantes sont appréciées, après le repas ou le hammam. Le servir, souvent accompagné de douceurs et de sorbets, est une marque d'hospitalité. Quand le tabac arrive à Istanbul au début du XVIIe siècle, la pipe longue ou le narghilé le suivent. Censées agir sur le corps et l'esprit, ses vertus curatives sont évoquées dans des traités de médecine. Soliman est lui-même un grand amateur, d'autant que son médecin personnel lui en recommande la consommation comme remède. ■ **FRÉDÉRIC HITZEL**




AKG-IMAGES

SUR UN PLATEAU
Consommé à tout moment de la journée, le café est servi très chaud et sans sucre. Pour ne pas se brûler les doigts, les tasses en porcelaine sont placées dans des coquetiers en laiton.

LA MAÎTRISE DU MONDE

Surnommé « le Magnifique » par les uns, « le Législateur » par les autres, Soliman brille aussi par son goût de la conquête, terrestre comme maritime. Une appétence qui le conduit aux portes d'un Saint Empire en proie au doute.

RIEN N'ARRÊTE LE CONQUÉRANT AU TURBAN

Ciblant les princes chrétiens, ses expéditions visent l'extension territoriale de son empire. Sous le feu de son artillerie, Belgrade, Buda et Rhodes tombent.

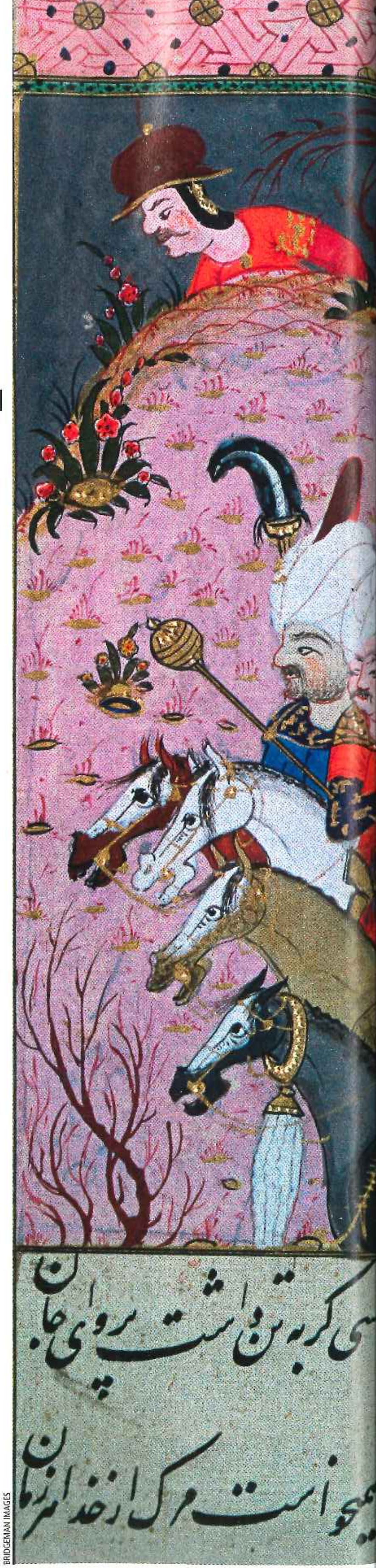
PAR **ALAIN MARCHANDISSE**

Il ne faudra pas longtemps pour que Soliman, proclamé sultan le 30 septembre 1520 et âgé alors de 25 ans seulement, s'engage dans une série d'expéditions militaires, dites impériales ou augustes. Son objectif: permettre l'expansion territoriale de son empire, tout spécialement vers l'ouest, sur le continent européen, et parer au danger d'une croisade contre l'infidèle, prônée durant tout le XVe siècle et dont, au début du siècle suivant, Charles Quint, l'empereur germanique et le chef de l'Europe catholique, se fait le chantre.

Principal ennemi de Soliman dans l'est de l'Europe et dernier rempart de la chrétienté, le royaume de Hongrie est alors entre les mains peu clairvoyantes de Louis II Jagellon, marié depuis 1515 à Marie, la sœur de Charles Quint. L'émissaire ottoman, auquel devait être versé l'impôt réclamé par Soliman contre un renouvellement de la paix, est assassiné par les Hongrois, ce qui suscite l'ire du sultan et son entrée en guerre. Tout l'hiver 1520 est consacré à des préparatifs militaires, avec pour ligne de mire Belgrade, dont la prise devait permettre sans problème la conquête de Vienne et de Buda. L'Europe, alors confrontée à la Réforme, ne réagit pas. Charles Quint conseille à Louis II de conclure une trêve avec Soliman, mais les intentions de celui-ci sont tout autres.

LES ARMES ÉTINCELANTES

Le 6 février 1521, l'armée impériale quitte Istanbul. Le spectacle est aussi grandiose qu'effrayant pour l'ennemi: des milliers de cavaliers et leurs montures, richement vêtus et équipés (les pierreries incrustées sur les armes étincelantes de mille feux), avancent fièrement, suivis des janissaires dans leur sobre uniforme, la plume au bonnet, les dignitaires du palais, la garde du sultan, des fantassins, etc. Soliman lui-même, dont la robe de soie brodée et le turban à l'aigrette de diamants et de pierres précieuses polarisent les »»



BRIDGEMAN IMAGES



AUX MARGES DE L'EUROPE
En 1521, Soliman marche sur Belgrade et prend la ville, avant-poste du royaume de Hongrie au sud du Danube. Après deux offensives infructueuses, cette conquête marque le début d'une longue tutelle ottomane. • *Enluminure (1558) d'Ali. Amir Beg Shirwani, bibliothèque Chester-Beatty, Dublin*



CHESTER BEATTY LIBRARY, DUBLIN

LE PONT DE LA RIVIÈRE DRAVE
Une fois traversé ce pont bâti par son armée, Soliman ordonne sa destruction. À la tête de ses troupes, il atteint Mohacs (Hongrie), où l'attend l'armée du roi Louis II. • *Enluminure (1579), bibliothèque Chester-Beatty, Dublin*

››› regards, évolue avec les eunuques et les 200 jeunes gardes nobles chargés de sa protection. Sofia est rapidement atteinte par l'armée, bientôt gagnée par quantité de canons, de munitions et des tonnes de ravitaillement. Trois colonnes se dirigent vers Sabac, sur la Save, la Transylvanie et Belgrade. Dans un premier temps bombardée sans grand succès par des batteries établies sur une île, au confluent du Danube et de la Save, la ville, une fois sa grande tour détruite, finit par être livrée par ces occupants serbes. Ils auront la vie sauve; les Hongrois, eux, seront massacrés, prélude à la chute du royaume tout entier.

Une année à peine après son avènement, Soliman dirige ses ambitions conquérantes vers Rhodes, le bastion des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui représentent une menace constante pour le commerce ottoman et un havre de paix pour les chrétiens. L'île avait été assiégée une première fois, en vain, par les Turcs, en 1480. En 1522, ce fut un triomphe.

Durant l'hiver 1525-1526, une nouvelle expédition est décidée. Les préparatifs de guerre concernent tout spécialement l'artillerie, dont la puissance de feu offre une supériorité incontestable sur toutes les armées occidentales. Affaiblie par les divisions, la Hongrie va en faire les frais, durant une campagne qui a les mêmes motivations que celle contre Belgrade : extension territoriale et lutte contre les princes chrétiens. Le 21 avril 1526, Soliman, accompagné de 100 000 hommes et de 300 canons, quitte Istanbul, direction Belgrade. Une expédition pénible en raison des intempéries. Petrovaradin (Serbie) conquise entre-temps par le grand vizir Ibrahim, la campagne se poursuit vers Buda. Après Ilok et Osijek (Croatie), dont le pont sur la Drave, bâti en quelques jours sur l'ordre de Soliman, est détruit une fois la rivière traversée, le sultan et son armée atteignent Mohacs, en Hongrie, où l'attend le roi Louis, bien décidé à lui barrer la route de sa capitale, Buda. Le reste de l'Europe chrétienne est resté sourd à ses demandes de secours et la noblesse hongroise a choisi de ne pas faire bloc derrière son souverain, y compris sur le théâtre des opérations militaires, où la lourde cavalerie hongroise, mal préparée, mal dirigée en un lieu qui lui est défavorable, va se heurter à une armée turque légère, mobile et à son artillerie. À l'été, la diète d'Empire décide d'envoyer des troupes au souverain hongrois, mais l'affaire est déjà entendue, tragique. La veille du désastre, il est décidé que l'armée ottomane laissera son homologue hongroise s'engouffrer dans ses rangs ouverts avant de l'attaquer sur les flancs. Le lendemain, 29 août, tel est le scénario qui prévaut : les chevaliers hongrois ne font pas le poids face à l'artillerie ennemie lors d'une bataille qui s'achève en fin de journée. Nombre d'entre eux, dont le roi Louis, y laissent leur vie.

LA CIBLE, C'EST VIENNE

Le lendemain, une pyramide formée des têtes de 2 000 combattants hongrois se dresse fièrement devant la tente du sultan. Le 10 septembre, l'armée turque atteint Buda. La ville est partiellement pillée et incendiée. L'artillerie hongroise, les œuvres d'art du château royal et la riche bibliothèque d'un précédent roi, Mathias Corvin, sont emportées et la noblesse hongroise fait allégeance au pouvoir du sultan.

La succession de Louis de Hongrie s'annonce disputée. À son beau-frère, Ferdinand de Habsbourg, le frère de Charles Quint, bon nombre de nobles hongrois préfèrent le voïvode de Transylvanie, Jean Zapolya, soutenu par tous ceux qui voient d'un mauvais œil un accroissement de la puissance Habsbourg en Europe – le roi de France François Ier en tête. Mais Ferdinand est finalement élu par ses partisans et couronné avant la fin de 1529. Zapolya est

expulsé de Buda par les troupes du Habsbourg et se réfugie en Pologne. C'est de Soliman, qui reconnaît comme roi de Hongrie celui qui lui fait allégeance, qu'il va recevoir de l'aide, en particulier militaire. Face à lui l'impérieux Ferdinand, dont l'ambassade à Constantinople est très malhabile avec le Turc et les siens. De nouveaux préparatifs militaires s'annoncent.

Cette fois, la cible, c'est Vienne, et l'ennemi, au-delà de Ferdinand, est son frère Charles. Le 10 mai 1529, avec magnificence et selon un cérémonial désormais bien huilé, Soliman quitte sa capitale. Mais les éléments se déchaînent contre son armée, tout spécialement des inondations, qui causent de nombreuses noyades. À Mohacs, Zapolya, en grand appareil, se présente à Soliman, lui baise les pieds avant de recevoir la couronne de saint Étienne, symbole de la monarchie hongroise. Mais le Turc tient le roi pour son serviteur et l'indépendance de la Hongrie a vécu. Trois jours plus tard, Soliman est devant Buda, tenue par les partisans de Ferdinand. La ville tombe en quelques jours, ce qui permet à Zapolya de prendre possession de son royaume.

Le 27 septembre, Vienne semble à portée de main de l'armée turque, prête à en découdre, même si son artillerie n'est que partiellement arrivée. Mais cette fois catholiques et protestants sont conscients du danger turc ; Vienne est solidement défendue. Soliman est à deux doigts de s'emparer de la ville, mais, malgré la supériorité numérique de ses forces militaires, elle se dérobe à lui *(lire p. 68-71)*. Il décide de regagner sa capitale. Les Habsbourg n'ont pas osé se mesurer à lui, jamais il n'a souhaité conquérir Vienne, telles sont les rumeurs qui se répandent. Elle n'en sera pas moins de nouveau à son programme de conquêtes en 1532. ■

GROS PLAN

Rhodes, solide comme un roc

Maîtres de Rhodes depuis le XIVe siècle, les chevaliers de l'Hôpital défendaient avec acharnement les mers grecques contre les envahisseurs musulmans. Pour les Ottomans, qui ont conquis l'Égypte en 1517, la situation apparaît insupportable, car les Hospitaliers bloquent leurs lignes maritimes. Dès son avènement, Soliman rêve donc d'en finir avec Rhodes, mais c'est un gros morceau sur lequel Mehmed II s'est cassé les dents en 1480. Car les chevaliers, qui ne sont que quelques centaines, pallient leur effroyable infériorité numérique par un véritable génie militaire, et Rhodes constitue la forteresse la plus extraordinaire de son temps. Qu'à cela ne tienne ! Le 24 juin 1522, les Ottomans y débarquent une formidable armée, qui compte peut-être 100 000 hommes, et une énorme artillerie - dont une soixantaine de gros canons. Face à eux, 5 000 à 6 000 hommes, dont environ 500 chevaliers sous la direction de l'inflexible Philippe de Villiers de L'Isle-Adam, grand maître de l'ordre. Les Turcs cherchent d'emblée à écraser la défense sous un déluge de feu : leurs bombardes tirent jour et nuit contre les murailles, tandis qu'une armée de sapeurs creuse des mines explosives. Mais les Rhodiens se sont adjoint les services de Gabriele Tadino da Martinengo, un spécialiste de la guerre souterraine, qui lance des contre-mines et ruine tous les efforts de l'ennemi. Sous l'œil de Soliman, qui a rejoint ses troupes, les Ottomans ne tardent pas à multiplier les assauts massifs, mais sans ordre, et ils sont tous repoussés - des cadavres par dizaines de milliers jonchent les fossés de la place. Après plusieurs mois de siège, le sultan est à deux doigts d'abandonner la partie, mais les défenseurs, réduits à la dernière extrémité, acceptent de traiter (22 décembre). Les Turcs laissent partir les défenseurs avec leurs biens et, de manière exceptionnelle, tiennent parole. Quant aux rescapés, ils iront s'établir à Malte, où, quarante ans plus tard, les armées du vieux Soliman échoueront à les en déloger (1565). ■ **Laurent Vissière**



« Les plus gros efforts contre nous, outre les batteries d'artillerie et mortiers, ont été [les] mines », écrit le grand maître des Hospitaliers. Ceux-ci ont résisté six mois à une armée supérieure en nombre.

DIPLOMATIE ET AUTRES JEUX DE STRATÉGIE

Souvent comparés, le sultan de la Sublime Porte et le monarque du Saint Empire s'affrontent sur plusieurs continents. Dans cette confrontation, terrestre et maritime, le souverain turc a un atout surprise en la personne de François Ier, soutien de circonstance.

L'EMPEREUR CHARLES QUINT, FAUX JUMEAU, VRAI ENNEMI

PAR **FLORENCE BUTTAY**

On peut parler, à propos de Soliman et Charles Quint, d'un « effet de gémellité », pour reprendre les mots de l'historien Sanjay Subrahmanyam. Leurs contemporains, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, ont volontiers rapproché le destin des deux hommes dans un contexte d'attentes millénaristes qui traversent tout le continent eurasiatique. L'image de « deux soleils dans le ciel » a souvent été employée. Monarques dont l'autorité s'étendait sur plusieurs continents, ils ont pu passer pour les candidats les mieux placés dans la course à la monarchie universelle, prélude aux derniers temps.

Le chroniqueur portugais Diogo do Couto écrit ainsi, à la mort de Soliman : « Il était un homme valeureux, et succéda à l'Empire ottoman le jour même où l'invincible empereur Charles Quint fut couronné empereur. » Cette remarque chronologiquement inexacte permet de magnifier le parallèle entre les deux souverains, tout en donnant l'avantage au combattant du Christ. De leur côté, les souverains ottomans ont toujours affirmé leur suprématie et parlent avec mépris des monarques chrétiens. Soliman s'emploie à ne désigner Charles Quint que comme le roi d'Espagne. Il ne lui reconnaît jamais le titre d'empereur et l'accuse de s'arroger des titres qui lui reviennent, comme celui de roi de Jérusalem. Les Habsbourg sont décrits comme les chrétiens présentent les Turcs : des traîtres, sanguinaires et persécuteurs de la vraie foi.

En 1527, Charles Quint affronte seul un taureau nommé Mahomet dans les arènes de Valladolid et lui fiche sa lance dans le cervelet. Une mise en scène trompeuse : Soliman reproche plusieurs fois à son ennemi de ne pas oser le combattre directement. De fait, dans la confrontation entre Habsbourg et Ottomans, c'est Ferdinand, le frère de Charles Quint, chargé des possessions héréditaires des Habsbourg en Europe centrale, qui est en première ligne. La progression rapide des Turcs dans les Balkans marque les années 1520. Belgrade tombe en 1521 ; Mohacs, en 1526, victoire éclatante qui coûte la vie au beau-frère de l'empereur, le jeune roi Louis II de Hongrie. La plaine hongroise est ouverte aux Turcs. En 1529, le siège de Vienne est un échec, mais la menace demeure. Charles Quint, qui jusqu'alors n'a pas participé personnellement à la lutte contre les Turcs, est là en 1532, quand Vienne subit un nouveau siège. La résistance des troupes impériales lui permet d'apparaître comme le défenseur de la chrétienté.

LA FRANCE BOUDE LA SAINTE LIGUE

Sur mer, la partie est largement à l'avantage de Soliman. Comme l'a écrit Fernand Braudel, « depuis le XIIe s., la Méditerranée était un lac chrétien ». Cet ordre s'écroule dans les années 1520 avec l'irruption de la flotte turque, renforcée, une décennie plus tard, par son alliance avec les corsaires « barbaresques », c'est-à-dire d'Alger, de Tunis et de Tripoli, provinces passées sous domination ottomane. Barberousse, pirate algérois devenu grand amiral de la flotte turque, assure à Soliman la suprématie maritime, menaçant toutes les côtes chrétiennes jusqu'à Séville et ses convois venant des Amériques.

Soliman profite des dissensions entre les puissances chrétiennes. Dès 1536, François Ier favorise les entreprises turques afin d'affaiblir les Habsbourg. Charles Quint marque un point avec la conquête, difficile, de Tunis en 1535, mais échoue à rassembler les princes chrétiens dans une Sainte Ligue trois ans plus tard – la France n'acceptant même pas de rester neutre. Mal préparé, le débarquement de Charles Quint à Alger, en 1541, est un échec cuisant. Dix ans plus tard, Tripoli, qui appartenait aux chevaliers de Saint-Jean, tombe aux mains des Turcs.



DÉFENSEUR DE LA CHRÉTIENTÉ
Arborant une épée et un orbe crucigère, symbole du Christ, Charles Quint toise ses adversaires : François I[er] ; le pape Clément VII, qui s'est allié avec le roi de France et Soliman, le chef des « infidèles ». • *Tableau anonyme (XVI[e] siècle), Berlin.*

AKG-IMAGES

Ces victoires sont-elles « pesées à leur poids » (Braudel) par Soliman ? On peut s'étonner qu'il ne les exploite pas davantage. Pour le comprendre, il faut regarder vers l'est, vers une autre gémellité, une autre rivalité, celle qui l'oppose au chah de Perse. En 1547, il signe une trêve de cinq ans avec Charles Quint pour se concentrer sur cet adversaire. Le fondateur de la dynastie safavide, d'origine turkmène, Ismaël, s'est fait proclamer chah en 1501. Il a conquis un vaste territoire entre l'Anatolie et l'Inde, dans lequel le chiisme est devenu religion d'État. Son successeur, Tahmasp (1524-1576), est sûrement pour Soliman un ennemi plus irritant que Charles Quint, d'autant que ses fils rebelles trouvent refuge à sa cour. Les sultans ottomans, califes protecteurs des Lieux saints et commandeurs des croyants, tout en se montrant tolérants avec les communautés religieuses une fois soumises, sont intraitables envers les « hérétiques » chiites. Tahmasp cède régulièrement du terrain devant Soliman, avant de l'arrêter en 1553. C'est pourquoi, quand Gabriel d'Aramon, l'ambassadeur de François I[er], suit le sultan dans sa campagne contre la Perse pour réclamer une guerre « forte et royde » en Méditerranée, Soliman se fait prier.

La conjoncture change aussi. Dans les années 1550, le sultan se pense moins en conquérant qu'en conservateur de son empire. Il s'intitule plus volontiers « Refuge du monde » et « Dispensateur de la loi ». Il cherche à signer des traités, même en Asie, avec la Perse et les Portugais. Par-delà les conflits, la négociation a occupé une place importante dans les relations avec Charles Quint. La nouvelle de son abdication et la division de l'héritage des Habsbourg entre deux branches, celle d'Autriche et celle d'Espagne, est parvenue rapidement à Istanbul. Soliman l'a ouvertement critiquée. Elle était sûrement une preuve de plus, pour lui, de la faiblesse du « frère de Ferdinand le niais, le roi d'Espagne, un certain Charles ». ■


WORLDHISTORY ARCHIVE/ABACA

FRANÇOIS IER, L'ALLIER OBJECTIF

PAR **CÉDRIC MICHON**

Le 28 juin 1519, Charles Quint est élu empereur du Saint Empire romain germanique. Le 30 septembre 1520, Soliman le Magnifique devient le dixième sultan ottoman de l'histoire. Les deux hommes sont jeunes, ambitieux, travailleurs et autoritaires. À la tête des deux plus puissants empires de l'Occident eurasiatique, l'affrontement est inéluctable *(lire p. 60)*. Mais Charles Quint a déjà un ennemi en la personne de François Ier. Or, un théorème bien connu en géopolitique stipule que « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». François Ier et Soliman se retrouvent donc alliés objectifs dans leur lutte contre Charles Quint. Pavie est un moment pivot dans cette alliance, le désastre de la défaite accélérant l'insertion ottomane dans le jeu diplomatique d'Europe occidentale. Lorsque la nouvelle de la captivité de François Ier arrive à Istanbul, Soliman est incrédule. Dans l'imaginaire levantin, le roi des Francs appartient à une redoutable nation de croisés proches de l'invincibilité. Dès qu'elle apprend la défaite, Louise de Savoie envoie une ambassade auprès du sultan. Mais la quinzaine d'hommes qui la composent sont massacrés par le pacha de Bosnie. Quelques mois plus tard, en décembre 1525, une seconde ambassade menée par le Croate Jean Frangipani est envoyée à Istanbul pour inviter Soliman à attaquer Charles Quint et rééquilibrer le rapport des forces en Occident.

Le sultan répond par une lettre dont la cour de France diffuse une traduction en Italie et dans laquelle il affirme être « fort marri et malcontent [de la défaite de Pavie] ». La traduction poursuit : « Si vous avez besoin d'or, d'argent, de gens, faites-le moi savoir et j'en enverrai en si grande abondance que vous voudrez [...] et je montrerai à l'empereur qui est le véritable empereur car je lui ravirai ses villes et son royaume. » Avec beaucoup de mauvaise foi, la traduction française ajoute ce passage en italique, qui ne figure pas dans l'original, lequel, beaucoup plus évasif, prend acte de la défaite française et affirme que Soliman restera fidèle à la vocation de ses aïeux qui est d'agir en conquérant. Il s'agit pour le roi de France de mettre en avant un allié puissant, quitte à se l'inventer presque de toutes pièces.

ATTAQUES CONCERTÉES

Des années plus tard, en 1535, François Ier envoie le premier ambassadeur résident à Istanbul, Jean de La Forest. Cette ambassade permet de rédiger un projet de capitulations commerciales et, surtout, d'organiser en 1536 les attaques concertées de la Savoie par l'armée française et des côtes italiennes par le pirate Barberousse (Khayr ad-Din). Cette politique relève de la realpolitik comme en témoignent ses propos rapportés par un ambassadeur vénitien : « Je ne puis nier que je désire vivement voir le Turc très puissant prêt à la guerre, non pas pour lui, car c'est un infidèle, et nous autres, nous sommes chrétiens ; mais pour

affaiblir la puissance de l'empereur, pour le forcer à de graves dépenses, pour rassurer tous les autres gouvernements contre un ennemi si grand. »

À la fin de 1541, l'échec de l'expédition de Charles Quint sur Alger, à la suite d'un ouragan de trois jours qui détruit une bonne partie de sa flotte, pousse Soliman et François Ier à une nouvelle alliance. En avril 1543, le sultan lui fait savoir, par l'ambassadeur de France à Istanbul, le baron de La Garde, qu'il met à sa disposition la flotte de Barberousse. Ses 110 galères quittent les Dardanelles et effectuent des raids sur les côtes siciliennes et italiennes, avant d'arriver en vue de Marseille début juillet, puis devant Nice le 6 août 1543, avec quelques galères françaises. Après deux semaines de bombardements, la ville, [rattachée au duc de Savoie, allié de Charles Quint, ndlr], se rend le 22 août. Le roi de France met à la disposition de Barberousse la rade de Toulon, qui devient ottomane, avec mosquée, marché aux esclaves et environs recouverts de tentes abritant des milliers d'Ottomans *(lire p. 77)*. Cette période d'alliance se termine en 1544, lors de la signature de la paix de Crépy entre François Ier et l'empereur, suivie d'une paix entre Charles Quint et Soliman en 1545, renouvelée en 1547.

Que dire de cette alliance franco-ottomane ? D'abord qu'elle est l'un des angles d'attaque favoris des contempteurs de François Ier, qui l'opposent au croisé Charles Quint. Il y a une dimension de choc des civilisations qui fait bondir les esprits d'habitude les plus nuancés. Des chrétiens avec des musulmans, contre d'autres chrétiens ! Même Voltaire et Michelet, peu suspects de sympathies papistes, en sont choqués. Cette politique n'est pas aussi évidente qu'il y paraît. L'alliance est compliquée à tenir, car François Ier doit composer avec des éléments paradoxaux : les attaques ottomanes sur des intérêts impériaux en Europe centrale amènent les Allemands à se rassembler derrière l'empereur face à l'ennemi commun et consolident sa position dans l'Empire.

La relative inutilité de cette alliance est frappante : par le scandale qu'elle provoque et par les limites de ses effets aussi bien militaires que diplomatiques, elle peut être résumée en citant Shakespeare : « Beaucoup de bruit pour rien. » Sur le long terme, elle constitue pourtant un tournant et ouvre la voie à l'intensification des liens diplomatiques et commerciaux entre la France et l'Empire ottoman ainsi qu'au déploiement d'une présence française en Méditerranée orientale. ■

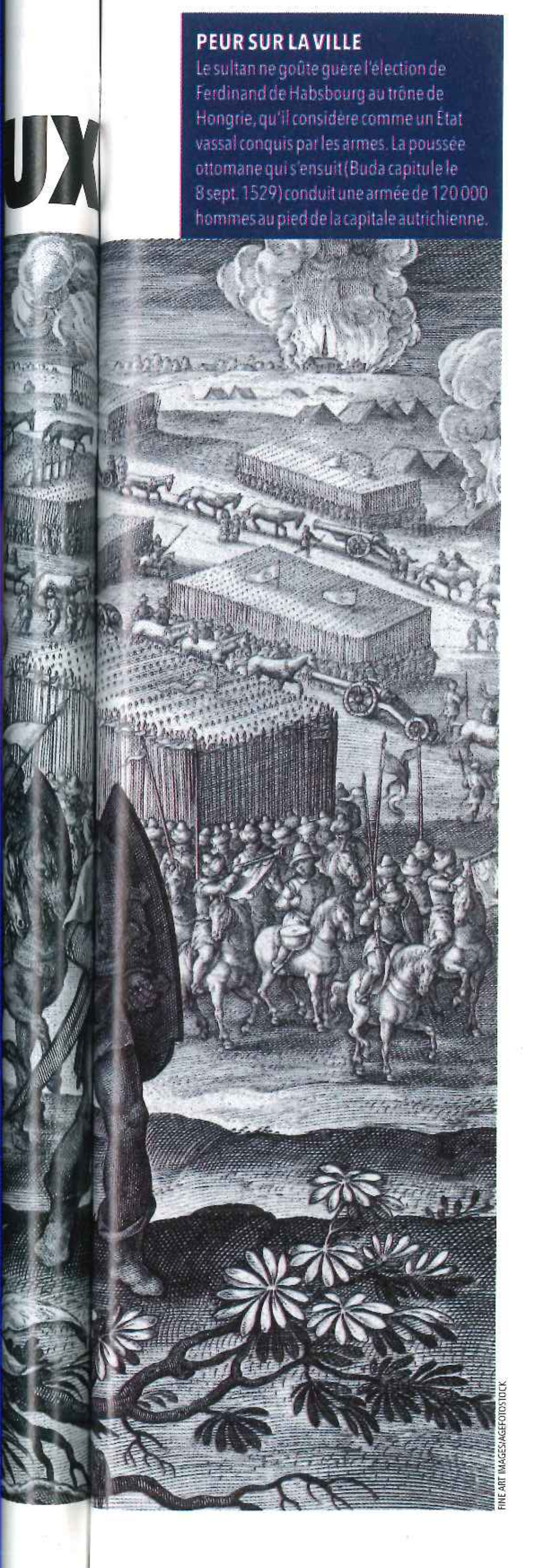


ESCALE AU VIEUX-PORT
La flotte de Barberousse, épaulée par le général de l'armée navale de François Ier, prend la mer en avril 1543. Avant d'assiéger Nice, elle se ravitaille à Marseille, où elle est accueillie en grande pompe.
• Vélin, musée de Topkapi, Istanbul

LE SIÈGE DE VIENNE : UN FAUTEUIL POUR DEU



PEUR SUR LA VILLE
Le sultan ne goûte guère l'élection de Ferdinand de Habsbourg au trône de Hongrie, qu'il considère comme un État vassal conquis par les armes. La poussée ottomane qui s'ensuit (Buda capitule le 8 sept. 1529) conduit une armée de 120 000 hommes au pied de la capitale autrichienne.


FINE ART IMAGES/AGEFOTOSTOCK

La bataille de Mohacs (1526) scelle la fin de l'indépendance de la Hongrie. La succession de Louis II, mort au combat, attise la rivalité entre les Habsbourg et Soliman, qui avancent leurs pions… comme leurs armées.

PAR **GUY LE THIEC**

Le siège de Vienne de 1529 par les Ottomans occupe une place particulière dans l'histoire européenne, aux côtés de la bataille de Lépante (1571) ou encore du second siège de la capitale autrichienne (1683). Il serait ainsi, dans l'affrontement pluriséculaire entre la Croix et le Croissant, l'un de ces moments de résistance à l'inexorable avancée ottomane qui menace l'Europe depuis la chute de Constantinople, en 1453. Cette approche quelque peu grandiloquente ne dit rien pourtant de l'originalité d'un siège qui s'explique d'abord par des intérêts et des enjeux qui font de cet événement, fameux dès son déroulement, un fait historique tout autre. Il ne peut ainsi être compris indépendamment de la politique hongroise de l'archiduc d'Autriche et frère de l'empereur Charles Quint, Ferdinand de Habsbourg, et de celle du sultan Soliman Ier.

À s'en tenir à la trame événementielle, le siège de la capitale du Saint Empire romain germanique ne dure que du 25 septembre au 16 octobre 1529, soit un peu plus de deux semaines, et se solde par l'insuccès des Ottomans. Si le padichah, Soliman Ier, est présent pendant toute la durée des opérations, du côté des Habsbourg, ni Charles V ni son frère l'archiduc Ferdinand, chargé des États habsbourgeois, ne sont dans la capitale impériale : le siège de Vienne n'est donc pas davantage le choc de deux empires… Cet événement n'est, en quelque sorte, que le prolongement inattendu d'une campagne de Hongrie censée régler la crise successorale ouverte par la disparition du souverain Louis II Jagellon, en 1526, et la conséquence des erreurs d'appréciation quant à l'instabilité de cette situation hongroise par l'archiduc Ferdinand.

AU-DELÀ DU DANUBE

La dynamique de l'expansion territoriale ottomane dans les Balkans, depuis la chute de Constantinople, pourrait faire passer le siège de Vienne comme l'aboutissement d'une stratégie mûrie de conquête qui s'étendrait jusqu'à cette porte des Balkans. Belgrade tombe en 1521, dès la première année de règne du nouveau sultan Soliman (1520-1566), alors que Mehmed II le Conquérant, son arrière-grand-père, avait en vain assiégé la ville (1456). La frontière du Danube franchie, la progression se poursuit au fil des ans : en 1523 Szavaszentdemeter-Nagyiolaszi, trois ans plus tard Mohacs, qui signe, avec la mort du roi Louis II Jagellon sur le champ de bataille, l'écroulement de la Hongrie médiévale et ouvre la question de la succession au trône du souverain défunt. Laquelle, par l'absence de réponse, entraîne l'expédition qui aboutit au siège infructueux de Vienne.

L'intérêt des Habsbourg d'Autriche pour le grand royaume balkanique découle de la diplomatie du grand-père de Charles Quint et de Ferdinand, »»



ON NE PASSE PAS
La garnison de 16 000 hommes (auxquels s'ajoutent 1 000 notables en armes) est placée sous le commandement de Niklaus von Salm, qui mourra de ses blessures, et de Wilhelm von Roggendorf *(illustr.)*, qui avait renouvelé les fortifications avant l'arrivée des assaillants.

››› l'empereur du Saint Empire Maximilien Ier. Sa propre dynastie devenait par le traité de Vienne (1515) l'héritière potentielle des couronnes de Bohême et de Hongrie, aux mains des Jagellon, et ce, à la barbe des magnats hongrois et des Zápolya, voïvodes de Transylvanie, principauté frontalière de l'Autriche et de la Hongrie. La disparition du dernier souverain Jagellon offre ainsi aux Habsbourg d'Autriche cette occasion successorale. Fort du droit dynastique, au lendemain de la défaite jagellonne face aux Turcs, Ferdinand, relevant le titre royal de Hongrie, défie Soliman, vainqueur sur le champ de bataille de Mohacs et nouveau maître des destinées magyares au nom du droit d'épée ou de conquête. Parce que la Hongrie est une monarchie élective, deux candidats deviennent rois et revendiquent dès lors un même territoire : Ferdinand Ier de Habsbourg et le Transylvain Jean Zápolya, à la tête de la faction hongroise anti-Habsbourg. Ferdinand croit pouvoir résoudre la crise hongroise d'abord par la force militaire (il défait Zápolya en 1527), puis par la diplomatie auprès de l'empereur victorieux Soliman. Mais ce dernier joue des divisions de la noblesse hongroise pour mieux affaiblir Ferdinand en Hongrie, et offre la couronne à Jean Ier pour s'en faire un allié face au Habsbourg.

LE SENS D'UNE CAMPAGNE MILITAIRE

Pour les Hongrois, peut-être plus concernés que les Viennois par les conséquences de cette campagne, la prise de Vienne aurait toutefois permis à la Hongrie de ne plus être ce champ de bataille qu'elle demeura durant près de deux siècles, situation qui a pu compromettre sa destinée de nation européenne : de fait, la frontière ottomane (*serhad*) s'y établit et en 1541 se tient le nouveau siège, victorieux, de Buda. Il peut, enfin, sembler presque paradoxal que Ferdinand, qui avait hérité de la Hongrie grâce à Maximilien Ier, ait négligé l'autre volet de la diplomatie orientale de ce dernier : le thème d'une croisade contre les Turcs ottomans. L'exploitation de la victoire du siège de Vienne remit en selle cette autre perspective. **G. L. T.**

FERDINAND PREND UN RISQUE

La « double élection royale » d'après 1526 se révèle ainsi lourde de conséquences géostratégiques, notamment pour Vienne. Si chacun des souverains a le droit pour lui, celui de l'épée et de la conquête pour Soliman et son allié Zápolya, le droit dynastique occidental pour Ferdinand, ce dernier a toutefois omis de s'assurer de moyens suffisants auprès du Saint Empire pour ceindre durablement la couronne de saint Étienne, symbole convoité d'une royauté magyare située toutefois hors du Saint Empire... Par sa politique aventureuse en Hongrie, Ferdinand prend ainsi le risque d'exposer l'Autriche à quelque expédition punitive ottomane. Il ne reçut rien ni de l'Empereur son frère ni d'aucune des diètes allemandes entre 1526 et 1529, tout entières préoccupées d'abord des intérêts allemands en ces années de division religieuse de l'Empire entre catholiques et luthériens. Mais les pressions de Charles V sur les princes protestants lors de la diète de Spire (1529) permirent enfin à Ferdinand d'obtenir le soutien attendu.

Quelle est alors la nature des forces en présence ? L'affrontement ne peut là encore être présenté comme la simple confrontation de deux camps confessionnels : Soliman reçoit l'appui de quelque 6 000 Hongrois aux côtés de Jean Ier ; quand Ferdinand, secouru par des princes d'Empire tant catholiques que protestants, ne dispose que d'une maigre armée pour secourir les populations de la capitale impériale et archiducale. L'entreprise de Vienne déjoue par son déroulement nombre de pronostics. L'armée quittant Istanbul le 10 mai 1529 pour la « quatrième campagne auguste » du règne a comme objectif certain de reprendre Buda aux Autrichiens et de rétablir comme roi Zápolya. On ignore, une fois Buda prise (le 8 septembre) et Jean Ier restauré, quand l'expédition sur Vienne est décidée. L'avancée ottomane se révèle fort lente aux yeux des espions autrichiens, et ce n'est que le 25 sep-

tembre (le 26 selon certains historiens) que l'armée établit ses positions devant la capitale de la Basse-Autriche. Depuis le siège de 1453, la réputation de l'armée ottomane tient aussi à son artillerie ; or, son acheminement prend beaucoup de retard tant il pleut entre Belgrade et Vienne. Ainsi, seuls 300 canons légers parviennent aux abords de la ville ! La cavalerie légère des *akindji* avait, elle, très tôt commencé à terroriser les populations environnantes par leurs raids et leurs exactions. La plupart des Viennois avaient préféré quitter la ville.

Si Soliman a établi ses quartiers à près d'une journée de la cité, il a, dès les débuts de la campagne, pris ses dispositions pour que son grand vizir Ibrahim Pacha puisse diriger en son nom les 120 000 hommes alignés contre les 17 000 défenseurs de Vienne – sans compter que près de 1 000 d'entre eux ne sont que des bourgeois en armes qui ne font guère le poids face aux divers corps de l'armée ottomane, dont un corps d'élite de 20 000 janissaires.

Malgré ce rapport des forces inégal, les trois assauts donnés contre la porte la plus stratégique de la ville, celle, méridionale, de Carinthie (*Kärntnertor*), sont repoussés, Ibrahim Pacha ayant estimé qu'elle était le point faible des fortifications à miner. La tentative d'étendre les mines à l'ensemble des murailles fut aussi un échec, les plans turcs ayant été transmis par un transfuge chrétien. L'archiduc Ferdinand avait pareillement organisé le commandement en raison de son absence : deux hommes sont à la tête des défenseurs, Wilhelm von Roggendorf et Niklaus von Salm, qui mourra lors du siège. L'armée ottomane n'est pas tout entière concentrée sur le siège : des raids dans le pays alentour sont nécessaires pour l'approvisionnement des troupes tant la logistique se révèle capitale à une telle distance des villes et marchés ottomans – les 20 000 chameaux de bât n'y suffisant pas. Après un peu plus de deux semaines de siège, celui-ci est levé le 15 octobre et l'armée ottomane reprend le chemin de la Hongrie et d'Istanbul le lendemain. ■

ALLER ET RETOUR
En l'absence de l'essentiel de son artillerie, retardée sur des routes bourbeuses, Soliman piétine. Le siège, qui n'aura que peu duré (21 sept.-15 oct.), est levé. L'hiver arrive, et son espoir de pousser Ferdinand Ier à une bataille rangée s'est envolé…



MUSEO DEL PRADO, MADRID/WIKIMEDIA COMMONS

UNE PUISSANCE NAVALE EN MÉDITERRANÉE

L'avènement de Soliman coïncide avec une extension de l'influence ottomane sur le pourtour méditerranéen. Sa flotte imposante y conquiert des possessions appartenant à la république de Venise et à l'Espagne.

PAR **GÉRAUD POUMARÈDE**

VICTOIRE SURPRISE
En septembre 1538, la flotte de Barberousse défait au large de Préveza (Grèce) celle de la Sainte Ligue, aux ordres du Génois Doria, qui bat en retraite. Cette bataille tue dans l'œuf une croisade lancée cette même année et marque la fin de la supériorité navale chrétienne. • *Huile sur toile, musée naval d'Istanbul.*

À partir de la seconde moitié du XVe siècle, l'Empire ottoman se dote d'une flotte puissante. Elle lui permet d'assurer la sécurité des routes maritimes qui convergent vers sa capitale, tout en poursuivant une politique d'expansion en Méditerranée orientale. Il s'y heurte à la république de Venise, dont les territoires, chapelet d'îles et d'établissements côtiers, se déploient de l'Adriatique au Levant, mais aussi aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui menacent, depuis leur bastion de Rhodes, ses littoraux et les navires marchands de ses ressortissants. Au-delà, l'Espagne, dont les couronnes sont réunies par Charles Ier, futur Charles Quint, lorsqu'il monte sur le trône en 1516, tient la Méditerranée occidentale, s'appuyant sur ses possessions des Baléares, de la Sardaigne, des royaumes de Naples et de Sicile et sur une série de places acquises le long du littoral nord-africain.

COUP D'ÉCLAT

L'avènement de Soliman le Magnifique, en 1520, coïncide avec une extension sans précédent de l'influence ottomane sur le pourtour méditerranéen. L'Égypte et la Syrie mameloukes viennent d'être conquises par son prédécesseur, Selim Ier, en 1516-1517. Le corsaire Barberousse *(lire p. 75)*, maître d'Alger, prête allégeance au sultan en 1521. Ce contexte inédit conduit le nouveau souverain à mobiliser progressivement les forces navales ottomanes au service d'une ambition maritime de grande ampleur. Il inaugure son règne par un coup d'éclat : en juin 1522, une flotte imposante débarque un corps expéditionnaire à Rhodes. Après plusieurs mois d'un siège acharné, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem capitulent et quittent leur île, suivis d'une partie de sa population, pour se réinstaller à Malte, en 1530, à l'invitation de Charles Quint. Loin de limiter l'usage de ses forces à la seule consolidation de la présence ottomane en Méditerranée orientale, Soliman les engage à partir des années 1530 dans une confrontation directe avec l'Espagne, qui prolonge sur mer le conflit qui oppose Ottomans et Habsbourg en Europe centrale.

Une série d'événements explique ce basculement. Charles Quint lui-même y a sa part de responsabilité : soucieux de soulager le front des guerres de Hongrie, il charge en 1532 l'amiral génois Andrea Doria, qui commande la flotte espagnole, de frapper le versant méditerranéen de l'Empire ottoman. Doria s'empare de la place de Coron, dans le Péloponnèse, et y laisse une garnison espagnole. Ce défi lancé à Soliman ne reste pas sans réponse, et le sultan saisit alors les deux possibilités qui s'offrent à lui. D'une part, il s'assure des compétences de Barberousse, qu'il nomme en 1534 gouverneur des îles de la mer Blanche et auquel il ›››



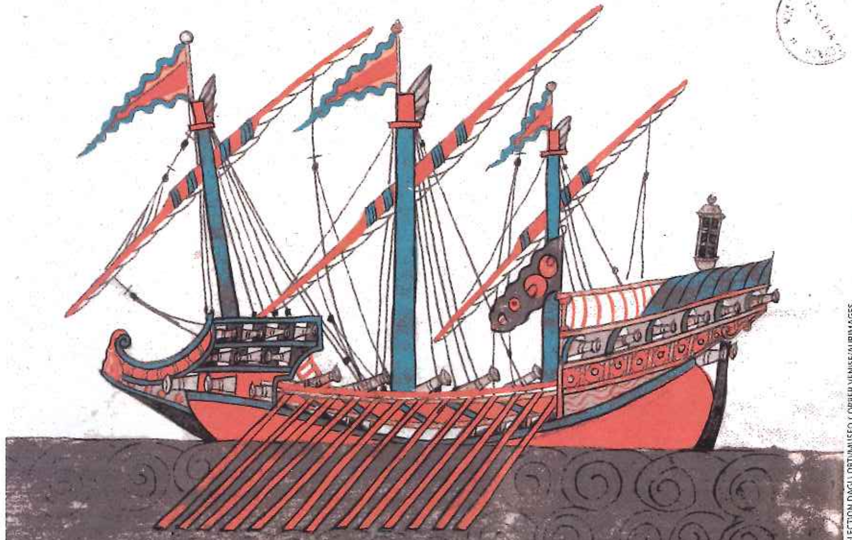
NAVAL MUSEUM, ISTANBUL/AURIMAGES

AVEC FRANÇOIS IER, LE SULTAN DISPOSE EN OCCIDENT D'UN APPUI INDISPENSABLE POUR ORGANISER DES CAMPAGNES MARITIMES PLUS LOINTAINES ET PLUS DURABLES

››› confie le commandement de sa flotte. D'autre part, il accepte les offres d'alliance de François Ier, officialisées en 1535 par l'envoi de Jean de La Forest comme ambassadeur à la Sublime Porte. Avec Barberousse, Soliman porte à la tête de ses forces navales un marin expérimenté et auréolé de prestige, qui connaît bien l'ennemi espagnol qu'il harcèle depuis de nombreuses années. Avec François Ier, le sultan dispose en Occident d'un appui indispensable pour organiser des campagnes maritimes plus lointaines et plus durables, alors que les flottes de galères, habituellement utilisées en Méditerranée, ne peuvent demeurer trop longtemps coupées de leurs bases.

Ces choix politiques et stratégiques ne tardent pas à porter leurs fruits. Dès 1534, Barberousse reprend Coron aux Espagnols, ravage les côtes des royaumes de Naples et de Sicile et s'empare de Tunis, dont il chasse le sultan hafside allié de Charles Quint. Certes, l'empereur réplique en 1535 et commande en personne une imposante armada de 400 navires qui vient reprendre la ville et restaurer son souverain. Cependant, le conflit s'étend et se prolonge. Il a d'abord pour cadre la Méditerranée orientale. Au printemps de 1537, la flotte ottomane se masse à Vlora, sur la côte albanaise. Des raids sont d'abord lancés sur les côtes italiennes, en direction de la terre d'Otrante, et Barberousse prend et saccage la ville de Castro. Toutefois, l'attaque principale est portée contre l'île

DE AGOSTINI/LEEMAGE



COLLECTION DAGLI ORTI/MUSEO CORRER VENISE/AURIMAGES

TERREUR DES MERS
Jusqu'à sa défaite lors de la bataille de Lépante (Grèce), le 7 octobre 1571, la flotte ottomane se compose uniquement de galères, comme ce bâtiment de guerre datant du milieu du XVIe siècle.
• *Musée Correr, Venise.*

ASSIÉGEURS ASSIÉGÉS
Au printemps 1535, la flotte de Charles Quint encercle Tunis, aux mains des Turcs depuis 1534. La Goulette, le fort où Barberousse et ses hommes se sont regroupés, tombe après un mois de siège.
• *Musée des Arts africains et océaniens, Paris.*

vénitienne de Corfou : elle est ravagée, mais sa forteresse tient bon et les Ottomans se replient. À l'initiative du pape Paul III, une Sainte Ligue est alors conclue en février 1538 entre Rome, Venise et Charles Quint. Les confédérés unissent leur force pour rassembler une flotte de près de 200 bâtiments, dont le commandement est confié à Andrea Doria. Son objectif est de frapper l'Empire ottoman et si possible d'y réaliser des conquêtes. Jugées trop indécises, les batailles navales sont rares à cette époque et les amiraux se montrent généralement soucieux de préserver leurs navires. La confrontation avec les 120 galères de Barberousse a néanmoins lieu le 27 septembre 1538 au large de Préveza : après quelques escarmouches, Doria décide de se replier et abandonne la mer aux Turcs. Ces derniers accentuent dès lors leur pression sur la république de Venise et lui imposent, en 1540, une paix séparée largement défavorable. Pour plusieurs décennies, les Ottomans s'assurent ainsi le contrôle du bassin oriental de la Méditerranée.

La lutte se déplace sur d'autres théâtres. Pour Charles Quint, la maîtrise du littoral nord-africain est cruciale afin de faire cesser les raids incessants des corsaires musulmans qui menacent les côtes des possessions espagnoles. Cherchant à réitérer son exploit de Tunis, il prend en 1541 la tête d'une nouvelle expédition, rassemblant plus de 350 navires, destinée ›››

Barberousse, piraterie en famille

L'ascension spectaculaire de Barberousse au service du sultan Soliman le Magnifique a suscité l'étonnement de ses contemporains, et parfois leur réprobation. Prénommé Hizir, il naît dans l'île de Lesbos à la fin des années 1470 : son père est un soldat musulman envoyé en garnison dans l'île par le sultan Mehmed II ; sa mère, une Grecque orthodoxe, issue d'une bonne famille locale. Hizir et deux de ses frères, Oruç et Ilyâs, arment des navires et se lancent dans le commerce maritime. Ils glissent progressivement vers la rapine et la course.
Le basculement a lieu dès 1508 pour Oruç : il est capturé par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, basés à Rhodes ; son frère Ilyâs est tué, son navire et ses biens saisis. Oruç parvient cependant à s'échapper et devient corsaire au service du sultan mamelouk du Caire, puis du prince ottoman Korkud, rival du prince Selim dans la compétition pour le trône. Lorsque ce dernier accède au sultanat en 1513, Oruç, qui s'est compromis, décide de tenter sa chance plus à l'ouest et se fixe à Tunis, où il est rejoint par Hizir.
Les deux frères s'illustrent alors dans une guerre de course contre l'Espagne – ses navires, rivages, garnisons sur la côte nord-africaine et alliés musulmans locaux –, qui fait d'eux des *gâzis*, des combattants de la foi, et leur assure prestige, pouvoir et revenus. En 1516, ils s'imposent à Alger, qui devient leur base opérationnelle, mais en 1518 Oruç est tué après s'être brièvement emparé de Tlemcen. Ce revers conduit Hizir, demeuré seul à Alger, à se rapprocher de la Porte ottomane et à faire allégeance au sultan, qui est acquise en 1521. Dès lors, le « roi d'Alger » continue de se distinguer dans la lutte contre l'Espagne, et ses succès lui valent ses surnoms de Barberousse et de Khayr ed-Dîn (« le bienfait de la religion »). En 1533 enfin, il gagne Istanbul avec sa flottille personnelle. Avec l'appui du grand vizir Ibrahim Pacha, il est promu gouverneur des îles de la mer Blanche, une fonction créée spécialement pour lui. Ses mérites militaires et maritimes lui valent aussi de commander la flotte du sultan, avec le titre de grand amiral, presque sans interruption jusqu'à sa mort, qui survient en 1546. ■ **G. P.**

Nommé grand amiral par Soliman en 1533, Barberousse réorganise la flotte ottomane et mène des razzias sur la côte italienne.

››› à s'emparer d'Alger. L'opération est un désastre : une violente tempête disperse la flotte et pendant plusieurs semaines, on craint que Charles Quint lui-même y ait trouvé la mort. Cet échec permet aux Ottomans de renforcer leurs positions : ils prennent Tripoli en 1551, Djerba en 1560 et finiront par reprendre Tunis en 1574. Surtout, les années 1540 et 1550 sont marquées par une série de campagnes spectaculaires, qui conduisent la flotte ottomane en Méditerranée occidentale, où elle fait jonction avec les forces françaises pour des actions communes. Leur déroulement est toujours semblable. À l'aller comme au retour, les navires ottomans ravagent les côtes italiennes et siciliennes ; parvenus à destination, ils se mettent au service de leur allié. En 1543, par exemple, Français et Ottomans assiègent ensemble, mais sans succès, la ville de Nice, avant que Barberousse et sa flotte hivernent dans le port de Toulon à l'invitation de François Ier. En 1553 et en 1554, des opérations conjointes sont organisées contre la Corse génoise, en soutien à l'insurrection de Sampiero Corso.

Cette coopération militaire franco-ottomane contre l'Espagne et ses alliés cesse en 1559 avec la paix de Cateau-Cambrésis signée entre le roi de France Henri II et celui d'Espagne Philippe II, fils et successeur de Charles Quint. Soliman poursuit seul la guerre, et la fin de son règne est marquée par d'ultimes entreprises navales. L'échec de sa flotte devant Malte, en 1565, malgré les moyens engagés, près de 200 navires et 40 000 hommes, marque un tournant. Le sultan laisse l'avantage à l'Espagne dans le bassin occidental de la Méditerranée, même s'il peut compter sur ses appuis en Afrique du Nord. Il reporte son effort sur les mers qui bordent son empire, où il remporte une dernière victoire, quelques mois avant sa mort : sa flotte s'empare de l'île génoise de Chios en avril 1566. ■

MALTE RÉSISTE
Le 18 mai 1565, 138 galères ottomanes débarquent 38 000 hommes pour assiéger la forteresse de l'île. Des renforts de Syracuse mettent en déroute les Turcs, qui prennent la fuite le 13 septembre. • *Huile sur toile, musée maritime de Greenwich.*



NATIONAL MARITIME MUSEUM, GREENWICH

Les galères de Toulon à l'heure ottomane

De septembre 1543 à mars 1544, 30 000 soldats turcs, qui exigent d'être nourris, s'établissent dans la ville, devenue un vaste caravansérail.

PAR GÉRAUD POUMARÈDE

Le séjour des galères ottomanes à Toulon, de septembre 1543 à mars 1544, démontre avec éclat l'intensité des relations entre François I[er] et Soliman, dont la flotte fait relâche dans ce port provençal, tandis que 30 000 soldats, marins et rameurs turcs s'établissent dans la ville. Cette présence découle de la coopération militaire qui unit le roi et le sultan contre Charles Quint : durant l'été de 1543, des troupes françaises et ottomanes tentent de prendre Nice. François I[er] presse alors Barberousse, qui commande l'armée ottomane, d'hiverner dans son royaume pour commencer au plus tôt la campagne suivante.

Le monarque choisit Toulon, une grosse bourgade de 5 000 habitants, qui sert parfois d'escale aux galères royales basées à Marseille. Les préparatifs commencent aussitôt et les pièces d'artillerie défendant la rade sont démontées et mises en lieu sûr. François I[er] ordonne de « déloger et vider la ville des personnes et biens tout incontinent, [sous] peine de pendaison ». Malgré l'opposition des citadins, qui craignent de perdre tout ce qu'ils possèdent s'ils s'en vont, ses ordres sont appliqués avec rigueur « pour ce qu'il n'était convenable aux manants et habitants de Toulon demeurer et converser ensemble la nation turquesque ».



MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

ENVAHISSANTS ! Le 15 octobre 1543, Barberousse prend ses quartiers d'hiver à Toulon. « Contraints d'abandonner leurs propres demeures », les habitants dressent les comptes des dégâts matériels subis.

Pendant des mois, la ville vit à l'orientale : « À voir Toulon, on dirait être à Constantinople, chacun faisant son métier et fait de marchandise turquesque avec grande police et justice », affirme un témoin des événements. Il est difficile de cerner avec plus de précision les modalités de ce séjour. À partir du XIX[e] siècle, une historiographie tardive en a dressé un bilan très sombre, évoquant profanation d'églises et rapts d'enfants dans les parages, description qui ne concorde pas avec les archives. Certes, des incidents éclatent entre la population des environs et les troupes ottomanes. Il semble que deux soldats turcs aient été assassinés à Conil, près du Beausset – fait corroboré en 1961 par la découverte à cet endroit de deux casques orientaux, sans doute enterrés par les meurtriers. Les plaintes des Toulonnais ont pour l'essentiel des motifs pratiques et économiques. Ils regrettent d'avoir été « contraints d'abandonner leurs propres maisons et demeures » et déplorent qu'on leur ait ôté « toute occasion de continuer le trafic des marchandises ». Ils insistent sur les dommages matériels subis, la dégradation de leurs oliviers ou leur appauvrissement consécutif à la fourniture de vivres à leurs hôtes et en dressent un décompte minutieux. Le roi ne reste pas insensible : pour soulager Toulon et ses habitants des dommages subis, il les affranchit d'impôts pendant dix ans et participe largement lui-même aux frais dus au séjour des Turcs. Au printemps, Barberousse quitte le port avec subventions, présents, vivres et munitions du roi. Accompagné de galères françaises, il ravage durant quelques mois les côtes italiennes. En septembre, le traité de Crépy, signé entre François I[er] et Charles Quint, met un terme provisoire à ces opérations. ■

LA MORT CACHÉE DE SOLIMAN

Épuisé, le sultan meurt en campagne militaire, loin de sa capitale. Pendant plus d'un mois, il est promené en litière parmi ses soldats qui ignorent son décès.

PAR **JEAN-FRANÇOIS SOLNON**

Mai 1566. Une fois encore, l'armée du Grand Turc marche sur Vienne. Soliman, « ombre de Dieu sur les terres », la commande en personne. La chrétienté vit des heures d'angoisse. Mais elle ignore qu'être à la tête de ses troupes est un devoir pénible au sultan. Le grand âge – 72 ans – et la maladie l'ont considérablement affaibli. Long corps amaigri, voûté, se déplaçant plus souvent en litière qu'à cheval, le teint blafard, que le vermillon appliqué sur son visage émacié ne parvient pas à masquer, l'homme est épuisé. La gangrène qu'on lui suppose à la cuisse en est la cause. Seuls le nez en bec d'aigle et de grands yeux noirs témoignent encore de sa majesté naturelle. Le siège de Szigetvar commence. L'artillerie ottomane fait merveille, mais la ville résiste plus longtemps que prévu et Soliman se meurt. Cette 13e campagne, il le sait, est la dernière d'un règne qui a accumulé les victoires et agrandi l'Empire. Sans doute ne reverra-t-il jamais sa capitale et les trésors qu'il y a rassemblés. Le conquérant se bat désormais contre la mort. Les précédentes années lui ont été pénibles.

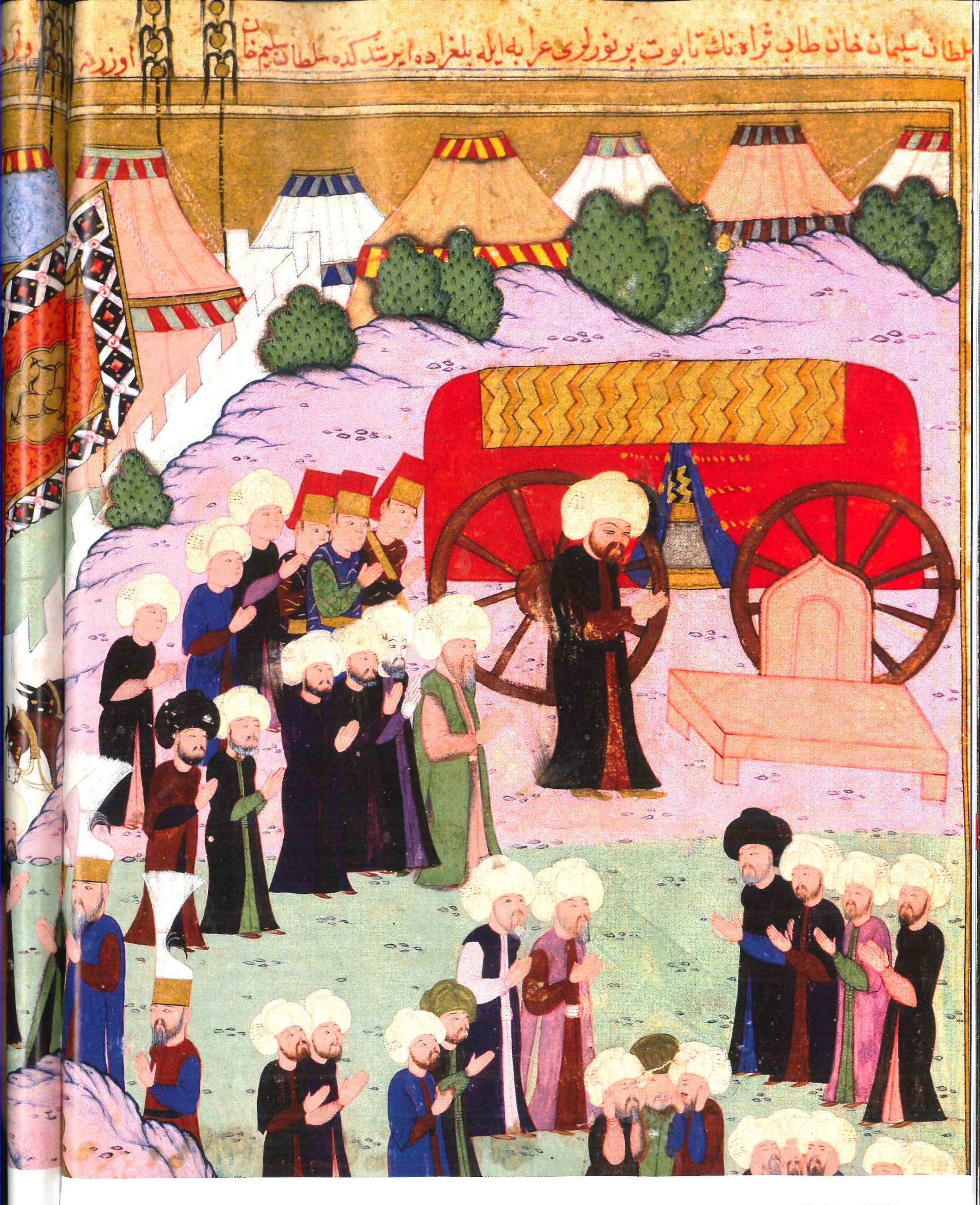
TRAGÉDIE DYNASTIQUE

Et ce n'est pas l'échec, pourtant cuisant, de sa flotte devant Malte, entre mai et septembre 1565, qui l'affecte le plus. Depuis treize ans, la mort de ses proches qu'il a ordonnée a laissé une ombre sur son long règne. Ces disparitions ne sont pas seulement de douloureux malheurs domestiques, mais une véritable tragédie dynastique doublée d'une grave crise politique. Parmi les femmes du harem, deux comptèrent pour Soliman : Gülbahar (alias Mahidevran) et son épouse, la célèbre Roxelane *(lire p. 22-26)*. La première lui donna, notamment, le talentueux Mustafa, « merveilleusement bien »»

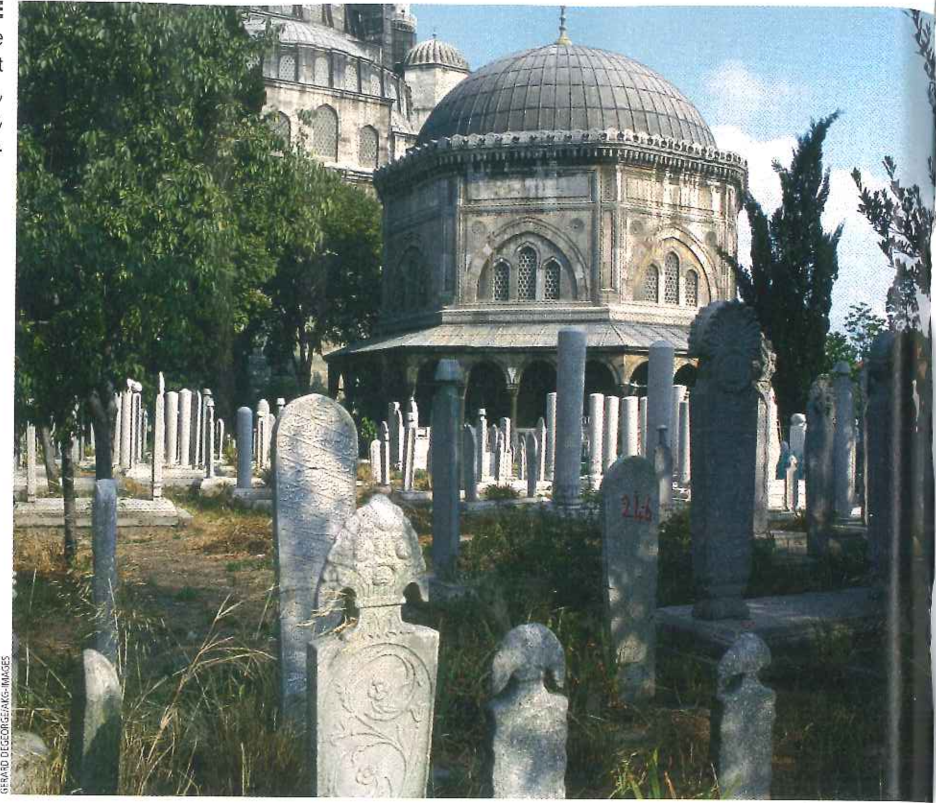


DESTINATION FINALE
Jusqu'à l'accession de Selim II, la mort de Soliman est tenue secrète. Embaumée, sa dépouille est ramenée à Istanbul, où elle est accueillie en grande pompe par la cour du nouveau souverain et la population.
• *Miniature du XVIe siècle, bibliothèque du musée du palais de Topkapi, Istanbul.*

DEA/DAGLI ORTI/WWW.AGEFOTOSTOCK.COM


سلطان سليمان خان طاب ثراه نك تابوت پر نورلرى عرابه ايله بلغراده ايرشدكده سلطان سليم خان اوزرنه

EN SA DERNIÈRE DEMEURE
Le corps de Soliman repose aux côtés de son épouse, Roxelane, dans l'élégant tombeau préparé par l'architecte Sinan, à l'ombre de la mosquée stambouliote, qui porte son nom, la Süleymaniye.


GÉRARD DEGEORGE/AKG-IMAGES

››› éduqué», selon le Français Guillaume Postel ; tandis que la seconde enfanta une fille, Mihrimah, mariée au futur grand vizir Rüstem Pacha, et quatre fils, dont le sultan Selim II. L'ambitieuse Roxelane fut le grand amour du padichah toujours prêt à satisfaire ses désirs. Elle réussit ainsi à se débarrasser de ses rivaux et ennemis, dont Ibrahim Pacha, pourtant favori de Soliman et grand vizir, exécuté en 1536. Dix-sept ans plus tard, elle convainc son époux de la trahison de Mustafa, fils aîné qu'il a eu avec une autre femme, qui aurait comploté pour détrôner son père, tant elle souhaite réserver la succession impériale à ses propres enfants. Pour se justifier, Mustafa est convoqué à Eregli [ou à Aktepe, près de Konya, selon certains historiens, ndlr] par Soliman.

TOLLÉ DANS L'ARMÉE

À son arrivée, Mustafa pénètre dans la tente de son père. Tout semble respirer la paix : aucun soldat, aucun bourreau, aucun garde du corps, rien qui puisse faire craindre un piège, témoigne un ambassadeur étranger. Mais, dès qu'il avance au fond de la tente, les muets du sérail se jettent sur lui et l'étranglent, encouragés par le sultan, qui assiste à la scène. La nouvelle se répand dans le camp. Un tollé éclate alors dans l'armée, qui adulait la victime, popularité bien mal vécue par le père. Les janissaires renversent la marmite, antique rituel par lequel ils manifestaient leur mécontentement ou leur révolte. Pour les apaiser, le sultan doit se séparer quelque temps de son gendre, Rüstem Pacha, qui avait prêté son concours à Roxelane. Celle-ci ne semble pas encore satisfaite : elle demande la mort du fils de Mustafa, Murad, dont elle redoute le désir de vengeance. Soliman cède, Murad est exécuté.

Il faut préparer une nouvelle campagne contre le voisin persan pour faire oublier la tragédie. La légende s'empare toutefois de la mémoire du prince sacrifié. De faux Mustafa naissent et s'agitent dans les provinces de l'Empire, entraînant dans leur sillage des milliers de rebelles. La Thrace, la Macédoine vont jusqu'à reconnaître un de ces usurpateurs comme sultan. La rébellion n'en est pas moins écrasée, les faux Mustafa sont pendus ; et les rebelles, exécutés.

Roxelane meurt en 1558, laissant Soliman désemparé. Il n'échappe pas en sa vieillesse à d'autres épreuves dont il est à la fois témoin et acteur. Les deux fils de sa chère épouse disparue, Selim, dit «l'Ivrogne», et Bayezid, «sans vice connu», se disputent, encouragés par Rüstem Pacha, la succession de leur vieux père. Contre Bayezid révolté, Soliman envoie une armée de secours à Selim sous le commandement du troisième vizir, Sokollu Mehmed Pacha. La bataille, qui a lieu près de Konya à l'automne 1559, sonne la défaite de Bayezid, qui trouve son salut dans la fuite en Perse, ennemi héréditaire de l'Empire. Le chah met fin à ce conflit fratricide en le livrant aux envoyés de Selim, qui l'exécutent, ainsi que ses quatre fils. Selim est dès lors le seul héritier.

C'est chargé de ces douloureux souvenirs que Soliman, à la tête de la plus formidable armée qu'il ait commandée, arrive le 5 août 1566 devant Szigetvar. Une fois encore, la victoire,

LA LÉGENDE S'EMPARE DE LA MÉMOIRE DU PRINCE SACRIFIÉ : **DE FAUX MUSTAFA NAISSENT ET S'AGITENT DANS LES PROVINCES DE L'EMPIRE**

chèrement payée, lui sourit. Après avoir résisté courageusement, la citadelle de la ville tombe. Mais dans la nuit du 5 au 6 septembre, le vainqueur meurt sous sa tente. Pour ne pas décourager les troupes et en l'absence de Selim, héritier du trône, le grand vizir décide de garder la mort secrète.

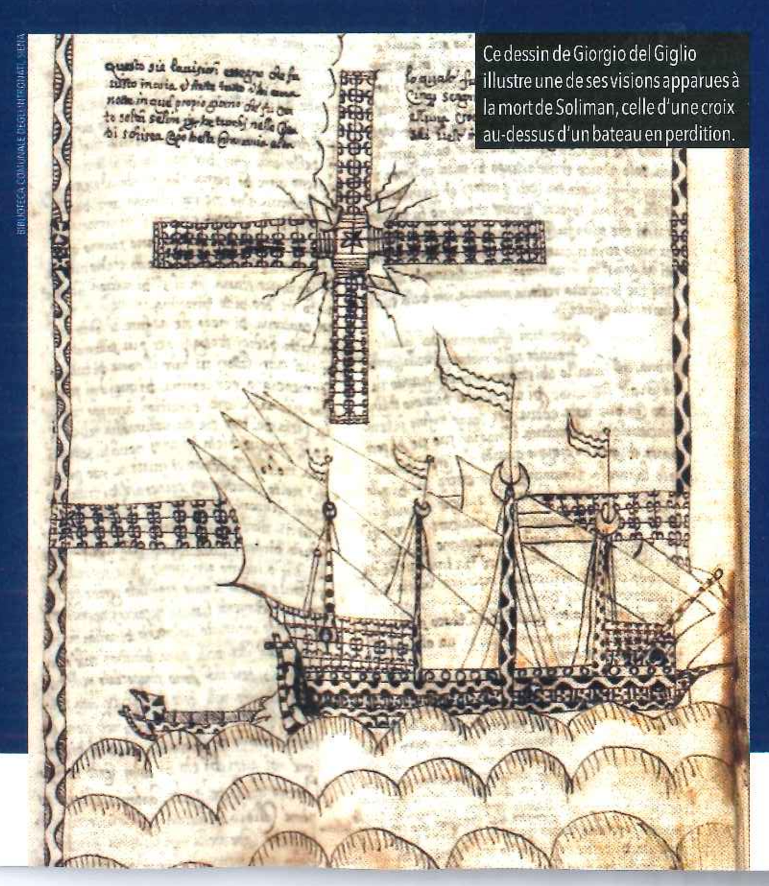
LA SCLÉROSE TOUCHE L'EMPIRE

Le cadavre est embaumé et promené en litière plus de trente jours, jusqu'à l'annonce de l'accession au sultanat de Selim II à Istanbul. On révèle alors la triste nouvelle. Malgré sa victoire, l'armée ottomane ne peut poursuivre sa route jusqu'à Vienne. Le cœur du Grand Seigneur est enfermé dans un mausolée près de la ville vaincue (que l'on a récemment cru identifier à tort) et son corps est déposé dans l'élégant tombeau (*türbe*) préparé par l'architecte Sinan à la mosquée stambouliote qui porte son nom, la Süleymaniye, aux côtés de Roxelane, son épouse.
Avec la mort du Magnifique, le temps des conquêtes est interrompu pour des décennies. La marche turque ne sera jamais plus aussi triomphale. De bien piètres sultans règnent alors sur le Bosphore. Malgré des tentatives de remise en ordre, la sclérose touche l'Empire. Le pouvoir passe surtout aux sultanes mères et aux eunuques du harem *(lire le Gros Plan p. 25)*. Les luttes de clans à Istanbul et les révoltes dans les provinces convainquent que le siècle de Soliman s'est définitivement éloigné. Pourtant les Turcs ne l'oublient pas. Au XIXe siècle, au temps du prétendu « homme malade de l'Europe », les réformateurs de l'Empire, nostalgiques de l'âge d'or ottoman, dont l'oubli des règles aurait provoqué la décadence, appelleront de leurs vœux un nouveau Soliman qui saurait changer la face de l'Empire. ■

GROS PLAN

Giorgio del Giglio, le croissant et la croix

Siennois d'origine juive espagnole, Giorgio vend ses services d'espion au plus offrant dans la Méditerranée des années 1550-1570. Il est un de ces petits acteurs des réseaux de renseignement que tissent les princes chrétiens et les sultans, de part et d'autre des frontières religieuses. Tantôt chrétien, tantôt musulman, il gagne au cours de ses aventures un riche trésor de savoirs, de contes et de merveilles qu'il livre, à la fin de sa vie, dans d'épais manuscrits conservés à Rome et à Sienne. Grand admirateur de Soliman, dont il prétend avoir été un serviteur zélé, il se fait l'écho des légendes qui ont accompagné sa mort, en Orient et en Occident. Au-dessus de Caffa, port de la mer Noire et patrie de la mère du sultan, on aurait vu durant trois jours et trois nuits « une demi-lune surmontée d'un crucifix ». Cette croix au-dessus du croissant inviterait à présager le triomphe des chrétiens. Des occasionnels italiens raconteront en 1571 que l'on en a vu au-dessus des mosquées de Constantinople après la bataille de Lépante. De même, l'apparition d'un bateau pris dans la tempête dans le ciel de la province de Karaman présagerait la fin de la puissance turque. Mais Giorgio rapporte une autre « vision » qui pointe dans une autre direction. À la mort du sultan, un grand cheval à deux têtes et deux queues serait réapparu. L'animal, que Soliman aurait en vain fait chercher durant son règne, se serait laissé saisir et mener à Constantinople, où il aurait été offert à Selim. Le sultan appelle ses astrologues pour interpréter ce prodige : tous auraient conclu que les Turcs doivent être « bons amis » des chrétiens. Ce rêve d'une concorde entre musulmans et chrétiens, cher à Giorgio, s'intègre aux courants apocalyptiques qui animent le continent eurasiatique. Homme des marges, figure de passeur, l'espion témoigne d'un imaginaire puisant à des sources et des attentes en partie communes aux chrétiens et aux musulmans. ■ **F. B.**


BIBLIOTECA COMUNALE DEGLI INTRONATI, SIENA

Ce dessin de Giorgio del Giglio illustre une de ses visions apparues à la mort de Soliman, celle d'une croix au-dessus d'un bateau en perdition.

L'INVITÉ DU SPÉCIAL NICOLAS VATIN

Directeur de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales, ce spécialiste de l'Empire ottoman a notamment publié *Rhodes et l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem* et *Les Ottomans et l'Occident.*

PROPOS RECUEILLIS PAR **VÉRONIQUE DUMAS**

HISTORIA – Pourquoi Soliman est-il devenu un mythe ?

NICOLAS VATIN – Je ne suis pas sûr que le terme soit approprié car des sultans comme Mehmed II ou Selim Ier, le père de Soliman, sont très connus aussi. La première raison de sa célébrité est la durée de son règne, de 1520 à 1566. Certains de ses sujets n'ont connu que lui leur vie durant. La seconde est liée au développement de l'Empire. La conquête du monde arabe a commencé sous Selim Ier, conquérant de la Palestine et de l'Égypte. Son fils la poursuit en Irak, mais prend le contre-pied de son père en se tournant vers l'Europe chrétienne *(lire p. 60-63)*. C'est aussi une période de déploiement artistique, notamment architectural, même si cela s'est poursuivi – l'architecte Mimar Sinan a continué à travailler sous Selim II. De nos jours, les historiens considèrent Soliman comme un homme et un souverain respectable, même si sa façon de pratiquer la justice peut choquer. À l'époque, il est convaincu de l'exercer au mieux.

Au XVIe s., est-il perçu différemment en Europe et dans l'Empire ottoman ?

En Europe, il est appelé « le Magnifique ». Dans l'Empire, il a le titre de Kanuni, « le Législateur ». Ce qui ne signifie pas une indifférence à l'égard de l'éclosion artistique marquant le début de son règne. Mais la seconde partie a été de ce point de vue beaucoup plus sobre. En Europe comme dans l'Empire, il est plutôt considéré comme un homme juste et est respecté. À son avènement, c'est un jeune homme de 25 ans passant pour un personnage effacé dont il ne sera fait qu'une bouchée. Au contraire, il s'impose et commence son règne en montrant sa volonté de changement.

Mais l'« establishment » ottoman a pu être réticent, voire discrètement critique. Il a tout de même été amené à faire exécuter son fils aîné, qu'il soupçonnait de vouloir le détrôner. Ses relations avec sa favorite, Roxelane, devenue son épouse, et l'influence qu'on lui prêtait n'ont pas toujours été bien vues. Ou encore la façon dont il gouvernait, en confiance, entouré de fidèles. Ses grands vizirs ont été en fonctions de nombreuses années, ce qui n'a pas été le cas sous d'autres règnes. Les choix qu'il fit ont pu choquer. La nomination, en 1523, au poste de grand vizir d'un ami de son âge, Ibrahim Pacha, un ancien esclave d'une famille ottomane, est très mal perçue par certains. Tout comme celle de Barberousse, Kapudan Pacha, présenté par certains comme un pirate venu de nulle part.

L'alliance avec François Ier a-t-elle contribué à sa légende en Europe ?

La propagande des Habsbourg a attaqué violemment cette politique, ce qui ne les a pas empêchés de chercher à s'allier aux Ottomans. Mais oui, cela a joué sans doute. Du point de vue ottoman, l'amitié diplomatique avec le roi français implique des devoirs de la part de la France et en retour la protection du sultan. Ce n'est pas un lien de vassalité, mais il y a un peu de cette idée. Les Ottomans sont conscients que les Français ne sont pas des alliés très sûrs. Lorsque leur flotte hiverne à Toulon en 1543-1544, des centaines de personnes sont venues de partout la regarder. Les chroniques ottomanes et françaises de l'époque relatent cette curiosité. Il y a une prise de conscience d'une relation particulière avec la France. Soliman y est apprécié pour sa stature, sa politique. De nombreux voyageurs se rendant à Istanbul, en particulier des ambassadeurs, font des rapports favorables sur sa personne. Il fait partie du quatuor des grands souverains de la Renaissance, avec François Ier, Henri VIII et Charles Quint.

Le déclin de l'Empire ottoman commence-t-il après la mort de Soliman ?

Pas vraiment. Je ne pense pas que l'on puisse parler de déclin. L'Empire a continué à exister durant trois cent cinquante ans, ce qui prouve que ses institutions fonctionnaient correctement. Là, il s'agit bien d'un mythe qui implique celui de l'âge d'or, qui ne tient pas non plus. Vers les années 1550, dès le milieu du règne de Soliman, l'État

SERGE PICARD/AGENCE VU



SERGE PICARD/AGENCE VU

rencontre des problèmes organisationnels et les autorités constatent que l'Empire commence à atteindre les limites de son expansion. Cela donne lieu aux premiers discours évoquant un déclin. À rebours, les règnes de Mehmed II, de Selim Ier et de Soliman ont fait figure d'âge d'or.

Peut-on dire qu'il est le Louis XIV ou le Napoléon turc ?

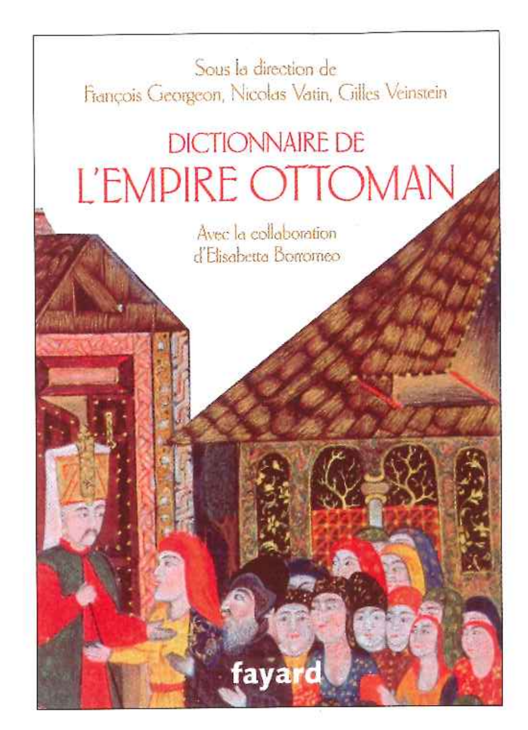
Non, pas du tout. Soliman s'inscrit dans une dynastie, ce qui est le cas de Louis XIV, mais pas de Napoléon. Les souverains ottomans se montrent peu et leurs rares apparitions sont empreintes de majesté et de retenue. Il n'y a pas de bain de foule ! Je ne crois pas que Soliman ait cherché à créer un mythe autour de sa personne. Il se voyait comme le continuateur de la lignée musulmane la plus puissante du monde. Il est un personnage exceptionnel en tant que sultan ottoman, mais pas en tant que Soliman. Oui, la dynastie se met en scène par la figure du souverain régnant, mais il n'y a pas de personnification du pouvoir. Bien entendu, les firmans expédiés portent son monogramme. Il fait état de sa filiation pour la bonne raison que tous ses décrets seront nuls à sa mort. Seul son successeur peut les invalider ou les confirmer. Les nombreuses appellations protocolaires, telle « l'ombre de Dieu sur terre », étaient aussi employées par ses prédécesseurs ou successeurs. En revanche, il a mené des changements politiques importants. Lorsqu'il arrive au pouvoir, il met un terme à la guerre menée par son père contre des musulmans, même si plus tard, il la fera à son tour contre les Safavides d'Iran. Ses premières batailles se déroulent en Europe. Il s'empare de Belgrade, de Rhodes, lutte contre les Habsbourg. Il combat pour la gloire de l'islam. C'est un retour aux fondamentaux de l'Empire. Il va d'ailleurs travailler à l'islamiser plus profondément, à mettre en conformité les législations ottomane et musulmane ; on peut aussi voir les indices d'une sorte de politique linguistique en faveur du turc. C'est une politique et non une volonté de Soliman de promouvoir son règne et sa personne. À côté de cela, l'homme avait aussi ses petites vanités… Il se voulait poète, mais ses vers étaient discrètement corrigés par son ami Bâkî, le « Sultan des poètes ».

Est-il une source d'inspiration pour le gouvernement turc actuel ?

Dans l'actuelle Turquie, il est considéré comme l'un des grands hommes du pays, un conquérant, mais on se sert plutôt de l'image des sultans pour affirmer la gloire de l'éternelle nation turque. Ce qui est contestable car l'Empire ottoman n'est pas uniquement turc. De là à penser que la politique de M. Erdogan est inspirée par celle de Soliman, je ne le pense pas. Il n'a pas l'intention de partir à la conquête de la Grèce ! C'est comme si vous disiez que M. Macron s'inspire de Louis XIV ou de Napoléon. La nostalgie ottomane, qui s'est développée ces dernières décennies, n'a pas été créée par M. Erdogan, mais il en joue. Elle est en partie liée à un désenchantement du kémalisme.

La série turque *Le Siècle magnifique* sur le règne de Soliman, qui ne le montre pas sous un jour très flatteur, plutôt influencé par Roxelane et amateur de vin, suscite les foudres d'Erdogan. Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas vu cette série. Les raisons de son succès sont sans doute liées à la mise en avant des intrigues de palais, en particulier celles menées par Roxelane, déjà impopulaire de son temps. Concernant le vin, la série est fidèle à la réalité historique. Il y avait effectivement une importante activité viticole dans l'Empire. Soliman appréciait un verre de vin en compagnie d'amis et une fois les portes du palais fermées. C'est interdit par l'islam, mais en toute discrétion, cela ne portait pas à conséquence. Il n'était pas un buveur invétéré, contrairement à son fils surnommé « Selim l'ivrogne »… ■

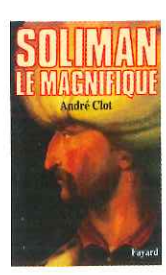


De A à Z

LETTRES OTTOMANES

Cent soixante-quinze auteurs ont participé à la rédaction de ce dictionnaire historique, le seul existant à ce jour sur le sujet et reflétant la diversité des points de vue sur l'histoire ottomane. Du poète du XVI[e] siècle Pir Sultan Abdal, pendu à l'âge de 75 ans pour avoir incité les paysans à la révolte, au terme «zhimmi», le non-musulman bénéficiant en terre d'islam d'un statut de «protégé», les 720 notices reflètent l'évolution, l'organisation politique et administrative et l'extrême richesse culturelle d'un Empire à vocation universelle, étendu sur trois continents du XIV[e] au début du XX[e] siècle. Au fil des articles, vous apprendrez, par exemple, que Paris était la ville européenne la plus fréquentée par les voyageurs ottomans ou que le mouvement des Jeunes Ottomans a été le premier, dès 1865, à développer une pensée politique libérale et moderne par le biais de la presse. Les entrées consacrées au règne de Soliman et à Istanbul comptent parmi les plus longues et les plus détaillées. L'occasion aussi de tordre le cou à quelques idées reçues, comme celle qui voudrait que les derviches tournent...

■ **Dictionnaire de l'Empire ottoman,** sous la direction de François Georgeon, Nicolas Vatin, Gilles Veinstein (Fayard, 1 332 p., 170 euros).

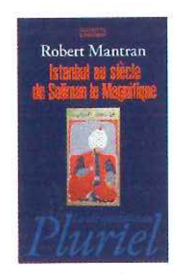


Biographie

ON N'A QU'UNE SEULE VIE

Grand spécialiste de l'Islam et en particulier de la Turquie, où il fut correspondant de l'agence France-Presse, l'historien et journaliste André Clot, mort en 2002, a écrit la seule biographie du «Sultan des sultans» parue à ce jour. Une somme exhaustive et approfondie, accessible à tous, qui analyse la vie et le règne du sultan-calife sous toutes ses facettes, y compris sous l'angle de l'alliance franco-turque. Magistral.

■ **Soliman le Magnifique,** d'André Clot (Fayard, 486 p., 27,40 euros).



Urbanisme

CITÉ EN EXEMPLE

En conservant l'héritage byzantin de l'ancienne Constantinople, Soliman s'est imposé comme le continuateur de l'empereur Justinien et le vainqueur de l'islam sur la chrétienté. En favorisant l'essor de la ville et l'installation de populations diverses, en édifiant une architecture religieuse et civile typique du classicisme ottoman, le souverain en a fait la capitale incontestée d'un Empire à son apogée.

■ **Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique,** de Robert Mantran (Hachette Littératures, coll. «Pluriel», 352 p., 9,60 euros).

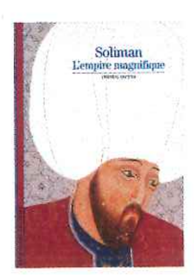


Militaire

SIÈGE ÉJECTABLE

Pour Soliman, Malte, première étape sur la route de la Sicile puis le sud de l'Europe, est un objectif à sa portée. Il assiège cette île petite mais farouchement défendue par les Hospitaliers. Bien qu'inférieurs en nombre, ces derniers résistent. Catherine Desportes fait revivre cet affrontement qui mettra fin aux ambitions ottomanes en Méditerranée.

■ **Le Siège de Malte,** de Catherine Desportes (Perrin, 250 p., 31,98 euros).



Mémento

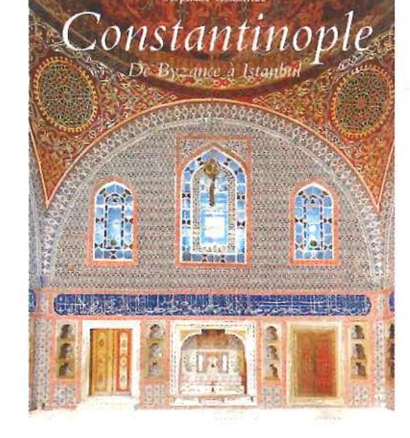
LE SULTAN ET SON TEMPS

Synthétique, abondamment illustré de miniatures ottomanes, agréable à lire, l'ouvrage de «Découvertes Gallimard» tient les promesses de cette célèbre collection. Contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre, il n'est pas seulement question du règne de Soliman. L'auteur brosse un tableau vivant de l'ensemble du monde ottoman, des origines de la dynastie à la mort de l'Empire.

■ **Soliman. L'empire magnifique,** de Thérèse Bittar (Gallimard, 176 p., 16, 20 euros).

Beau livre

LE TOUR DE LA VILLE AUX TROIS COURONNES



Ville-monde à la croisée de l'Europe et de l'Orient, la cité aux trois noms portés comme des couronnes déploie dans ce magnifique ouvrage sa longue histoire et ses merveilles accumulées au cours des siècles. Byzance la grecque antique, devenue Constantinople la Nouvelle Rome byzantine, puis Istanbul l'Ottomane, s'est progressivement étendue et a régné sur deux empires, s'étirant des Balkans au Maghreb. Ses édifices témoignent de son évolution urbanistique, architecturale et artistique. Mais pour comprendre son apothéose sous le règne de Soliman, il faut découvrir les premières capitales ottomanes, Bursa et Edirne, où s'est réalisée la magnifique synthèse des arts arabe, perse et turc. Elle a été reprise et développée à Constantinople, devenue le nouveau centre névralgique de l'Empire. Une passionnante et superbe découverte sous l'égide du regretté géopolitologue franco-turc Stéphane Yerasimos.

■ **Constantinople, de Byzance à Istanbul,** de Stéphane Yerasimos (Place des Victoires, 400 p., 29, 95 euros).

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN, sous la direction de Robert Mantran, *Fayard, 1989.*

SOLIMAN LE MAGNIFIQUE, catalogue d'exposition au Grand Palais, *Afaa, 1990.*

SOLIMAN LE MAGNIFIQUE ET SON TEMPS, Paris, sous la direction de Gilles Veinstein, *La Documentation française, 1992.*

TEMPÊTE SUR ALGER. L'EXPÉDITION DE CHARLES QUINT EN 1541, de Daniel Nordmann, *Éditions Bouchêne, 2011.*

HISTOIRES VÉRIDIQUES DE L'IMPOSTEUR GIORGIO DEL GIGLIO, de Florence Buttay, *Histoire Payot, 2018.*



Duo de choc

LIAISONS DANGEREUSES

Le pacte franco-ottoman fit scandale. Le voici replacé dans son contexte, celui d'une lutte de pouvoir entre les trois plus grands souverains de leurs temps, Soliman, François Ier et Charles Quint. Ce récit donne la parole aux acteurs et aux témoins de cette alliance. Une place de choix est donc laissée aux correspondances, rapports confidentiels et chroniques. L'alliance impie comme prise sur le vif.

■ **L'alliance impie. François Ier et Soliman le Magnifique,** d'Édith Garnier (Le Félin, « Les marches du temps », 304 p., 22 euros).



Roman

VOIE IMPÉNÉTRABLE

Malte, mai 1565. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, surnommé « la Religion », aidés par Mattias Tannhauser, un ancien janissaire devenu mercenaire, s'apprêtent à résister à l'invasion des Turcs. Violent, sanglant, cruel, mystique, le roman met en scène de manière apocalyptique les horreurs d'une guerre menée au nom des religions.

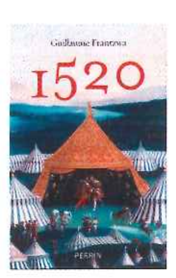
■ **La Religion,** de Tim Willocks (Pocket, 960 p., 10 euros).

BD

LE PATRON DE LA CASE

Voici une évocation de la dernière partie du règne de Soliman le Magnifique (1553-1566), réalisée avec le conseil du spécialiste de l'Islam médiéval Julien Loiseau. Un tour de force tout en flamboyance et en esthétisme qui rend compte en une cinquantaine de pages du charisme d'un sultan vieillissant, impitoyable et redouté, mais aussi de la splendeur d'Istanbul et de la mosquée Süleymaniye.

■ **Soliman le Magnifique,** de Bruneau, Mathieu, Pacurariu, Loiseau (Glénat, « Ils ont fait l'Histoire », 56 p., 14, 50 euros).



Cette année-là

UN MONDE QUI BOUGE

Guillaume Frantzwa livre une analyse approfondie de l'Europe en 1520, un « territoire équivoque » dont il met en lumière les forces en présence, les enjeux et la complexité. À la fois toujours régie par des valeurs médiévales, elle est marquée par l'expansion de la chrétienté occidentale dans le Nouveau Monde, le séisme de la Réforme, et annonce le nouvel équilibre géopolitique de l'époque moderne. Un essai pointu et très éclairant.

■ **1520,** de Guillaume Frantzwa (Perrin, 272 p., 21 euros).